

1160. À PISSARRO

Giverny, 19 juillet 92

Mon cher Pissarro,

J'ai bien reçu votre lettre ainsi que le reçu des quinze mille francs que j'ai eu le plaisir de vous prêter pour l'acquisition de votre maison.

Je suis étonné de ce que vous me dites précisément au sujet de cette acquisition, M<sup>me</sup> Pissarro m'ayant annoncé que cette somme lui était indispensable parce que tout était terminé et qu'elle n'avait plus qu'à verser les fonds exigés. Je croyais donc que c'était une affaire absolument terminée.

Je ne vous cache pas que c'est à cause de cette circonstance (pour vous être agréable) que je me suis mis en quatre pour vous donner cette somme, et je dois vous dire que, si cela ne vous avait pas servi comme vous le vouliez à l'acquisition de votre maison, je ne serais pas autrement fâché quant à moi que vous me restituiez partie de la somme (moins le prix de votre tableau), car je suis dans les dépenses jusqu'au cou en ce moment.

Je ne vous dis cela bien entendu que pour le cas où mon prêt ne vous aurait pas servi pour l'acquisition de votre maison.

Un mot de réponse le plus tôt possible afin que j'avise moi-même pour mes besoins.

Je ne veux pas vous cacher que j'ai eu un certain *dépit* de me voir traiter par vous comme un simple *confrère* transformé en caissier, lorsque j'avais agi en vieil ami, heureux de pouvoir vous rendre service.

A vous d'amitié,

Claude Monet.

P.-S. — En tout cas, ne manquez pas de me fixer le prix de votre tableau, et dites-moi l'époque de votre retour.

*Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, n° 132. Document original.*

1161. À PISSARRO

Giverny, vendredi 19 août 92

Mon cher Pissarro,

Vous pouvez venir la semaine prochaine, le jour qu'il vous plaira à partir de lundi, à l'exception du vendredi et du samedi.

Vous n'avez qu'à me prévenir la veille par un mot me disant l'heure de votre arrivée.

Naturellement avant le déjeuner (il y a un train qui arrive ici vers 10 heures).

Vous avez de la chance d'avoir travaillé, moi, je n'ai absolument rien fait de tout l'été.

J'espère que vous êtes satisfait du mariage de Lucien.

Je vous envoie tous mes compliments et vous prie de transmettre à Lucien tous mes vœux de bonheur.

Amitiés et à bientôt.

Votre

Claude Monet.

*Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, n° 133. Document original.*

1162. À BOUDIN

Giverny, 22 août 1892

Mon cher Boudin,

Excusez-moi de n'avoir pas répondu plus vite à votre si aimable lettre; ce n'est qu'au retour de mon voyage que j'ai eu connaissance de votre lettre qui, vous le pensez, m'a été très agréable. J'ai été surtout très touché en même temps que très flatté de votre demande. Je ne puis vous annoncer aujourd'hui l'envoi de ce souvenir. Je n'ai pas travaillé cette année et je tiens à vous donner quelque chose qui soit digne de vous, mais vous n'aurez pas besoin de me rafraîchir la mémoire.

Vous savez l'affection que j'ai toujours eue pour vous, et aussi la reconnaissance. Je n'ai pas oublié que c'est vous qui, le premier, m'avez appris à voir et à comprendre.

Comme vous, bien des fois, j'ai pensé à ces débuts, à ces délicieuses courses en compagnie de Jongkind, de Courbet. Aussi ai-je été bien heureux de voir que vous en avez conservé le souvenir.

J'espère bien cet hiver venir vous serrer la main et causer de ce bon temps.

Votre vieil ami

Claude Monet.

*G. Cahen, « Eugène Boudin », Paris, 1900, p. 125.*

1163. À PISSARRO

Giverny, 30 août 92

Mon cher Pissarro,

Je n'ai pas encore pu trouver le reçu que vous me réclamez, mais je le trouverai et vous l'envoierai aussitôt. Mais soyez sans crainte, il n'y aura pas double emploi.

Mirbeau vient de m'écrire pour que je vienne avec eux chez vous jeudi, cela m'est malheureusement impossible, on me réclame des tableaux que je devais livrer depuis longtemps et il me faut absolument me débarrasser de cela.

Compliments à tous les vôtres.

A vous d'amitié,

Claude Monet.

*Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, n° 134. Document original.*

1164. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 8 sep<sup>bre</sup> 92

Cher Monsieur Durand,

Excusez-moi d'être resté si longtemps sans vous donner de mes nouvelles, mais comme vous devez le penser, nous avons été passablement dérangés dans notre vie si régulière et paisible d'ordinaire, et le travail s'en est tellement ressenti que j'en suis encore à reprendre les pinceaux, ce qui n'est pas sans me causer une grande mélancolie. Vous savez comment je suis lorsque je m'arrête de travailler: autant j'ai d'ardeur au travail, autant j'ai du mal à m'y remettre.

J'ai là encore dans l'atelier quantité de choses à terminer pour l'un et pour l'autre, travail difficile et peu fait pour m'entraîner. Voilà qui vous expliquera pourquoi j'ai tant tardé à vous écrire.

Je ne serai pas moins content d'avoir votre visite. J'aurais voulu pouvoir vous surprendre par des choses nouvelles, mais ce sera pour plus tard.

Vous pouvez venir quand vous voudrez, dimanche si vous n'avez mieux à faire. Dans ce cas vous serez bien aimable de m'envoyer un mot par retour du courrier.

Recevez les meilleurs compliments de votre dévoué

Claude Monet.

P.-S. — Vous serez bien aimable de remettre pour moi une somme de 380 francs à M<sup>me</sup> Troisgros qui se présentera de ma part, et à ce propos je voudrais bien que vous me fassiez établir l'état de mon compte.

Merci d'avance.

Cl. M.

*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 346 (partiellement).*

*Archives Durand-Ruel.*

1165. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 15 sep<sup>bre</sup> 92

Cher Monsieur Durand,

Si vous comptez venir dimanche prochain, vous serez bien aimable de m'apporter la petite somme formant le solde de notre compte, soit 2559 francs, cela me rendra service, et terminera ce vieux compte.

Si vous ne pensez pas pouvoir venir, ayez l'obligeance de me la faire envoyer.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

1166. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 25 sep<sup>bre</sup> 92

Monsieur Durand-Ruel,

Je vous accuse réception de votre lettre du 24 courant contenant la somme de 2559 francs pour solde de compte à ce jour.

Recevez mes remerciements.

Votre bien dévoué

Claude Monet.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

1167. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 28 oct. 92

Cher Monsieur Durand,

Je vous attendrai dimanche matin. Ma femme me prie de vous dire d'amener vos filles avec vous si elles n'ont pas d'autres occupations, ce serait une distraction pour elles et pour nous. Donc un mot par courrier, mais je vous attends quand même.

Je serai très content de vous voir, mais malheureusement je n'ai rien à vous montrer. J'ai été cette année d'une paresse complète qui m'effraie un peu, je vous l'avoue. Vous allez me gronder, vous ferez bien et cela me donnera du courage.

A bientôt, cher Monsieur Durand, croyez à ma bonne amitié.

Votre dévoué

Claude Monet.

*L. Venturi, « Archives... » 1939, t. I, pp. 346-347. Archives Durand-Ruel.*

1168. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 7 novembre 92

Cher Monsieur Durand,

Je viens vous demander si vous voudriez bien me rendre le service de m'avancer la somme de quinze mille francs sur les quatre tableaux que j'ai à vous livrer pour M. Potter Palmer qui se montent ensemble au prix de 23000 francs; j'ai besoin de cette somme pour le 11 courant.

Si cela vous est possible, vous me rendrez service, n'étant pas encore prêt à livrer les toiles que j'ai à terminer pour différentes personnes. Vous serez bien aimable de me faire savoir si je puis compter sur vous. Je m'occupe de terminer toutes ces toiles et pense aussi à celles que vous désirez avoir. Cela terminé, si le temps devient meilleur, je me remettrai à travailler dehors.

Recevez mes meilleurs compliments.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

1169. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 9 nov. 92

Cher Monsieur Durand,

Je vous ai télégraphié pour vous demander si vous pourriez me donner la somme demandée pour lundi prochain 14 courant. A la rigueur 12000 francs me suffiraient, si vous pouviez me les avancer ce lundi.

Voulez-vous être assez aimable pour me répondre par dépêche si cela vous est possible *sûrement*, parce que dans le cas contraire il me faudrait déplacer de l'argent et que j'aurai juste le temps pour prévenir mon agent de change.

Vous n'auriez pas besoin de m'adresser cette somme que je viendrais prendre moi-même le lundi matin.

Je serais bien aise que vous puissiez me rendre ce service qui m'éviterait un déplacement inutile, puisque d'ici une semaine ou deux j'aurai à toucher d'un autre côté.

Je compte sur une réponse télégraphique.

Compliments de votre tout dévoué

Claude Monet.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

1170. À P. DURAND-RUEL Giverny, 10 nov. 92

Cher Monsieur Durand,  
J'ai reçu votre lettre et à l'instant votre télégramme. Merci à votre bonne obligeance et à lundi.  
En hâte,  
Votre tout dévoué  
Claude Monet.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

1171. À ROUART Giverny, 19 novembre 1892

[Monet est heureux de s'associer à la souscription pour le peintre Lépine, il sera donateur de 100 francs.]

*M. Loliée, Autographes, Bulletin XXIII, 1957, n° 62.*

1171 bis. À P. HELLEU Giverny par Vernon, Eure, 19 nov. 92

*Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-80, don de Mme Howard-Johnston.*

1172. À P. DURAND-RUEL Giverny, 12 déc. 92

Cher Monsieur Durand,  
Oui, certes, j'ai repris cœur à la peinture et je travaille, mais malheureusement il ne m'est pas encore possible d'entreprendre du nouveau. J'avais trop de toiles promises depuis longtemps dont je veux me débarrasser avant tout, et c'est un travail long et difficile. Enfin cela s'avance et je pense d'ici huit jours pouvoir les livrer toutes, y compris trois ou quatre que vous me demandez depuis si longtemps.

Après cela je ferai du nouveau, je me sens plein d'ardeur et j'espère bien que ce long repos m'aura été favorable.

Soyez sans inquiétude, vous serez toujours le premier à en avoir.

A bientôt, votre tout dévoué  
Claude Monet.

P.-S. — Pissarro vient de m'écrire que je pourrai toucher de sa part 7000 francs sur une somme que je lui ai prêtée. Je serai bien aise de les toucher en venant d'ici huit à dix jours environ.

*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 347. Archives Durand-Ruel.*

1173. À P. DURAND-RUEL Giverny, 19 déc. 92

Cher Monsieur Durand,  
Deux mots pour vous prévenir que je compte vous apporter après-demain mercredi les quatre tableaux de M. Potter et quatre autres pour vous.

J'ai enfin terminé tout ce que j'avais à livrer, quel soulagement, je vais donc pouvoir retravailler dehors.

Je serai chez vous rue Laffitte mercredi à 11 heures et demie.

En hâte, mes meilleurs compliments.

Votre tout dévoué  
Claude Monet.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

1174. À P. DURAND-RUEL Giverny, 24 janv. 93

Cher Monsieur Durand,  
Voici la photographie demandée; c'est la seule que je possède en dehors de celle qui a déjà été reproduite en Amérique. Cette épreuve étant à ma femme, je vous serais très obligé en l'envoyant en Amérique de prier qu'elle vous soit retournée. Mme Monet me prie de vous le bien recommander.

Comme vous l'avez deviné, j'ai peiné tous ces temps derniers à peindre dehors malgré le grand froid, mais le dégel est arrivé trop tôt pour moi. N'ayant pas travaillé depuis si longtemps je n'ai fait que des mauvaises choses que j'ai dû détruire, et ce n'est qu'à la fin que je parvenais à m'y retrouver. Résultat: quatre ou cinq toiles seulement, et encore elles sont loin d'être complètes, mais je ne désespère pas de pouvoir les reprendre si le froid nous revient.

Compliments de votre tout dévoué  
Claude Monet.

P.-S. — Vous seriez bien aimable de me faire savoir la durée de l'exposition japonaise qui a lieu chez vous et que je tiens tant à voir.  
C. M.

*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 347-348. Archives Durand-Ruel.*

1175. À ALICE MONET [Rouen], jeudi soir 6 heures [16 février 1893]

Ma bonne chérie,

Je n'ai pas perdu mon temps depuis mon arrivée. Aussitôt ma chambre choisie, mes bagages en place, je me suis rendu rue Grand-Pont: l'installation en est très bonne, et les ouvriers venaient juste de terminer. Cela fait, après être allé chez M. Louvet demander les clefs de la grande maison, j'ai fait porter à ces deux endroits des chevalets, et ce matin j'étais à la besogne.

J'ai commencé deux toiles et me voilà rentré en plein dans mon sujet. En opérant de la sorte, et lorsque je verrai venir mes effets de l'année dernière, j'y pourrai travailler sûrement.

Voilà donc qui va te faire plaisir, et j'ai l'espérance de sortir victorieux de tout ce travail.

En arrivant à l'hôtel, j'ai trouvé un mot de Depeaux me disant qu'il retardait son départ, qu'il comptait sur moi pour dîner. J'ai été le trouver pour lui dire que j'avais promis d'aller chez mon frère et j'ai pu ajourner, car il a dû partir ce matin; il avait eu la bonne pensée de m'envoyer mon porteur de l'an dernier à mon arrivée.

Enfin, j'ai dîné à Déville et suis rentré de bonne [heure] avec Jean. Je l'attends en ce moment pour dîner avec moi. Son oncle est content de lui, et j'ai pu constater qu'il lui est d'une grande utilité.

J'ai pu ce matin, après avoir travaillé, aller faire ma visite à M. Varenne au Jardin des Plantes. Très aimable, M. Varenne, et je pense avoir pas mal de choses de lui; il m'a offert un pied de ce beau bégonia grimpant que j'apporterai dimanche. Nous avons visité toutes les serres, c'est superbe, quelles orchidées! c'est épatant! Quant aux plantes pour les jeunes botanistes, à ma prochaine visite, il me présentera au jardinier-chef qui ne doit donner des plantes que sur l'ordre de M. Varenne, mais il me dit qu'il serait bon que les enfants me donnent une sorte de liste des genres et des familles qu'ils désirent; ils pourraient faire cette liste avec le curé. Il m'a donné pas mal de bons conseils sur bien des choses; enfin, ce sera une bonne connaissance. Il m'a dit d'aller partout comme chez moi. Voilà.

J'ai vu un petit coq pour les petites poules, 5 francs, mais les pattes un tout petit peu abîmées; je vais le prendre.

J'espère bien avoir de vos nouvelles ce soir et de bonnes nouvelles surtout. La vie ici n'est pas gaie, et, tout en me vantant de ne pas vouloir écrire, j'éprouve le besoin de te causer, de te tenir au courant de ce que je fais. Ecris-moi donc longuement, c'est ce qui me fera le plus plaisir.

Je t'embrasse comme je t'aime, ainsi que les filles et les petits.

Toutes mes pensées, ton mari qui t'aime,

Claude Monet.

*Document original.*

1176. À ALICE MONET [Rouen], vendredi [17 février 1893]

Ma chérie,

Deux mots seulement pour te remercier de tes bonnes lignes, te dire que j'ai bien travaillé, que je fais envoyer en gare de Vernon le petit coq en question qui sera à la gare demain matin — il y a le coq et la poule: on n'a pas voulu vendre l'un sans l'autre —, et enfin pour te dire que j'arriverai demain soir à 8 heures.

Jean n'est pas certain de pouvoir prendre le même train, son oncle étant parti aujourd'hui en voyage; mais moi, il me tarde d'arriver, car, une fois le travail fini, la vie n'est pas drôle ici.

Je comptais faire une promenade à la fin du jour, mais la pluie est venue, et j'ai dû y renoncer.

A demain donc. Commande Gaston et fais-moi garder à dîner.

Je t'embrasse bien fort ainsi que tous.

Ton vieux

Claude Monet.

*Document original.*

1177. À ALICE MONET [Rouen], lundi soir 9 h [20 février 1893]

Ma chérie,

Je rentre pour me coucher et trouve ta lettre. Certes, je serais enchanté de te voir et de faire plaisir à mon frère, mais franchement je commence seulement à m'organiser et à me mettre bien en train et, ma foi, je trouve que la première chose est de penser au travail; j'ai eu trop de déception l'année dernière.

Je compte bien, comme je l'ai dit, que tu viendras une fois à Rouen avec les petits et Blanche, mais ce sera quand je serai un peu avancé dans mes travaux et aussi quand il y aura un peu plus de végétation pour voir le Jardin des Plantes.

J'écris de suite à mon frère, il est très gentil, mais il y a moins de gêne avec les siens qu'avec des étrangers; il devrait cependant comprendre que j'ai besoin d'être tranquille.

Je t'embrasse comme je t'aime,

Claude Monet.

Votre venue quand même me dérouterait en ce moment où j'ai absolument besoin de toute ma volonté, de toutes mes forces pour me tirer de cette grande difficulté; ou bien alors il me faut être ici en balade et rentrer dans huit jours. Ces tiraillements m'exaspèrent déjà.

P.-S. — Je ne comprends pas le silence de Jean, si ce n'est qu'il a pensé à m'éviter un dérangement, ce qui doit l'excuser. Du reste je sens que, si cela se renouvelle, je renoncerai à tout travail ici. Je suis certain que je n'en vais pas dormir.

Un jour Depeaux, un jour mon frère, c'est à fuir.

*Document original.*

1178. À ALICE MONET [Rouen], mardi soir [21 février 1893]

Ma chérie,

Je ne t'ai pas télégraphié, d'abord parce que, sorti de très bonne heure, je n'ai eu ta lettre qu'en rentrant déjeuner à onze heures, puis parce que j'étais certain que ma lettre te serait parvenue à temps.

J'ai écrit dès hier soir à mon frère. J'espère qu'il comprendra et qu'il ne m'en voudra pas. Je suis fâché de ne pouvoir lui faire ce plaisir, mais, si je veux travailler, il me faut avoir une vie régulière et tranquille. Je te remercie de tes bonnes lignes et d'avoir compris qu'avant tout je suis ici pour mes *Cathédrales*.

Hier soir, cela m'avait très agacé et j'ai eu du mal à m'endormir.

J'ai pu travailler, mais avec bien du mal et des interruptions à cause du temps. Il y a eu des moments dans la journée où on n'y voyait absolument pas. En ce moment, la pluie continue et le baromètre est à tempête; c'est sans doute pareil à Giverny.

Je vous embrasse tous et t'envoie mes plus tendres pensées.

Ton mari qui t'aime,

Claude Monet.

P.-S. — Ils n'ont décidément pas la veine pour leur dîner; après les Bourdon, c'est nous, et je viens de voir leur ami Coindet à qui mon frère a téléphoné ce matin pour l'avoir, et lui non plus n'y peut aller.

*Document original.*

1179. À ALICE MONET

[Rouen], mercredi 22 février 93

Ma bonne chérie,

Quel terrible temps et que de changements! Je continue cependant à travailler sans arrêt. Je suis remonté, mais, bon Dieu, que cette mâtime de cathédrale est donc dure à faire! Depuis que je suis ici, il y aura demain huit jours, j'ai travaillé chaque jour à deux mêmes toiles, et ne puis arriver à ce que je voudrais; enfin, ça viendra à force de me donner du mal. Je suis très content d'avoir pris le parti de revenir, car ce sera mieux.

Le temps s'est bien rafraîchi, et il faut recommander à Eugène de couvrir les tigrerias et différentes choses qu'il sait; surtout avec la lune, il y avait crainte de gelée. Recommande-lui aussi, s'il venait des giboulées, de la grêle (il y en a eu ici hier), de descendre les toiles de la serre.

Depeaux est venu me demander d'aller dîner chez sa mère, mais je lui ai fait comprendre que je tenais à ne pas me déranger, ce qu'il a heureusement compris. Comme il est seul, il m'a demandé de venir dîner avec moi; j'aime mieux cela.

Rien d'autre de particulier. Jean va bien, le dîner d'hier s'est bien passé, et le frère n'est pas fâché. Dis aux petits que je suis trop occupé cette semaine pour aller au Jardin des Plantes, ce qui ne serait pas possible du reste avec ce temps; mais qu'ils ne s'inquiètent pas. J'espère que les travaux de Picard avancent et voudrais bien recevoir une réponse de M<sup>e</sup> Grimpard.

Baisers à tous. J'espère que Suzanne va bien. Embrasse-la pour moi, mes compliments à son mari.

Je t'embrasse bien fort comme je t'aime.

Ton mari,

Claude Monet.

*Document original.*

1180. À P. HELLEU

Rouen, hôtel d'Angleterre, 23 février 93

... Je suis en plein travail aux prises avec la cathédrale (que de mal elle me donne)...

*Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-79, don de M<sup>me</sup> Howard-Johnston.*

1181. À ALICE MONET

[Rouen], vendredi soir [24 février 1893]

Deux mots seulement, ma chérie, car aujourd'hui, jour de bourse, c'est une bousculade et un vacarme dans ce café où j'attends mon frère.

Je compte arriver demain à 8 heures, à moins que le temps ne me soit pas très favorable, alors je tâcherais d'arriver plus tôt, à 5 heures par exemple.

Continuation du temps gris, crasseux et un peu brumeux qui fait assez mon affaire, mais j'ai beau faire de bonnes et longues séances, ça avance bien péniblement; quelle complication, quel travail!

Hier, j'ai eu à dîner Depeaux et Jean qui, du reste, dîne presque chaque jour avec moi.

Je serais bien allé à Déville, mais, un vendredi, j'aurais peur de me croiser avec eux.

Allons, à demain; de bons baisers pour toi et tous.

Ton vieux

Claude.

Que les petits prennent patience!

Dieu, que je m'embête le soir venu et que je suis content de passer une bonne journée avec vous!

*Document original.*

1182. À ALICE MONET

[Rouen], 28 février 93

Ma bonne chérie,

Je suis furieux après moi, je ne fais rien de bon. Voilà je ne sais combien de séances que je passe sur des toiles et j'ai beau faire, ça n'avance pas, je tâtonne et ne fais pas du tout ce que je voudrais; c'est désolant. Je viens de faire une grande promenade le long des quais et, comme j'avais beaucoup travaillé, je suis rompu. Je crois que demain j'aurai un autre temps; déjà tantôt j'ai dû lâcher le temps gris, je vais voir si je puis reprendre quelques-unes de mes toiles par soleil, mais si ce n'est pas juste cela, j'en ferai d'autres. Enfin, je ne perds pas courage, loin de là, mais je suis furieux après moi.

J'ai dîné hier à Déville assez gaiement, Léon était très remonté et on n'a fait que de plaisanter et parler de ses maladies. Quel type!

À demain, ma chérie, je t'embrasse comme je t'aime, ainsi que tous.

Ton vieux

Monet.

*Document original.*

1183. À ALICE MONET

[Rouen], vendredi 3 mars [1893]

Ma bonne chérie,

Ça a été un peu mieux aujourd'hui, et j'en viendrai à bout de cette cathédrale, mais il me faut beaucoup de temps. Ce n'est qu'à force de travail que j'arriverai à ce que je veux; il n'y aurait même rien d'étonnant que ce ne soit pas encore définitif cette fois et que je sois obligé de revenir l'année prochaine. Je ferai certes tout mon possible pour m'en tirer cette fois, cela dépendra du temps, mais, en tout cas, je ne veux pas m'éterniser ni transformer mes toiles au fur et à mesure que le soleil montera. Enfin, je suis un tout petit peu plus content aujourd'hui, mais je n'aurai pas volé le congé de dimanche.

Mon frère est venu hier me demander à dîner avec Jean; ça m'a fait plaisir, car mes repas et mes soirées sont lugubres.

À demain, je ne puis dire au juste l'heure. S'il fait le même temps gris j'arriverai sans doute à 3 heures 11, dans ce cas de gris tu pourrais venir à la gare.

À demain, je t'embrasse comme je t'aime, ainsi que tous.

Ton

Monet.

Il y aura sans doute une lettre d'Yvon; jusque-là on ne peut rien dire.

*Document original.*

1184. À ALICE MONET

[Rouen], mardi [7 mars 1893]

Ma bonne chérie,

Je suis désolé de penser que je t'ai causé de la peine et j'espère qu'il n'y paraît plus et que tu es mieux. Je voudrais pouvoir t'envoyer de l'argent, mais je n'en ai pas plus qu'il me faut, n'ayant pas payé l'autre semaine ici; il me faudra régler samedi. Si cependant c'était par trop urgent, dis-le-moi et je t'envoierai un peu. Tâche donc de faire pour le mieux en ne payant pas la note Baudy.

Il a fait très beau aujourd'hui, gris et soleil, et le matin, brume; aussi me suis-je levé tôt et étais à l'œuvre à 7 heures un quart, je suis très fatigué. J'ai travaillé à huit toiles, auxquelles je jette un coup d'œil en t'écrivant.

J'ai enfin trouvé des ravenelles. Il y a de très bons jardiniers ici. Donc, après-demain matin, il arrivera à Vernon plusieurs paniers, car j'ai dû aller chez deux pour avoir le nombre voulu. Dans un des paniers, qu'il faudra débiller avec soin, il y aura d'autres plantes, des plantes vivaces, puis des passiflores pour la serre tempérée, ainsi que deux très jolies fleurs jaunes et deux petites capucines curieuses; le tout pour la serre, sauf les plantes vivaces.

Une idée me vient: tu pourrais passer chez Durand-Ruel et, si tu es à court, lui demander de ma part mille ou 500 francs, c'est ce qu'il y a de mieux à faire.

J'ai dîné hier chez M<sup>me</sup> Depeaux mère; la jeune, de retour, y était aussi, ainsi qu'un Anglais et un parent de Honfleur. On m'a demandé de tes nouvelles, et Depeaux et sa femme tiennent à ce que tu y viennes déjeuner ou dîner, quand tu viendras à Rouen. Ce soir, je vais dîner à Déville. Ne te fatigues pas trop demain et écris-moi de Paris.

Je t'envoie toutes mes tendresses. Baisers aux enfants, merci à Jean-Pierre.

À toi encore,

Ton

Claude Monet.

Ne m'oublie pas auprès de M<sup>me</sup> Pelouse et du jeune marin.

*Document original.*

1185. À ALICE MONET

[Rouen], mercredi soir [8 mars 1893]

Ma chérie,

Deux mots à la hâte, car il va être l'heure du dîner, je rentre directement de travailler; temps superbe, mais très fatigué. Il me tarde d'avoir ta lettre demain pour savoir si ton voyage s'est bien passé. Je ne viendrai pas demain, surtout avec ce beau temps; c'est déjà joli de prendre les dimanches. Le temps marche, et j'ai tant à faire, si je veux m'en tirer.

Je réponds bien vite à tes différentes questions: pour Krelage, inutile de renvoyer à cause de la douane. Je lui écrirai pour les jacinthes du Cap; il me semble qu'il n'en avait planté qu'une par place, mais ça ne fait rien; mais, pour sûr, c'était un oignon par place.

Pour Picard, dis-lui au contraire de mettre en haut du petit mur les briques à plat. Comme on aura quelquefois à y monter, cela se déferait, mais tu pourras demander à Eugène et aussi donner ton avis.

Quant à Singeot et Quéruel, je voudrais bien savoir le prix.

En hâte, je t'embrasse tendrement.

Baisers à tous y compris Suzanne, compliments à son mari.

Ton

Claude.

*Document original.*

1186. À ALICE MONET

[Rouen], jeudi soir [9 mars 1893]

Ma chérie, j'espérais un tout petit mot de toi, mais rien n'est venu; si, une bonne lettre de Blanche que je remercie. Je ne lui réponds pas ce soir, étant mal viré et tout en noir.

J'espère que ton voyage s'est bien passé et que tu seras parvenue à trouver une bonne à Suzanne. Enfin, demain je serai au courant de tout cela.

Je pioche comme un enragé, mais hélas, vous avez tous beau dire, j'ai vidé mon sac et ne suis plus bon à rien. Tout part à la fois, le temps n'est pas très régulier: hier splendide soleil, ce matin brouillard, l'après-midi du soleil qui s'est caché juste quand il me le fallait; demain, ce sera du gris-noir ou de l'eau, et j'ai grand-peur, encore une fois, de lâcher et de revenir subitement.

J'ai beau travailler, je n'aboutis à rien. Ce soir, j'ai voulu comparer ce que j'ai fait avec les anciennes toiles que j'évite de voir trop pour ne pas tomber dans les mêmes errements. Eh bien! le résultat, c'est que j'avais raison l'an dernier d'être mécontent; c'est horrible, et ce que je fais cette fois est aussi mauvais, autrement mauvais, voilà tout. Il faudrait ne pas vouloir faire cela vite, essayer, essayer encore, pour refaire une bonne fois.

Mais je sens la lassitude venir, je suis à bout, et cela prouve bien que j'ai absolument vidé mon sac.

Crébleu, ils ne voient pas loin, ceux qui me trouvent un maître: de belles intentions, oui, mais c'est tout.

Heureux les jeunes, ceux qui croient que c'est facile; je l'ai été, c'est fini, et cependant demain à 7 heures j'y serai.

Pardonne-moi, je vais te faire de la peine, mais à qui dire ma peine, si ce n'est à toi?

Je devais dîner ce soir chez M<sup>me</sup> Depeaux, mais heureusement elle m'a fait savoir que son fils souffrant ne pouvant venir chez elle, ce serait pour une autre fois. Tu penses si, dans mon état d'esprit, j'ai été soulagé.

Je t'envoie toutes mes pensées dans un baiser et vais essayer de dormir.

A demain.

J'espère une bonne lettre de toi,

Claude.

*Document original.*

1187. À P. DURAND-RUEL Hôtel d'Angleterre, Rouen, 14 mars 93

Cher Monsieur Durand,

J'ai eu votre lettre. Dimanche j'irai à Giverny, je ferai la retouche et vous ferai envoyer le tableau. Il se pourrait même que d'ici peu je vous demande de l'argent sur ce compte de M. Potter Palmer.

Je travaille beaucoup, je me donne énormément de mal. Mais je ne sais pas si j'arriverai à quelque chose de bon.

Voici déjà un mois que je suis ici et ça n'avance pas. J'ai le travail de plus en plus pénible. Avec cela un temps médiocre, il me faudrait huit jours de soleil.

Vous seriez bien aimable de me faire savoir le *plus vite* possible si parmi les cadres que vous avez à moi, de la dernière exposition, il y en a de 1 mètre sur 65 et de 30 basse. Est-ce qu'ils sont blancs ou dorés? J'en ai besoin pour envoyer à une exposition à Londres, et ceux que j'ai chez moi me sont utiles.

Un mot de réponse à ce sujet et recevez les meilleurs compliments de votre tout dévoué  
Claude Monet.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

1188. À ALICE MONET [Rouen], mercredi 15 mars [1893]

Toujours un bien vilain temps pour moi, ma chérie. Le baromètre a beau monter, ça ne change guère, ou donne de l'espoir, et c'est tout. Ce que je me fais de mauvais sang avec ces variations continuelles, tu dois le penser, et je frémis en songeant qu'il y a un mois que je suis ici. Enfin, je m'arme de courage, car je serais désespéré pour de bon, si j'étais obligé de lâcher. Je viens d'adresser l'invitation Pissarro à Marthe avec un mot à la hâte.

J'ai expédié ce matin les plantes du Jardin des Plantes. Qu'on les mette en jauge en ayant bien soin des étiquettes que Blanche sera bien gentille de refaire. Je n'ai rien pu joindre pour les petits, le père Bordel était absent; j'ai trouvé ces plantes toutes préparées et n'ai eu que le temps de courir chez un jardinier les faire emballer.

J'espère que Blanche a plus de chance et qu'elle peut travailler. Cette cathédrale est admirable, mais c'est terriblement aride et dur à faire, et ce sera un délice pour moi, après cela, de peindre en plein air.

Je voudrais bien savoir si le père Colomb fait bien ce que j'ai dit, et s'il aura fini d'arracher les souches quand le treillage viendra demain ou vendredi.

Tu ne me parles pas de ta jambe, c'est que ça va mieux dès que, ne pensant qu'à Suzanne, tu oublies ton mal. J'espère que tu ne vas pas perdre la tête à ce moment-là; il faudra, au contraire, que tu sois calme pour donner courage à Suzanne.

Je t'embrasse bien tendrement, toi et les enfants, ainsi que Suzanne; compliments à son mari.

Ton vieux

Claude Monet.

Je dîne chez Depeaux ce soir et demain à Déville.

*Document original.*

1189. À ALICE MONET [Rouen], jeudi soir [16 mars 1893]

Je suis bien pressé ce soir, j'ai quatre lettres à faire et la pétition à copier pour M. Clerc; il est 6 heures et je dîne à Déville. Quelle journée, quel mauvais sang je me fais! Les jours se suivent et se ressemblent, hélas!

C'est samedi nouvelle lune, c'est mon dernier espoir. Si j'avais du beau temps, il me semble qu'après tous ces efforts, toutes ces recherches je pourrais arriver, mais par le temps qu'il fait c'est impraticable et cependant je lutte et travaille quand même, lâchant, reprenant mes toiles au fur et à mesure que le temps change; c'est abrutissant et très fatigant.

Je te quitte et t'envoie toutes mes tendresses dans un baiser. Embrasse les enfants et tâche au moins de m'écrire que tu es tout à fait bien portante.

A demain, ton vieux

Claude Monet.

*Document original.*

1190. À ALICE MONET [Rouen], vendredi [17 mars 1893]

Ma chérie,

Vous avez bien de la chance d'avoir eu beau soleil, ici, c'est de pire en pire. Ce matin il faisait un temps superbe, mais ça a été de courte durée: à 9 heures de la grêle, et toute la journée ça a été une succession de pluie, de neige, de soleil par dix minutes, enfin un vrai temps de giboulées et assez froid. Cependant je sais que si j'avais un temps propice, j'arriverais à faire quelque chose, mais le temps marche et cela m'effraie.

Si demain j'ai le même temps ou du gris, j'arriverai à 3 heures.

Je suis désolé de tous ces contretemps pour le terrain; j'ai écrit à tout le monde, mais ça fait bien des retards.

J'ai reçu une bonne et aimable lettre de Marthe qui semble bien heureuse.

A demain, ma chérie, baisers pour toi et tous.

Ton vieux

Claude Monet.

*Document original.*

1191. AU PRÉFET DE L'EURE

Giverny<sup>1</sup>, le 17 mars 1893

Monsieur le Préfet,

J'ai l'honneur de vous exposer que je suis propriétaire d'un terrain compris entre le chemin de fer de Pacy à Gisors et la rive gauche d'un bras de l'Epte, et locataire du terrain formant la rive opposée de ce bras. Pour renouveler l'eau de bassins que je vais creuser sur le terrain qui m'appartient en vue d'une culture de plantes aquatiques, je voudrais installer une prise d'eau dans l'Epte au moyen d'un petit fossé dont les extrémités seraient ouvertes dans la berge rive droite de l'Epte et munies d'une petite vanne de 0,60 m à 0,70 m de largeur. Aucun ouvrage ne serait installé dans le lit du ruisseau qui puisse modifier le niveau ou le régime des eaux. Il ne s'agit en somme que d'une petite dérivation intermittente dont le volume d'eau peu important par rapport au débit du ruisseau serait restitué à celui-ci après l'arrosage de mes plantes. Je crois que mon projet reste dans les limites des droits d'usage appartenant aux riverains, et j'espère que vous voudrez bien m'accorder le plus tôt possible l'autorisation de faire l'installation de la prise d'eau que je désire.

D'autre part, pour accéder de mon terrain à celui que j'ai en location sur l'autre rive et réciproquement, j'ai le projet d'installer sur le ruisseau de l'Epte deux petites passerelles légères en charpente. Au point de vue de la largeur et de la hauteur du débouché de ces passerelles, je me conformerai aux indications que vous voudrez bien me donner dans l'autorisation que je demande pour les établir.

Comme je suis seulement locataire du côté de la rive gauche, les appuis seraient installés sur cette rive de façon à ce que les lieux puissent être remis en leur état actuel à l'expiration de mon bail.

Veillez agréer, Monsieur le Préfet, l'expression de mes sentiments distingués.

Claude Monet.

<sup>1</sup> Lettre écrite à Rouen mais datée de Giverny.

*Archives départementales de l'Eure, 18 S 25.*

1192. À ALICE MONET [Rouen], lundi soir [20 mars 1893]

Quelle belle journée, ma bonne chérie, et aussi que de besogne abattue! J'ai travaillé sans interruption depuis ce matin jusqu'à 6 heures passées, neuf toiles, mais je suis fatigué et j'aspire à être dans mon lit. Si je pouvais avoir ce temps-là une dizaine de jours, ce serait rudement chic.

Ce matin, j'ai bien cru que je ne pourrais pas travailler: aussitôt levé, je me suis senti tout drôle, étourdi et le cœur brouillé, au point de vomir; après quoi, il n'y a plus paru. J'étais du reste bien fatigué hier soir et un peu énérvé. J'espère que tu ne m'en veux plus, c'étaient sans doute ces nerfs qui m'ont rendu taquin. Je t'aime, ma chérie, et il faut bien m'aimer aussi et me passer ces petits enfantillages.

Je ne sais si je vais pouvoir écrire toutes mes lettres ce soir, j'écrirai toujours à Caillebotte.

Il me tarde de savoir les nouvelles de Giverny, si tout y marche bien. Il a dû faire bien froid, et cela va durer, je crois.

J'attends Jean pour dîner, je l'ai vu ce matin; il avait manqué le train et est resté à Rouen.

A demain, je t'embrasse bien, ainsi que les enfants, compliments à Marthe.

Toutes les tendresses de ton vieux

Claude Monet.

*Document original.*

1193. À ALICE MONET [Rouen], lundi soir, 2<sup>e</sup> lettre [20 mars 1893]

Je suis désolé de ces nouvelles difficultés. J'étais tout à ma peinture et relativement content. Cela me met en rage et je ne veux plus m'occuper de rien, avec des Malassis et tous ces gens de Giverny, plus les ingénieurs, les piqueurs, etc. Il n'y a que des ennuis à avoir et, ma foi, j'y renonce totalement. Je n'écris pas au préfet, je vais télégraphier à Lagrange de ne rien envoyer. Il ne faut rien louer, ne commander aucun grillage et jeter les plantes aquatiques à la rivière; elles y pousseront. Donc ne plus m'en parler, je veux peindre. Merde pour les naturels de Giverny, les ingénieurs.

Je donne le terrain à qui le voudra.

Je suis furieux, voilà, et te demande pardon de ces lignes, mais je n'ai pas de chance: chaque fois que je peux travailler, il surgit un ennui qui vient me préoccuper.

Vive l'île déserte. Enfin, si je puis dormir et peindre demain, je me fiche du reste.

A demain,

Claude Monet.

*Document original.*

1194. À P. DURAND-RUEL Hôtel d'Angleterre, Rouen, 20 mars 93

Cher Monsieur Durand,

Ne pourriez-vous me prêter les trois cadres en question? J'ai écrit chez Dubourg qui a des cadres à moi, mais il n'en a plus de la taille voulue.

J'ai promis à Sargent qui me tourmentait d'envoyer à une exposition à Londres et ne sais comment faire.

Il me faudrait deux cadres de 1 m sur 65 et un cadre de 30 basse. Vous me rendriez grand service. Un mot par retour de courrier. Vous serez bien aimable, si vous n'aviez pas ces cadres, d'envoyer deux ou trois tableaux à vous à cette exposition.

Mais dans ce cas il en faudrait choisir trois très bons.

J'attends votre réponse.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Je regrette bien de ne pouvoir voir l'exposition Pissarro. Je la verrai après. Je pioche ferme. Si je pouvais avoir ce beau temps pendant une semaine, ça m'irait joliment.

Pour l'argent de M. Palmer je vous écrirai ces jours-ci. On a dû vous expédier aujourd'hui la toile retouchée.

C. M.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

1195. À ALICE MONET [Rouen], mardi soir [21 mars 1893]

Quel admirable temps, ma chérie, tu as raison de t'en réjouir, car je pioche à outrance, à en être rompu, car je n'ai uniquement d'arrêt que juste le temps de déjeuner, ne pouvant à peine prendre le temps de voir ce que j'ai fait. J'ai écrit à Caillebotte hier ainsi qu'à Durand, et même hier soir, ma colère un peu calmée, j'ai longuement écrit à Rouart. Pour moi cela vient beaucoup du père Malassis.

Ce matin, j'ai rencontré Lapiere qui se charge de faire remettre ma pétition en main propre du préfet. Je vais donc la rédiger ce soir avant de me coucher.

C'est égal, que d'ennuis pour si peu de chose. J'espère au moins que Picard ne reste pas inactif pour cela; il y a des terrassements qu'il peut toujours faire. On n'a pas le droit, personne, de m'empêcher de remuer de la terre, tant que je ne creuse pas à une certaine profondeur. Je voudrais bien aussi si le père Colomb fait ce que j'ai dit et si le treillage va être enfin posé; puis enfin la solution Quérue.

J'ai bien peur du froid, surtout pour les tigridias et les derniers oignons plantés; il faut en parler à Eugène et me dire ce qu'il y a de degrés la nuit.

Avec ce beau temps tu dois moins t'ennuyer, et puis il est probable que Marthe va bientôt revenir. Quant à moi, si j'ai la chance d'avoir ce temps-là pendant la semaine, ça m'avancera bien. Ça marche assez bien, pas toutes: il y en a qui ne viennent pas facilement. J'ai reçu deux lettres de Sargent et il me dit m'avoir adressé un mot à Giverny.

Voilà l'heure de la soupe, je te quitte. Je suis bien fatigué et n'ai guère d'appétit.

A demain. Baisers à tous, mes meilleures tendresses pour toi,

Ton vieux

Claude Monet.

*Document original.*

1196. À ALICE MONET Rouen, 23 mars 93

Ma bonne chérie,

J'ai ta lettre de ce matin, je vais faire le nécessaire auprès de M. Clerc, mais avant tout il faut que tu m'envoies dès demain matin par dépêche le nom de l'ingénieur de la voie, pas le commis, le chef, celui qui, je crois, habite Pacy; c'est Rouart qui me le demande. La pétition au préfet sera remise demain, puis je vais écrire à M. Clerc. Après cela, si ça ne marche pas, ce sera un vrai guignon.

Je me porte à merveille, à part une énorme fatigue. Il est 9 heures et je n'ai encore pu voir mes toiles de la journée. Je travaille si peu [*sic*] que j'ai la main de la palette (le pouce) qui me fait mal et est enflé. J'écris pour avoir une autre palette, la mienne est par trop lourde.

J'ai eu un dérangement aujourd'hui et, au lieu de travailler à douze toiles, comme je l'espérais, je n'ai travaillé qu'à dix. Il y avait grande fête à la cathédrale, inauguration du monument de l'ancien archevêque Bonnechose. Messe en musique de trois cents exécutants venus de Paris; aussi l'hôtel est-il comble et très bouleversé. Bref, depuis le matin, le portail était tendu de noir, ce qui me gênait ferme; alors j'ai voulu aller à cette messe, mais les places à 5 francs étaient prises de la veille; fort heureusement, M<sup>me</sup> Monnier a pu m'avoir une invitation et j'étais admirablement placé. C'était du reste merveilleusement beau et j'ai vu des choses superbes à faire à l'intérieur que je regrette bien de n'avoir pas vues plus tôt. En somme, c'était un très beau concert dans un cadre admirable. Marthe s'y serait plu, mais je vois qu'elle est en pleine fête.

Mais je bavarde, et l'heure marche.

Tu sais que je ne suis pas du tout content de ta jambe. Il faut voir le docteur, tu aurais dû le faire dès le début; c'est toujours mauvais un coup pareil. Tiens-moi bien au courant.

Je vous embrasse tous et t'envoie toutes mes tendresses dans un bon baiser.

Ton vieux

Claude Monet.

Le frère est encore à Amiens.

*Document original.*

1197. À P. DURAND-RUEL Rouen, 23 mars 1893

Cher Monsieur Durand,

On a dû vous envoyer de Giverny, à la date d'hier, les deux toiles allant dans les deux cadres dont vous pouvez disposer pour moi. Voici toutes les notes et indications que m'a adressées M. Sargent. Je compte sur vos bons soins pour en faire soigner l'expédition. Il faut que les tableaux soient rendus le 28 courant à l'adresse indiquée. En voici les titres: 1. *Les peupliers du bord de l'Epte à Giverny*; 2. *Le pont de Vervy* (Creuse). Inutile de vous dire que je profite de ce beau temps. Je travaille au point d'en être rompu de fatigue, c'est habituellement comme cela pour que j'arrive à un bon résultat. Aussi je souhaite continuation du même temps.

Merci de votre bonne obligeance.

Votre bien dévoué

Claude Monet.

*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 348. Archives Durand-Ruel.*

1198. À ALICE MONET

Rouen, 24 mars 93

Ma bonne chérie,

Je suis ravi de ce temps, c'est un plaisir de pouvoir suivre régulièrement ses études. Je n'ose pas dire que je suis content, mais enfin je travaille avec fruit. Je demanderais grâce cependant, si cela devait durer tout le temps, mais du reste il me faudrait bien m'arrêter, à moins de commencer tout le temps de nouvelles toiles. Je suis vanné et cependant je ne sais ce que je ferai demain. Si le temps changeait, j'arriverais de bonne heure, sinon, je ne sais ce que je ferai; peut-être arriverai-je à 10 heures du soir ou pas du tout, cela dépendra de la fatigue aussi. J'ai écrit toutes mes lettres, Durand, Clerc, Rouart, etc., jamais je n'ai tant écrit.

Jean, qui vient de me quitter pour aller au chemin de fer chercher son oncle revenant de voyage, vient d'écrire à Jacques pour savoir s'il peut l'aller voir dimanche, s'il (Jacques) ne va pas à Giverny.

A part cela rien de neuf. Je n'ai pas revu Depeaux. Je ne sais s'il est malade, mais il me laisse assez tranquille, ce dont je ne me plains pas.

C'est demain qu'Eugène est de noce.

Je recommande bien que l'on surveille Delasse pour la serre et les châssis: ombrer s'il fait grand soleil (et donner de l'air); s'il fait froid le soir, qu'il fasse prudemment du feu, mais je pense bien qu'Eugène aura donné ses instructions. Si par hasard je restais dimanche, ce serait pour venir au premier changement de temps.

Je t'envoie toutes mes tendresses dans un gros baiser. Embrasse les enfants pour moi. Blanche aussi doit être à la noce avec ce temps-là, et Giverny doit être si beau, je n'ose y trop penser.

Je t'embrasse encore, ton vieux

Claude Monet.

Je n'ai pas eu de loisirs pour voir les jardins ni le Jardin des Plantes.

*Document original.*

1199. À P. DURAND-RUEL Hôtel d'Angleterre, Rouen, 27 mars 93

Cher Monsieur Durand-Ruel,

J'espère que vous avez pu faire partir mes deux tableaux à Londres, malgré les différences de dimensions. J'avais cru me rappeler que les deux toiles étaient toutes deux de 1 m sur 65. En allant à Giverny hier j'ai constaté mon erreur, mais vous aurez sans doute pu découvrir un cadre pour l'autre.

Ainsi que vous m'y avez aimablement autorisé, je viens vous demander de l'argent sur le compte de M. Palmer. Si vous pouvez m'adresser ici 12000 francs, vous me rendrez service. J'en ai besoin pour *vendredi prochain*.

Puis-je compter sur vous?

En hâte mes meilleurs compliments.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Le travail marche, mais je suis éreinté tant je travaille.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

1200. À ALICE MONET [Rouen], lundi soir [27 mars 1893]

Ma chérie,

Il n'y a pas trop de mal encore avec le temps, mais j'ai bien cru ce matin que j'allais être mal viré. J'étais tellement fatigué hier soir que je me suis couché sans m'occuper de mes toiles, et, ce matin, je me suis réveillé trop tard; j'étais furieux, tu sais ce qu'il me faut peu de chose pour me dérouter. Le temps était un peu brouillé, la vue de mes toiles m'a peu satisfait, enfin, j'ai chassé ces mauvaises impressions, et une fois à l'œuvre ça a marché.

Je viens de quitter Jean éreinté aussi de son voyage, mais très content, il a trouvé Jacques très bien; ne te tourmente donc pas.

J'espère que tu auras pu terminer très bien ces ennuyeuses charges que je te laisse à arranger et que, demain, je recevrai des nouvelles enfin décisives pour ce terrain.

Je meurs de sommeil. Je t'envoie baisers et tendres pensées, baisers à tous.

Claude Monet.

*Document original.*

1201. À GEFROY [Rouen], le 28 mars 1893

... Mon séjour ici s'avance, cela ne veut pas dire que je suis près de terminer mes *Cathédrales*. Hélas! je ne puis que répéter ceci: que plus je vais, plus j'ai de mal à rendre ce que je sens; et je me dis que celui qui dit avoir fini une toile est un terrible orgueilleux. Finir voulant dire complet, parfait, et je travaille à force sans avancer, cherchant, tâtonnant, sans aboutir à grand-chose, mais au point d'en être fatigué.

*G. Geffroy, 1922, p. 194.*

1202. À ALICE MONET [Rouen], mardi soir 9 heures et demie [28 mars 1893]

Ma chérie,

Deux lignes seulement pour que tu ne sois pas inquiète. J'arrive de dîner à Déville; j'avais promis d'y aller et, à 6 heures et demie, j'étais encore devant ma cathédrale, fiévreux et harassé de fatigue. Ce ne sera pas faute d'énergie si je n'en tire pas quelque chose, mais que de mal malgré cet admirable temps! Merci de tout le mal que tu te donnes pour ce malheureux terrain. J'espère qu'enfin le Singeot aura donné l'autorisation de clore.

Je t'envoie mes tendresses dans un baiser.

Embrasse les enfants pour moi.

Ton vieux

Claude Monet.

P.-S. — C'est demain le retour de Marthe. Que de choses elle aura à raconter! Fais-lui mes amitiés.

*Document original.*

## 1203. À ALICE MONET

Rouen, 29 mars 93

Ma bonne chérie,

Merci de tes bonnes lignes et aussi du résultat obtenu. Tu ne parles pas de ta pauvre jambe, j'espère que c'est bon signe et que ça va mieux. Ce que je songe à Giverny par ce beau temps et que je t'envie d'y être, tu ne peux t'en faire idée; mais je suis prisonnier et il me faut aller jusqu'au bout, bien qu'en réalité je sois bien près d'être à bout de forces, c'est tuant et je travaille avec une ardeur fiévreuse.

Quatorze toiles aujourd'hui, jamais pareille chose ne m'est arrivée. Si j'habitais Rouen, c'est maintenant que je commencerais à comprendre mon sujet. J'y ai mis le temps, mais je suis à bout et mon séjour ne sera plus bien long ici; d'abord parce que je suis trop fatigué et obsédé du retour, et puis parce que ça change (l'éclairage) d'une façon énorme, ce n'est plus la lumière oblique des jours de février, c'est chaque jour plus blanc, plus à plomb, et je vais dès demain, en plus, travailler à deux ou trois toiles.

Jean a reçu réponse pour le pâté de Strasbourg qui arrivera à Vernon samedi. Comme il fait chaud, le marchand écrit de ne pas manquer, dès sa réception, de l'entourer de glace ou en tout cas de le mettre en cave fraîche; donc n'y pas manquer.

Puis, pour n'en pas perdre l'habitude, dire à Eugène de penser à arroser bien des choses, sinon par cette sécheresse on perdrait bien des choses, et veiller à ce qu'on n'arrose pas avec de l'eau sortant de la pompe.

Il est 9 heures et demie, je tombe de fatigue, je me couche.

Je t'envoie mes pensées et t'embrasse bien tendrement, ainsi que tous. Amitiés aux Butler et à Marthe.

Ton vieux

Claude Monet.

*Document original.*

## 1204. À P. DURAND-RUEL

Hôtel d'Angleterre, Rouen, 30 mars 93

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Je viens vous remercier de votre envoi de douze mille francs que j'ai reçu ce matin en deux plis séparés.

J'espère que vous êtes tout à fait remis de votre indisposition. Je travaille à force, mais je ne puis songer à faire autre chose que la cathédrale. C'est un travail énorme.

En hâte tous mes remerciements avec mes meilleurs compliments.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 349 (partiellement).**Archives Durand-Ruel.*

## 1205. À ALICE MONET

[Rouen], jeudi soir [30 mars 1893]

Je ne sais, ma chérie, si à Giverny vous avez eu le même temps, mais ici, dès 2 heures, le temps s'est brouillé sans que je m'en doute, et subitement je n'ai plus vu le soleil. J'ai eu beau attendre, il m'a fallu prendre un repos forcé. Ce soir, le ciel est superbe, et, malgré la baisse du baromètre, j'espère encore, car j'ai absolument besoin de deux ou trois jours de beau temps pour sauver des toiles récemment commencées.

Je t'écris sur cette lettre de Depeaux. Je lui écris naturellement que la chose n'est pas possible, mais c'eût été assez agréable de pouvoir surprendre Jacques dans ces conditions. Que de démêlés avec ce terrain! Tu auras eu ta part de la peine et je t'en remercie, mais pourvu que nous soyons au bout!

J'ai pu aller chez le marchand d'oiseaux, mais pas trace de coq Houdan. Quant à Blanche, elle doit être bien ennuyée, mais, quand on navigue comme elle, on devrait avoir une bonne montre bon marché.

Je suis moins fatigué ce soir, et ça m'a semblé tout drôle et même embêtant de ne pouvoir travailler jusqu'à la fin du jour. S'il y a interruption, ce sera bien des toiles de fichues. Je m'étais donné jusqu'à samedi pour mettre à chacune le plus que je pourrais, et puis, crac, arrêt complet.

J'ai reçu de Durand. Il a été malade et ne fait seulement que sortir.

A part cela, rien de neuf. Jean va bien et l'oncle aussi, mais je constate chaque jour qu'ils ne sont pas faits pour s'entendre, l'oncle est trop maniaque et dur.

Baisers à tous, y compris Marthe; le meilleur de moi pour toi, ma chérie,

Ton

Claude.

*Document original.*

## 1206. À ALICE MONET

[Rouen], 31 mars 93

Ma bonne chérie,

Il est 9 heures et demie et, malgré une énorme journée de travail, j'ai dû dîner ce soir vendredi avec le frère et ses amis, les chimistes. J'ai tous mes paquets à faire pour demain matin. Quelle veine que ce temps! Sans cette demi-journée perdue hier, je pourrais partir content demain, car une absence est toujours fâcheuse; c'est un arrêt, et, si j'étais raisonnable, je devrais rester.

S'il fait beau, je n'arriverai qu'à dix heures avec Jean; si le temps se barbouille un tant soit peu, j'arrive de bonne heure.

En hâte et à demain. Mille tendresses et baisers pour toi et tous.

Ton vieux

Claude.

*Document original.*

## 1207. À ALICE MONET

[Rouen], mardi soir 10 heures [4 avril 1893]

Ma bonne chérie,

Combien je me suis senti coupable et malheureux hier soir en voyant le mal que je te faisais. Tu m'as pardonné, j'espère, en pensant toi-même à la peine que je devais avoir pour être en cet état. Le temps est resté le même, mais, hélas, c'est moi et mes nerfs qui changent à chaque interruption de travail.

Ce matin, je n'y étais plus du tout, mes affaires dispersées, en désordre, et la vue de mes toiles qui m'ont paru atroces, l'éclairage changé. Bref, je ne pourrai arriver à rien de bon, c'est un encroûtement entêté de couleurs, et voilà tout, mais ce n'est pas de la peinture. Je vais continuer encore cette semaine, pour ne pas avoir de remords, mais j'ai grand-peur que ce soit sans succès. Quelle fatalité me prend de m'acharner ainsi après des recherches au-dessus de mes forces.

Je n'ai à m'en prendre qu'à moi seul, à mon impuissance d'abord et à ma faiblesse. Si je fais jamais de bonnes choses à présent, ce ne sera que par hasard.

Il y a chez moi une peine terrible, et la moindre chose me perd. Enfin, je fais ce que je peux, mais je sens que tout cela m'énerve et me rend mauvais et méchant, moi qui t'aime.

Je t'écris bien tard et à la hâte, mais j'ai justement rencontré aujourd'hui mon ami Blanche Durosé dont je parlais hier, et l'ai invité à dîner. Demain je vais à Déville, Leroy est venu ce matin me prier d'y venir.

Je t'embrasse de tout mon cœur, ainsi que tous, et serai bien heureux d'apprendre que vous êtes mieux, toutes les malades.

Toutes mes tendresses.

Ton vieux

Claude.

*Document original.*

## 1208. À ALICE MONET

[Rouen], mercredi soir 10 heures [5 avril 1893]

Je n'ai eu que le temps de sauter dans une voiture pour arriver à Déville en temps pour dîner. Je n'en peux plus, je suis furieux après moi de ma lenteur. Tout change, quoique pierre. Enfin, je suis las et dégoûté et pense plier bagage dimanche matin. Je ne reste que pour une toile que je crois encore pouvoir faire, mais c'est trop de travail à la fois.

Je n'avais pas vu Jean hier, il était mal à l'aise et s'était couché sans dîner. Je lui ai trouvé très mauvaise mine, il était du reste fatigué de sa journée passée à la fabrique avec les chimistes de Bâle; mais il a, pour sûr, quelque chose aux intestins: il est absolument fermé à clef, comme tu dis.

L'oncle vient de renvoyer son nouvel employé et veut, paraît-il, chercher à reprendre son fameux P[*illisible*].

Demain, je dîne chez mon ami Blanche. Vendredi, avec mon frère et Leroy à Rouen et, samedi, j'irai faire ma visite d'adieu à Depeaux, pour dimanche matin emballer et partir, si toutefois je ne me remonte pas ou que je vois l'utilité de rester deux ou trois jours de plus; mais je sens bien que je suis à bout de forces.

J'ai toujours un peu mal à la gorge, quoique prenant bien la potion, mais j'ai très mal au pied et j'en remets la guérison au retour.

A demain, ma bonne chérie, je t'envoie mes pensées dans un baiser et te charge d'embrasser tout le monde pour moi.

Je tombe de sommeil.

Ton vieux

Claude Monet.

*Document original.*

## 1209. À ALICE MONET

[Rouen], vendredi soir [7 avril 1893]

Deux mots, ma chérie, car il est tard et mon frère m'attend au café. J'ai dû te faire de la peine, mais que veux-tu? Je me rends bien compte de mon état, j'ai un orgueil et un amour-propre du diable, je veux faire mieux et voudrais que ces Cathédrales soient très bien, et je ne peux pas, je tâtonne et m'acharne aux mêmes recherches au détriment de beaucoup de choses, et, quand il me faut constater, après des journées de travail, que je n'avance pas d'un pas, il faut bien me rendre à l'évidence. C'est bien triste et me ronge.

Il a fait un temps superbe aujourd'hui et j'ai travaillé comme un acharné. Si le temps continue, je me donne huit jours, et s'il n'y a pas de progrès, je lâche.

Je ne viendrai demain qu'à 8 heures à Vernon, à moins de temps gris.

Baisers à tous, les meilleurs pour toi, à demain.

Ton

Claude Monet.

*Document original.*

## 1210. À ALICE MONET

[Rouen], lundi soir 10 heures [10 avril 1893]

Ma chérie,

J'ai profité d'un moment de liberté ce matin pour annoncer mon départ à Depeaux, qui naturellement m'a demandé de venir dîner chez lui ce soir et j'en sors. Demain matin, je travaillerai de 6 heures et demie à 8 heures et demie, après quoi j'irai à Maromme voir la fameuse fabrique. Je viens de voir Jean, toujours avec son chimiste; il paraît mieux, et tous deux sont ravis de la belle promenade qu'ils ont faite hier.

J'ai grand-peur d'avoir un peu abîmé une toile ce matin. D'autres, l'après-midi, ont gagné, mais il est grand temps de partir, et, si en travaillant jusqu'à mercredi soir, je peux être arrivé à préparer tous mes emballages, je tâcherai de prendre le train du matin, jeudi, de façon à venir déjeuner à Giverny. En tout cas, tu seras prévenue le jeudi matin par une lettre.

Baisers à tous, les meilleurs pour toi,

Ton vieux

Claude Monet.

*Document original.*

1211. À ALICE MONET

[Rouen], mardi soir [11 avril 1893]

Ma bonne chérie,

Je ne me sens pas de joie à la pensée de revenir enfin jouir de Giverny, quoique, cependant, j'ai comme des regrets pour une ou deux toiles commencées ces jours-ci et que, comme toujours, il me semble que je ferais bien. Enfin, j'ai déjà commencé l'emballage et pense bien pouvoir prendre le train de jeudi matin pour arriver déjeuner avec vous, soit 9 heures 50 à Vernon. Un mot demain soir te le confirmera. Il me faudra naturellement voiture pour moi et une autre pour les bagages.

Ce matin, après avoir travaillé de 6 à 8 heures, je suis allé à Maromme voir la fabrique qui est, en effet, dans un assez joli endroit, puis, à la grande joie du frère, nous sommes allés visiter la fabrique Besselière; c'est du reste épatant et très intéressant. Enfin, déjeuner frugal à Déville, et à 2 heures j'étais à l'ouvrage jusqu'à 6 heures et demie.

Jean dit aller mieux, mais n'a pas très bonne mine. Quant à moi, j'ai toujours mal à la gorge et vais changer de potion; ça ne va bien qu'après le repas.

J'ai bien pensé à toi aujourd'hui. Tu as dû être bien fatiguée par ce soleil, mais Paris doit être bien joli en ce moment.

Mais je bavarde inutilement, puisque après-demain je serai à la maison.

Inutile de dire que, si le temps changeait demain, j'arriverais dans la journée.

Embrasse tout le monde pour moi. Je t'envoie toutes mes tendresses.

Ton vieux

Claude Monet.

*Document original.*

1212. À P. HELLEU

Giverny, 19 avril 93

Mon cher Helleu,

Je suis rentré enfin à Giverny où je me repose, j'ai travaillé comme jamais, mais j'ai tant de peine aujourd'hui à arriver à ce que je voudrais. Enfin, je suis moins mécontent que l'an dernier, et je crois que quelques-unes de mes *Cathédrales* peuvent aller... Je serai très curieux de voir [votre] intérieur de cathédrale, ce doit être très bien...

Claude Monet.

*P. Howard-Johnston, « Une visite à Giverny en 1924 », in: « L'Œil », mars 1969, n° 171, p. 76. — Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-78, don de M<sup>me</sup> Howard-Johnston.*

1212 bis. À P. HELLEU

Giverny, 17 mai 93

*Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-77, don de M<sup>me</sup> Howard-Johnston.*

1213. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 22 mai 93

Cher Monsieur Durand,

Je rentre d'une petite excursion et je trouve ma femme bien malade. Il ne nous est pas possible, malgré un peu de mieux, d'espérer qu'elle pourra assister au mariage de votre fille, auquel elle tenait tant à assister. J'espère que je pourrai m'absenter et venir avec une de ses filles. Mais si nous n'étions pas suffisamment rassurés, vous voudrez bien m'excuser.

Je vous écris ces lignes à la hâte, désolé que je suis de m'être absenté pendant un malaise qui s'est transformé en un mal des plus inquiétants, et je ne voudrais pas que cela se renouvelle.

Je serais désolé de manquer à cette cérémonie et si je ne venais pas, c'est que j'en serais empêché par un aggravement du mal.

En hâte, croyez à mes sentiments les plus dévoués.

Votre

Claude Monet.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

1214. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 24 mai 93

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Bien que ma femme soit relativement mieux, je n'ose m'absenter vu son état de faiblesse.

Vous voudrez bien nous excuser, n'est-ce pas? Il faut cette pénible circonstance pour nous priver d'assister au mariage de votre chère fille. Exprimez-lui tous nos regrets et veuillez lui transmettre nos vœux de bonheur avec tous nos compliments ainsi qu'à M. Aude, dont j'espère bien faire plus tard la connaissance.

Compliments à vos fils et pour vous les meilleures amitiés de votre tout dévoué

Claude Monet.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

1215. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 30 mai 93

Cher Monsieur Durand,

Au milieu de toutes nos inquiétudes, j'ai complètement oublié de vous écrire au sujet des tableaux que vous avez envoyés pour moi à Londres. J'ai reçu l'avis inclus, je pense qu'il faut faire retirer les tableaux dans un très court délai. Voulez-vous être assez aimable pour faire faire le nécessaire?

Je vous demanderai également s'il vous serait possible de me solder le compte Potter Palmer. C'est, je crois, 13000 francs à me revenir. Vous serait-il possible de me les tenir pour ces jours-ci, dans cinq ou six jours. J'espère vous voir bientôt, mais pas tout de suite à cause de ma femme qui est mieux heureusement, mais loin, je le crains, d'être sur pied. Enfin tout danger est conjuré.

Comme elle a regretté de ne pouvoir assister au mariage de votre fille! Elle va faire un grand vide dans votre intérieur, mais vous avez heureusement vos deux fils près de vous, et sans doute beaucoup d'occupations. Vous serez bien aimable de m'adresser un mot pour me dire si je puis compter sur vous pour ce que je vous demande.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

P.-S. — J'ai reçu une très aimable invitation de M. Palmer pour aller passer quinze jours chez lui. Mais, moins que jamais, il ne m'est possible de songer à une telle absence.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

1216. À G. PETIT

Giverny, 3 juin 93

Cher Monsieur Petit,

Vous recevrez ces jours prochains un *Portrait de M. Lapierre*, directeur du *Nouvelliste de Rouen*, portrait du commencement des portraits que j'ai faits il y a 27 ans et destiné à l'exposition organisée par le Comité des journalistes parisiens. Je suis allé le voir hier à Rouen pour le signer et le dater, mais il est dans un tel état de saleté que je voudrais bien qu'il soit un peu nettoyé. J'ai promis à M. Lapierre de vous en prier. Faites-le faire avec soin, et en laissant la place de la signature intacte puisqu'elle est toute fraîche.

Je compte sur votre obligeance pour ne pas oublier de faire faire ce petit travail.

Merci d'avance et tous mes compliments.

Claude Monet.

P.-S. — Ce portrait est certes loin d'être une merveille, mais il peut être doublement intéressant au point de vue documentaire. Il a été peint la même année que la *Femme à la robe verte*.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

1217. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 3 juin 1893

Cher Monsieur Durand,

Vous seriez bien aimable de m'adresser la somme de 13000 francs ces jours-ci, lundi si vous le pouvez.

Voilà notre malade en voie de guérison. Elle peut se lever un peu chaque jour mais elle est toujours extrêmement faible. J'espère cependant que vous pourrez bientôt venir. Je vous tiendrai au courant, et si de votre côté vous aviez un jour le désir de venir, prévenez-m'en.

Toutes mes amitiés,

Claude Monet.

P.-S. — Je compte sur votre envoi.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

1217 bis. À P. HELLEU

Giverny, 5 juin 93

*Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-76, don de M<sup>me</sup> Howard-Johnston.*

1218. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 6 juin 93

Cher Monsieur Durand,

J'ai reçu ce matin votre lettre contenant onze billets de mille francs, qui avec les treize mille déjà reçus forment le solde du prix des quatre tableaux que je vous ai remis pour M. Potter Palmer, c'est donc un compte bien terminé.

Je compte sur votre visite dimanche prochain. Sauf avis contraire de votre part nous vous attendrons à l'heure habituelle, le matin.

Notre malade reprend un peu de force et j'espère que dimanche elle pourra peut-être quitter la chambre.

Je vous remercie et vous envoie mes bonnes amitiés.

Votre dévoué

Claude Monet.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

1218 bis. À P. HELLEU

Giverny, 13 juillet 93

*Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-75, don de M<sup>me</sup> Howard-Johnston.*

1219. AU PRÉFET DE L'EURE

Giverny, 17 juillet 93

Monsieur le Préfet,

J'ai l'honneur de vous soumettre quelques observations au sujet de l'opposition, formée par le conseil municipal et quelques habitants de Giverny, au sujet des deux enquêtes qui ont été faites relatives à la demande que j'ai eu l'honneur de vous adresser, dans le but d'obtenir l'autorisation d'établir une prise d'eau sur la rivière d'Epte, destinée à l'alimentation d'un bassin où je désire cultiver des plantes aquatiques.

Je tiens à vous faire remarquer que, sous prétexte de salubrité publique, lesdits opposants n'ont en réalité d'autre but qu'entraver mes projets par pur esprit de méchante taquinerie, comme cela est si fréquent à la campagne lorsqu'il s'agit d'un particulier, d'un Parisien; que du reste le nombre de ces opposants, qui est fort restreint par rapport à notre population, se compose de gens que je n'emploie pas ou que j'ai cessé de faire travailler chez moi, tels que M<sup>me</sup> Serrurier, etc., et qu'ils n'agissent que dans un but vexatoire et de petite vengeance. J'ose donc espérer, Monsieur le Préfet, que vous voudrez bien prendre ces raisons en considération et accueillir favorablement ma demande.

Je tiens également que vous sachiez que ladite culture de plantes aquatiques n'a pas l'importance que lui implique ce mot et qu'il ne s'agit là que d'une chose d'agrément et pour le plaisir des yeux, et aussi d'un but de motifs à peindre; puis enfin que je ne cultive dans ce bassin que des plantes telles que nénuphars, roseaux, iris de différentes variétés qui croissent généralement à l'état spontané le long de notre rivière, et qu'il ne peut être question d'empoisonnement de l'eau.

Je m'engagerai néanmoins, si les paysans restaient incrédules, à ne renouveler l'eau dudit bassin qu'à des heures de nuit où personne ne fait usage d'eau.

J'espère qu'après ces explications vous constaterez ce qu'il en est et qu'il vous sera possible de prendre une décision qui me soit favorable.

Vous voudrez bien excuser la liberté que je prends, vous priant, Monsieur le Préfet, d'agréer l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Claude Monet, artiste peintre.

*Archives départementales de l'Eure, 18 S 25.*

**1219 bis.** À P. HELLEU Giverny, 25 juillet 93

*Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, 1975-74, don de M<sup>me</sup> Howard-Johnston.*

**1220.** À LA PRÉFECTURE DE L'EURE  
Récépissé d'arrêté.

*Je soussigné* Monet Claude demeurant à Giverny reconnais avoir reçu le 27 juillet 1893 ampliation d'un arrêté préfectoral en date du 24 juillet 1893 m'autorisant à pratiquer une prise d'eau dans un bras dérivé de la rivière d'Epte dit «bras communal».

Giverny, le 28 juillet 1893.

Claude Monet.

*Archives départementales de l'Eure, 18 S 25.*

**1221.** À LA PRÉFECTURE DE L'EURE  
Récépissé d'arrêté.

*Je soussigné* Claude Monet demeurant à Giverny reconnais avoir reçu le 27 juillet 1893 ampliation d'un arrêté préfectoral en date du 24 juillet 1893 m'autorisant à construire deux passerelles sur un bras dévié de la rivière d'Epte en face de ma maison.

Giverny, le 28 juillet 1893.

Claude Monet.

*Archives départementales de l'Eure, 18 S 25.*

**1222.** À P. DURAND-RUEL Giverny, 23 août 93

Cher Monsieur Durand,

Je viens vous demander si vous pouvez me rendre le service de m'avancer la somme de cinq mille francs dont je me trouve avoir besoin pour le 27 ou le 28 courant, vous me rendrez bien service.

J'ai dû renoncer à m'absenter cet été à cause de la santé de ma femme qui ne va guère bien du tout.

Voilà un mois qu'elle n'a pu faire un pas dans le jardin, condamnée qu'elle est à de grandes précautions et à un repos absolu. J'ai donc mis pas mal de choses en train ici et dans quelque temps je pense pouvoir vous montrer des nouvelles choses.

J'attends un mot de vous me disant si je puis compter sur ce que je vous demande.

Mes compliments à tous les vôtres et pour vous mes meilleures amitiés.

Votre dévoué

Claude Monet.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

**1223.** À G. DURAND-RUEL Giverny, 26 août 93

Cher Monsieur Durand,

Deux mots en hâte pour vous remercier et vous accuser réception de votre lettre chargée contenant la somme de cinq mille francs.

Mes meilleurs compliments.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

**1224.** À P. DURAND-RUEL Giverny, 12 oct. 93

Cher Monsieur Durand,

J'avais espéré vous voir à Paris avant votre départ, mais n'ayant pas encore terminé les tableaux que vous avez choisis l'autre jour, j'ajourne mon voyage et je viens vous prier de faire mettre de côté les deux tableaux que vous avez à moi (*La Creuse* et *Les peupliers* qui ont été exposés à Londres); je les prendrai à mon prochain voyage à Paris. Je vous serai très obligé aussi de laisser des instructions à votre fils, relativement au paiement des tableaux que j'ai à vous livrer et sur lesquels j'ai déjà reçu cinq mille francs. Je vous parle de cela parce que je vais en avoir besoin bientôt et si je ne craignais d'abuser, je vous prierais de me faire adresser une seconde somme de cinq mille francs, si vous le pouvez d'ici au 15 courant.

Je suis désolé du temps que nous avons. Il y aurait tant de belles choses à faire, mais il pleut chaque jour.

Ces dames sont très anxieuses de savoir le résultat photographique de M. Joseph. Ce serait bien aimable à lui de nous en adresser en attendant sa prochaine visite. Dites-lui bien de n'en détruire aucun cliché.

Ma pauvre femme, sans aller sensiblement mieux, n'est pas plus mal. Il faut du temps et du repos, mais cette inaction lui est bien pénible.

Je vous souhaite un bon voyage et un prompt retour et vous envoie mes meilleures amitiés.

Votre dévoué

Claude Monet.

P.-S. — Il reste bien entendu que j'indiquerai à votre fils ceux des tableaux qui devront être mis de côté en vue de mon exposition prochaine.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

**1225.** À DURAND-RUEL Giverny, 15 octobre 93

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Je m'empresse de vous accuser réception de votre lettre du 14 courant contenant la somme de cinq mille francs en compte.

Avec mes remerciements recevez l'assurance de mes meilleurs compliments.

Claude Monet.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

**1226.** À M. JOYANT Giverny, 22 novembre 1893

Cher Monsieur Joyant,

Je retrouve votre lettre du 11 septembre à laquelle je ne sais si j'ai répondu ou non.

Enfin, je pense venir à Paris vers le 30 et ne manquerai pas de vous aller voir.

Toujours cordialement à vous,

Claude Monet.

*Document communiqué par M<sup>me</sup> Dortu.*

**1227.** À J. DURAND-RUEL Giverny, 23 nov. 93

Cher Monsieur Durand,

Vous serez bien aimable, si cela ne vous gêne pas, de m'adresser pour samedi prochain trois mille francs dont j'ai besoin pour ce jour.

Jeudi prochain, soit aujourd'hui en huit, je viendrai à Paris et vous apporterai les quatre tableaux choisis par votre père.

J'espère que vous avez de bonnes nouvelles de lui et vous charge de mes compliments lorsque vous lui écrirez.

Cordialement à vous et merci d'avance.

Claude Monet.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

**1228.** À J. DURAND-RUEL Giverny, 26 nov. 93

Cher Monsieur Durand,

Je vous remercie beaucoup de votre obligeance, j'ai bien reçu hier votre lettre chargée contenant la somme de trois mille francs valeur en compte.

Nous avons reçu également votre envoi de jolies photographies.

Merci encore, et cordialement à vous,

Claude Monet.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

**1229.** À J. DURAND-RUEL Giverny, 29 déc. 93

Cher Monsieur Durand,

J'ai trouvé votre lettre en rentrant de Bretagne, mais comme je suis revenu avec un atroce rhume, je remets ma venue à Paris aux premiers jours de janvier.

Vous voudrez donc bien me réserver les fonds en question pour le 5 janvier.

Mes compliments et mes meilleurs souhaits.

Claude Monet.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

**1229 bis.** À P. HELLEU Giverny, 3 janvier 94

*Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-73, don de M<sup>me</sup> Howard-Johnston.*

**1230.** À J. DURAND-RUEL Giverny, 7 février 94

Cher Monsieur Durand,

Je viens vous demander un service.

Jeudi dernier j'ai laissé au restaurant du café Riche (au premier, par la rue Le Peletier) un paquet de livres, que je devais prendre le lendemain vendredi, ce que j'ai tout à fait oublié de faire.

J'ai peur que ces volumes auxquels je tiens ne s'égarer jusqu'à ma prochaine venue et viens vous prier de bien vouloir les faire réclamer et me les faire mettre de côté chez vous jusqu'à ce que je vienne à Paris.

Je compte sur votre obligeance et vous en remercie d'avance.

Mes meilleurs compliments.

Tout à vous,

Claude Monet.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*



1231. À M. JOYANT

Giverny, 17 février 1894

Cher Monsieur Joyant,  
Vous me parlez bien de la *Marine* de chez M. Fromenthal, mais pas du grand tableau *Le Déjeuner*, je pense cependant qu'il l'a toujours, car c'est là le principal.

Je ne sais rien des intentions de la famille de Bellio; il n'y a pas de mineur et j'ai seulement entendu dire qu'il n'y aurait pas de vente publique, puis ce que je sais, c'est que pas mal de marchands ont déjà tâté le terrain auprès du gendre, seul héritier, je crois; il s'appelle Donop de Monchy, 1, rue Lallier.

Quel tripoteur que ce Duret et quelle veste il va remporter. Vous seriez bien aimable de m'envoyer le catalogue de sa vente.

Amicalement à vous,

Claude Monet.

Et tâchez de réussir à Auteuil.

*Document communiqué par M<sup>me</sup> Dortu.*

1232. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 20 fév. 94

Cher Monsieur Durand,

Votre fils a dû vous dire qu'il m'a trouvé un peu découragé. Je le suis assez pour être sur le point de renoncer à exposer les *Cathédrales*, dont je n'arrive pas à me tirer à mon gré. D'ici à la fin de la semaine je vous écrirai pour vous dire oui ou non, mais je crois que ce sera non. Le temps passe et je n'avance pas.

Tout à vous,

Claude Monet.

*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 349. Archives Durand-Ruel.*

1233. À M. JOYANT

Giverny, 15 mars 1894

Cher Monsieur Joyant,

C'est mal à moi de ne pas vous avoir remercié pour tout le dérangement que je vous ai causé, mais je pensais toujours pouvoir aller vous voir et je ne suis venu à Paris que pour la triste cérémonie de mon pauvre ami Caillebotte.

Je dois bien venir à Paris samedi, mais je n'ose vous certifier que je pourrai aller jusque chez vous, je tâcherai cependant, et vous seriez bien aimable de me répondre par retour du courrier à quelle heure je pourrais être sûr de vous trouver chez vous.

Bien cordialement à vous,

Claude Monet.

*Document communiqué par M<sup>me</sup> Dortu.*

1233 bis. À RENOIR

Giverny, 16 mars 94

Cher ami,

J'ai ta lettre, je ne viendrai que lundi, mais je vois que tu as dû avoir bien à faire et regrette de n'avoir pu t'aider. Je me rattraperai quand nous ferons l'exposition de notre ami.

Je crois que les *Raboteurs* feront bien, bien qu'il y ait une autre toile qui, autant que je m'en souviens [*sic*], est plus particulière. C'est une fenêtre avec une figure d'homme vu de dos, les jambes écartées, qui regarde dans la rue. Mais peut-être l'avait-il donnée, sans quoi ce serait moins écolo que les *Raboteurs*. Martial te renseignerait.

Quel coup encore pour toi que la mort de ce pauvre jeune homme.

Ça va de mieux en mieux en ce moment, heureusement.

À lundi, amitiés.

Claude Monet.

Je ne viendrai que lundi, à moins que je puisse demain.

*Vente autographes, Paris, Drouot, 16 décembre 1977, n° 205. Document original.*

1234. À P. HELLEU

20 mars 1894

Mon cher Helleu,

Je suis venu chez Petit comme vous veniez de partir. J'étais désolé de ne pas vous voir pour vous remercier pour le Cézanne. Merci et à bientôt...

Claude Monet.

*P. Howard-Johnston, « Une visite à Giverny en 1924 », in: « L'Œil », mars 1969, n° 171, p. 32. — Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-72, don de M<sup>me</sup> Howard-Johnston.*

1235. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 30 mars 94

Cher Monsieur Durand,

Deux mots en hâte pour vous prier de bien vouloir tenir à la disposition de M<sup>me</sup> Troisgros, ma marchande de couleurs, la somme de 600 francs; je la préviens pour qu'elle se présente chez vous.

Soyez heureux, je suis en plein travail, j'ai entrepris plusieurs motifs. Vous seriez bien aimable de me faire envoyer mon Cézanne et la toile de fleurs que M. Martial Caillebotte a dû déposer chez vous pour moi.

En hâte et merci d'avance.

Tout à vous,

Claude Monet.

*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 349. Archives Durand-Ruel.*

1236. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 12 avril 94

Cher Monsieur Durand,

Je travaille beaucoup en ce moment et c'est ce qui m'a empêché de répondre plus tôt à votre lettre. Je profite du mauvais temps pour répondre à quelques lettres en souffrance.

Je voulais justement vous demander de retarder de quelques jours mon exposition, par exemple de n'ouvrir que le 15 mai, au lendemain des fêtes de Pentecôte; mais ce qui m'inquiète c'est l'exposition de Caillebotte, son frère m'a écrit qu'elle aurait lieu fin mai. Que faire, car il ne me sera guère possible d'être prêt plus tôt? J'ai tant de peine maintenant à faire quelque chose et je suis si long.

Enfin dites-moi ce que vous pensez et ce qui peut se faire, car il me faut bien quinze jours d'exposition.

Tous mes compliments.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 350. Archives Durand-Ruel.*

1237. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 20 avril 94

Cher Monsieur Durand,

Je suis bien malheureux avec le temps, j'avais quelques toiles qui marchaient bien et depuis presque huit jours je n'ai pu y rien faire. La nature change si vite en ce moment, c'est navrant. Avec cela, je n'ose toucher aux *Cathédrales*. Enfin je compte venir à Paris la semaine prochaine, je vous verrai et nous prendrons une décision.

A bientôt donc et recevez les meilleurs compliments de votre tout dévoué

Claude Monet.

*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 350. Archives Durand-Ruel.*

1238. À TOULOUSE-LAUTREC

Giverny, 24 avril 1894

Cher Monsieur Lautrec,

Je vous demande bien pardon d'avoir laissé votre aimable lettre sans réponse et de ne pas vous avoir remercié pour votre très belle affiche que je suis bien heureux de posséder.

Ma seule excuse est que j'étais en plein travail, absorbé par les difficultés de la peinture et que, ma foi je l'avoue, toute correspondance était ajournée.

J'espère que vous m'excuserez et vous serre bien cordialement la main.

Claude Monet.

*Document communiqué par M<sup>me</sup> Dortu.*

1239. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 26 avril 94

Cher Monsieur Durand,

Je n'ai pu venir à Paris cette semaine, comme je le pensais. Je persiste à profiter des instants de beau temps pour mener à bien quelques toiles de printemps que j'ai dû recommencer avec une verdure plus avancée et j'espère enfin arriver à en terminer plusieurs.

Je ne sais quand je pourrai venir, quoique j'y sois obligé pour trouver encore quelques cadres qui me manquent. Mais comme je voudrais bien vous voir, ne pourriez-vous venir dimanche, nous prendrions toutes les décisions pour mon exposition et vous pourriez choisir deux des *Cathédrales* que je suis sûr de pouvoir terminer, et cela me permettrait de faire choisir à d'autres personnes et que j'en finisse avec ces difficultés. Et puis enfin, puisque nous allons faire pas mal d'affaires, je vous serais très obligé si vous pouviez m'avancer cinq mille francs dont je me trouve avoir besoin. Si vous pouviez m'apporter cette somme dimanche, vous me rendriez service.

A bientôt n'est-ce pas? Un mot de réponse par retour du courrier.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 351. Archives Durand-Ruel.*

1240. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 2 mai 94

Cher Monsieur Durand,

Je viens de recevoir un mot de M. Valadon qui m'annonce sa venue pour dimanche prochain. Je ne sais pas son intention au sujet des *Cathédrales*, mais je pense bien qu'en apprenant que vous avez été effrayé des prix, il hésitera à faire un choix. Je n'en dois pas moins en écrire aux personnes qui m'ont exprimé le désir d'en avoir. Je veux en finir au plus vite avec cette question. Car, si aucun marchand n'en prend, je n'ai plus la crainte de voir s'éparpiller ces toiles, et j'ajournerai à plus tard mon exposition pour rester à travailler paisiblement.

Je vous tiendrai au courant dès que j'aurai vu tout le monde. J'ai tenu à vous prévenir afin que si l'une ou l'autre de ces personnes se décide à choisir une des *Cathédrales* que vous préférez, il n'y ait pas malentendu.

En hâte tous mes compliments.

Votre dévoué

Claude Monet.

*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 351-352. Archives Durand-Ruel.*

1241. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 7 mai 94

Cher Monsieur Durand,  
Je n'ai pas encore vu M. Valadon qui, ayant été à Londres, m'a annoncé sa visite pour demain mardi, mais en somme je suis décidé et renonce absolument à une exposition cette année. Je regrette de vous avoir laissé si longtemps l'espérance, mais cela devient tout à fait inutile à présent. Je suis du reste en plein travail, j'ai beaucoup de choses en train et en vue et préfère ne pas interrompre. C'est un tracassé de moins. Si on me demande des *Cathédrales* je ne vendrai qu'au prix que je vous ai demandé, mais à la condition qu'elles restent en France un certain temps, pour en faire l'exposition à un moment donné. Je pense que vous comprendrez mes raisons. En hâte mes meilleurs compliments.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 352. Archives Durand-Ruel.

1242. À P. HELLEU

Giverny, 10 mai 94

... Je ne puis venir à Paris en ce moment, je travaille beaucoup et c'est ce qui me fait renoncer à mon exposition des *Cathédrales*, toute interruption m'étant fatale, mais que cela ne vous empêche pas de venir, je ne travaille que le matin de quatre à neuf heures. Le printemps c'est admirable, mais hélas bien fugitif...

P. Howard-Johnston, « Une visite à Giverny en 1924 », in : « L'Œil », mars 1969, n° 171, p. 31. — Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-71, don de M<sup>me</sup> Howard-Johnston.

1243. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 21 mai 94

Cher Monsieur Durand,  
J'ai comme une crainte que vous m'en vouliez d'avoir renoncé à mon exposition et surtout de vous en avoir informé si subitement. Je veux espérer que non, cependant, et que vous ne me tenez pas rigueur de vous avoir fait des prix si gros pour les *Cathédrales*. J'avais tenu à vous en laisser le choix complet et en premier, sans même m'en réserver pour [moi] (car je n'aurais pas choisi les moins bonnes). Si nous avions mieux pu causer ensemble, lors de votre visite, nous aurions mieux pu nous entendre, j'en suis certain.

Je n'ai pas encore vu tout le monde, mais quand ce sera fait nous recauserons de cette délicate question. Voici du reste ce que j'ai l'intention de faire. Mettre de côté un certain nombre de *Cathédrales*, de celles auxquelles j'attache le plus d'importance et qui ne seraient pas à vendre pour le moment à moins de gros prix. Ceci me permettra de vendre les autres moins cher. Je crois que c'est là la meilleure solution, et c'est ce que j'aurais dû décider plus tôt. Je suis très content d'avoir retardé l'exposition, que je ferai en octobre ou novembre. Je suis en pleine ardeur de travail et avec ce que je ferai d'ici là, j'aurai une exposition plus variée et complète, et je ne veux pas m'interrompre en ce moment malgré les difficultés du temps si variable.

Je serai bien aise de recevoir un mot de vous, me disant que vous ne me gardez pas de rancune.

Recevez mes meilleurs compliments et croyez-moi votre tout dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 352-353. Archives Durand-Ruel.

1244. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 27 mai 94

Cher Monsieur Durand,  
Merci de vos bonnes lignes et tous nos compliments pour la bonne nouvelle que vous m'annoncez.

Je compte venir à Paris pour aider Renoir et Martial Caillebotte pour le placement des tableaux et voudrais bien savoir si, en arrivant le jeudi 31, je pourrai encore voir l'exposition de Manet. Vous seriez bien aimable de me le faire savoir par un mot.

En hâte, tous mes compliments.

Votre dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 353-354. Archives Durand-Ruel.

1245. À M. JOYANT

Giverny, 7 août 1894

Cher Monsieur Joyant,  
Voilà un siècle que je dois vous écrire, ces lignes vont aller vous trouver à Paris, j'en doute et vous les envoie à tout hasard.

Vous avez dû savoir que j'ai quelque peu effaré et atténué l'ardeur des gens qui voulaient être des premiers à choisir des *Cathédrales*. Sauf M. Depeaux, tous ont eu peur de mes prix, et j'ai pris le parti d'en faire un choix qui ne serait pas à vendre quant à présent, de façon à pouvoir diminuer un peu les autres.

J'ai tenu à vous en prévenir afin que vous puissiez choisir dans la totalité, avant de mettre ce parti à exécution, en admettant que vous soyez encore dans la même intention, et aussi que vous vous décidiez à aller à ces prix excessifs.

Vous n'auriez qu'à me venir voir un de ces jours et nous causerons de cela.

Ecrivez-moi un mot.

Cordialement à vous,

Claude Monet.

Document communiqué par M<sup>me</sup> Dortu.

1246. À M. JOYANT

Giverny, 16 août 1894

Cher Monsieur Joyant,

J'ai votre lettre, vous pouvez venir le jour que vous voudrez, en m'en prévenant la veille ou l'avant-veille.

A bientôt donc.

Cordialement,

Claude Monet.

Document communiqué par M<sup>me</sup> Dortu.

1247. À ?

Giverny, 26 août 1894

[Monet demande à ne pas être mêlé à une polémique dans les journaux, car c'est la chose qu'il a le plus en horreur.]

Charavay, n° 6538.

1248. À M. JOYANT

Giverny, 26 août 1894

... M. Valadon... m'annonce sa venue pour jeudi prochain avec M. Glaenger... le gérant de la maison de New York. Ils viennent pour les *Cathédrales*... c'est bien prompt, mais je ne serais pas fâché que M. Camondo soit venu avant eux.

Une simple dépêche m'annonçant sa venue, soit pour mardi ou mercredi matin...

Charavay, n° 27232.

1249. À M. JOYANT

Giverny, jeudi 30 août 1894

Cher Monsieur Joyant,

M. Glaenger sort d'ici où il était venu accompagné d'un amateur, mais sans M. Valadon. Son désir serait de prendre quatre *Cathédrales* au prix que je demande, dont deux seraient de celles que j'ai l'intention de ne pas vendre. Dès que M. Camondo en aura vu, mais il paraît désireux de traiter l'affaire au plus vite, il me demande d'en parler à ces messieurs et de conclure par lettre, et, bien que je doute du résultat malgré son emballement, je crois devoir vous en prévenir, afin que, si votre amateur peut venir jusqu'ici, il ait la préférence; mais ne voyez pas en cela la moindre pression pour décider M. Camondo, vous me connaissez.

Je vous mets au courant de cela uniquement pour que M. Camondo puisse choisir avant s'il en a le désir, et assurez-le bien que je serai enchanté en tout cas de les lui montrer.

Un mot de réponse, je vous prie.

Cordialement,

Claude Monet.

P.-S. — Il y aurait donc urgence de venir au plus vite, mon embarras serait grand si je recevais une lettre à laquelle je dois répondre de suite. Dès que M. Camondo les aura vues, je serai plus à l'aise.

Document communiqué par M<sup>me</sup> Dortu.

1250. À M. JOYANT

Giverny, 6 septembre 1894

Cher Monsieur Joyant,

Je reçois votre aimable lettre, je suis enchanté que M. Manzi et vous soyez contents de votre voyage à Giverny.

Vous pourrez toujours venir quand vous voudrez en m'en prévenant la veille ou l'avant-veille. Le mieux pour moi, à cause du travail, serait toujours mieux le matin si possible, et vous pouvez sans la moindre indiscretion nous demander à déjeuner. Ceci dit, je dois vous prévenir que M. Valadon doit venir *lundi* prochain et qu'il ne me serait pas possible cette fois de le prier d'ajourner sa venue. Pour ce qui est de M. Camondo, j'ai oublié de lui demander de ne pas parler du prix, veuillez bien l'en prier, n'est-ce pas.

Voici les mesures des quatre toiles, mesures exactes des toiles dont il ne doit être rien perdu, surtout pour la hauteur :

62½ sur 82 cm,

1 m sur 65 cm,

et deux de 1,06 m sur 73 cm.

A bientôt donc et merci de la peine que vous prenez.

Cordialement,

Claude Monet.

Document communiqué par M<sup>me</sup> Dortu.

1251. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 10 sept<sup>bre</sup> 94

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Je me proposais de vous écrire pour vous informer que, malgré vos prévisions, mes *Cathédrales* trouvaient acheteur et que plusieurs étaient parties et que d'autres m'étaient demandées aux prix que vous savez.

Je tenais à vous en prévenir lorsque, ce matin même, j'ai eu la visite de M. Valadon venant en votre nom et celui de M. Montaignac m'informer des résolutions prises par vous en commun et me faire une offre d'achat à un prix si éloigné du mien que je ne puis l'accepter. Je ne sais si votre intention est celle de M. Valadon, mais lui, pour son compte, m'a bien fait comprendre que, si je n'acceptais pas votre proposition commune, il se voyait à regret dans l'obligation de se désintéresser de la vente de mes tableaux.

Je lui ai fait la promesse d'une réponse pour couper court à de trop longues explications, confus que j'étais et ne pouvant croire à cette mise en demeure d'avoir à céder ou à ne plus vendre de tableaux à aucun de vous, uniquement parce que je crois avoir fait quelques toiles meilleures que d'autres, ou au moins spéciales, et dont par ce fait j'ose demander un certain prix.

J'avais entendu vaguement parler de ce syndicat, mais sans y croire trop, je n'ai plus d'illusions à présent et serais bien aise de savoir de vous si les trois toiles que vous avez choisies lors de votre dernière et lointaine visite sont, à cause de ce fait, vôtres, ou si j'en puis disposer.

Comme je vous l'écris en commençant ces lignes, je comptais vous informer de ces quelques ventes afin que, si vous étiez revenu sur votre décision, vous trouviez encore un choix à votre gré.

J'espère que votre long silence n'est dû à aucun incident fâcheux parmi les vôtres, et je me dis toujours

Votre très dévoué

Claude Monet.

P.-S. — Une réponse formelle de votre part me serait agréable, ayant à répondre d'un jour à l'autre à des propositions qui me sont faites.

En parlant des trois toiles que vous avez choisies, je parle de *l'Effet de neige* et des deux paysages de *Printemps*.

C. M.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1252. À J. DURAND-RUEL

Giverny, 12 sep<sup>bre</sup> 94

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Je suis bien aise de ce que vous m'écrivez ce matin et j'attends la réponse de votre père.

M. Valadon est revenu me voir ce matin et, sur sa prière de lui faire une offre qu'il puisse vous transmettre, ainsi qu'à M. Montaignac, je me suis engagé à laisser mes *Cathédrales* au prix de 12000 francs au lieu de 15000. Il m'a chargé de vous prévenir qu'il irait après-demain vendredi à Paris et qu'il comptait vous voir, ainsi que M. Montaignac.

Croyez à mes meilleurs sentiments,

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 354. Archives Durand-Ruel.

1253. À M. JOYANT

Giverny, 16 septembre 1894

Cher Monsieur,

Je pensais presque recevoir un mot de vous après votre dernier télégramme, et je me demande ce qui s'est passé et ce qui a pu calmer votre belle ardeur.

Vous ai-je paru trop exigeant, trop dur lors de votre dernière proposition, j'en serais doublement désolé. Bref, j'aurais bien aimé pouvoir causer avec vous ces jours passés, car vous devez savoir mieux que moi les dessous de la campagne organisée contre moi.

J'ai eu jusqu'à trois visites (et ce n'est pas fini) de qui vous savez; reproches, marchandages, mise en demeure d'avoir à céder, tout cela très long, au point d'en avoir par-dessus la tête de ces *Cathédrales*. Puis il y a eu indiscretion et l'on sait le nom de l'acheteur des quatre *Cathédrales*, ce qui a été le dernier coup.

Tout ceci, je vous en prie, entre nous.

En un mot, et c'est pour cela que je vous écris, à des offres inacceptables [*sic*], je consens à certaines concessions, à cause des rapports antérieurs. Je ne sais s'ils accepteront, mais en tout vous avez été si aimable que je tiens à vous dire que, naturellement, vous devez être aussi avantagé, au cas où à un moment donné vous jugeriez à propos de reprendre une combinaison quelconque.

Ceci bien entendu est en dehors de l'affaire faite sur laquelle je tiens absolument à ce que vous ayez votre commission. Ceci dit, vous seriez bien aimable, si le hasard vous fait passer rue Taitbout, d'entrer chez Garnier l'horloger; ma montre me prive bien, qu'il me l'envoie.

Puis ma femme me demande si je crois que vous pourrez avoir réponse de votre cousin.

Excusez-moi pour toutes ces choses, et croyez-moi bien cordialement à vous,

Claude Monet.

Document communiqué par M<sup>me</sup> Dortu.

1254. À G. DURAND-RUEL

Giverny, 19 oct. 94

Cher Monsieur,

J'ai bien reçu votre lettre du 17 courant contenant le relevé de mon compte se chiffrant par une somme de 6542 francs 10 à mon débit.

Je compte venir à Paris prochainement et j'en profiterai pour venir vous solder cette somme, car je ne puis douter que l'envoi de mon compte ne sous-entende une réclamation, pour ne pas dire mieux.

J'attendais une réponse à la lettre que j'avais adressée dernièrement à M. Durand-Ruel, M. Joseph me l'avait fait espérer sous deux ou trois jours et je suis doublement étonné que, pour toute réponse à une lettre toute de courtoisie, il ne me soit répondu que par l'envoi d'un compte à payer.

Recevez, je vous prie, l'assurance de mes sentiments distingués. Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1255. À M. JOYANT

Giverny, 11 novembre 1894

Cher Monsieur Joyant,

J'ai bien reçu vos deux lettres dont je vous remercie bien, car je suis confus du mal que je vous donne.

Si j'ai bien compris la lettre de votre cousin, M. Guéry doit être un homme d'un certain âge. Vous seriez bien aimable de me renseigner à ce sujet dès que vous aurez pu faire part des conditions de prix aux autres professeurs dont vous me parlez; mais je crois qu'un homme jeune effraiera moins nos jeunes sauvages, et puis supportera peut-être mieux le voyage quelquefois pénible en cette saison.

Mais naturellement il nous faut quelqu'un de sérieux, comme vous l'avez compris du reste.

Voici toujours la réponse à votre première lettre.

Selon l'heure et le temps à donner aux leçons, le professeur, si c'est un homme aimable, déjeunerait avec nous ou, s'il le préférait, à l'hôtel Baudy à Giverny et à nos frais. Il trouverait une voiture à l'arrivée du train à Vernon, voiture qui le reconduirait également; le voyage en seconde d'environ dix francs aller et retour. Maintenant les trains ne sont pas très commodes, ou il faut partir de Paris à 8 heures du matin, par conséquent déjeuner ici pour ne repartir qu'à 5 heures de Vernon, ou bien partir de Paris vers midi, arriver ici vers 3 heures pour repartir à 7 heures du soir; par conséquent le cachet devrait ne pas être le même et pourrait varier de 40 à 60 francs voyage compris, et les autres frais à ma charge. Je suis même assez embarrassé pour décider un chiffre exact, puisque, en somme, cela dépendra du temps consacré aux jeunes gens.

Je vous donne ces à-peu-près de chiffres pour que vous puissiez les transmettre à ces messieurs, vous priant de me faire savoir ce qu'ils en penseront et en même temps vous tâchez de me renseigner sur ces professeurs, leur âge, et ce qu'ils sont.

Excusez-moi de vous donner toute cette peine et croyez-moi bien cordialement vôtre,

Claude Monet.

Document communiqué par M<sup>me</sup> Dortu.

1256. À GEFFROY

[Giverny], le 23 novembre 1894

... C'est entendu pour mercredi.

J'espère que Cézanne sera encore ici et qu'il sera des nôtres, mais il est si singulier, si craintif de voir de nouveaux visages, que j'ai peur qu'il nous fasse défaut, malgré tout le désir qu'il a de vous connaître. Quel malheur que cet homme n'ait pas eu plus d'appui dans son existence! C'est un véritable artiste et qui en est arrivé à douter de lui par trop. Il a besoin d'être remonté, aussi a-t-il été bien sensible à votre article!

Claude Monet.

G. Geffroy, 1922, p. 196. — J. Rewald, « Cézanne, sa vie, son œuvre, son amitié pour Zola », Paris, 1939, pp. 343-344 (partiellement).

1257. À M. JOYANT

Giverny, 23 novembre 1894

Cher Monsieur Joyant,

J'ai reçu vos deux lettres. Vous êtes bien aimable et je vous remercie beaucoup de votre bonne obligeance.

Comme je compte venir bientôt à Paris, je verrai M. Guéry, ce sera je crois plus commode de nous entendre que par correspondance.

En venant, je pense pouvoir enfin apporter les *Cathédrales* à M. Camondo.

Amicalement à vous et à bientôt.

Dans dix ou douze jours.

Claude Monet.

Document communiqué par M<sup>me</sup> Dortu.

1258. À O. MAUS

Giverny, 7 décembre 1894

Cher Monsieur,

A mon grand regret, croyez-le bien, il me sera encore impossible de prendre part à votre exposition cette année. Je n'ai rien de bien à vous envoyer et suis encore très occupé à terminer les tableaux que je devais exposer l'an passé à Paris. Excusez-moi donc et recevez tous mes remerciements pour votre aimable invitation.

Croyez-moi bien cordialement vôtre,

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. II, p. 225.

1259. À G. DURAND-RUEL

Giverny, 25 déc<sup>bre</sup> 94

Cher Monsieur Durand,

Ainsi que je vous l'ai dit, je vous serai bien obligé, dès que vous aurez reçu une réponse de votre père, de me faire savoir ce qu'il aura décidé relativement à mon exposition des *Cathédrales* que je tiens à montrer le printemps prochain vers la fin d'avril — s'il est disposé à la faire comme cela devait avoir lieu l'an dernier, ou si je dois m'occuper de la faire ailleurs.

Devant partir en voyage assez prochainement, j'ai besoin d'être fixé d'une manière positive, et naturellement dans le plus bref délai possible. Je compte donc sur un mot de vous dès que vous aurez la réponse de votre père.

Recevez mes meilleurs compliments.

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 354-355. Archives Durand-Ruel.

1260. À RODIN

[Giverny], 7 janvier 95

Mon cher Rodin,

Je reçois une carte de convocation du Comité Puvis de Chavannes pour après-demain mercredi, vous seriez bien aimable de m'envoyer de suite un mot pour me dire s'il est urgent que j'y assiste. Si oui, je viendrai, car c'est un dérangement pour venir d'ici; sinon, excusez-moi et à mercredi 16 pour le grand jour.

Amitiés,

Claude Monet.

Je compte sur deux lignes par retour de courrier.

Musée Rodin, Paris.

1261. À G. PETIT

Giverny, 19 janvier 95

Cher Monsieur Petit,  
Comme je vous l'ai promis, je viens vous donner réponse au sujet de l'exposition dont nous avons parlé, et j'ai le regret de vous informer que, contrairement à mon attente, M. Durand-Ruel m'ayant manifesté le désir que cette exposition ait lieu chez lui, je m'y suis décidé.

Je vous remercie de votre aimable obligeance et vous prie de croire à mes sentiments les meilleurs.

Cordialement à vous,

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1262. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 21 janvier 95

Cher Monsieur Durand,  
Comme je vous l'ai dit, je partirai lundi prochain pour la Norvège. Donc si vous avez l'intention de venir à Giverny, il ne faudra pas tarder, autrement il ne faudrait pas vous étonner que plusieurs de mes dernières toiles soient parties. M. Montaignac, comme je vous l'ai dit, a déjà fait un choix, et d'autre part M. Valadon m'a écrit pour venir voir mes dernières choses. Je lui ai répondu qu'il pouvait venir me voir cette semaine, mais en le prévenant que je tenais à ce qu'il ne soit plus question entre lui et moi des *Cathédrales*. Si donc vous êtes dans l'intention d'en avoir (je parle des *Cathédrales*), vous ferez bien de vous dégager de votre entente, autrement vous risquerez d'arriver lorsque tout le monde aura fait son choix. M. Sutton vient de charger M. Montaignac de choisir pour lui. Voyez donc ce que vous avez à faire. Je serai à Giverny jusqu'à dimanche prochain, si vous n'avez pas le temps de venir ici, ce sera pour mon retour, mais je tenais à vous prévenir, pour qu'il n'y ait pas d'équivoque, et que vous n'ayez pas l'ombre d'un reproche à me faire.

Les meilleurs compliments de votre tout dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 355. Archives Durand-Ruel.

1263. À ALICE MONET

Helsingör, jeudi 4 h soir [31 janvier 1895]

Me voilà sain et sauf ici, mais avec bien du retard. La traversée de cette nuit (Kiel à Korsör), qui devait être de cinq heures, en a été de neuf passées, de sorte que les trains soi-disant correspondants n'ont pas attendu et que je suis en panne ici à attendre un autre bateau qui va me conduire en Suède. Finalement au lieu d'être demain matin à Christiania, je n'y serai que le soir.

C'est un dur voyage comme ça quand on n'a plus vingt ans, mais un vrai nettoyage et une bonne nuit et je serai d'aplomb. Je crains que nos lettres, les tiennes comme les miennes, n'aient aussi du retard. Ne t'inquiète en rien, le plus dur est fait, mais cette nuit tu aurais eu une fameuse frayeur. Voici en peu de mots ce qui est arrivé; le froid et surtout le vent qui était déchaîné, avec cela le noir de la nuit. J'ai pris une très bonne cabine en arrivant à Kiel, je tombais de sommeil et me suis endormi de suite, mais, à deux heures, je suis réveillé par des bruits étranges, c'étaient des glaçons qui heurtaient le bateau, un tapage infernal, puis plus rien. Le bateau arrête, j'allais me rhabiller et ressortir sur le pont, j'en suis renvoyé par les hommes couverts de neige et de givre. C'était superbe, mais ne sachant pas ce qui se passait, je viens dans le salon, d'autres voyageurs se lèvent et nous apprennent qu'il y a une telle tourmente de neige que le capitaine ne peut rien voir ni continuer de marcher. On met les ancres et avec cela un joli tangage, puis la sirène, enfin tout le dramatique voulu, puis tout d'un coup on remarque, la neige cesse alors. Je me recouche, cela a eu lieu deux fois dans la nuit, mais j'ai fini par être si bien bercé que j'ai dormi quatre heures. Quand je me suis réveillé à sept heures au petit jour, il faisait calme et presque doux, du coup il fait moins froid ici qu'à Cologne et Hambourg, mais c'est bien embêtant d'être retardé de douze heures; je vais télégraphier à Jacques.

Où je suis à Helsingör, c'est délicieux; on voit d'ici la Suède à vingt minutes de bateau, la mer avec en premier plan la neige. C'est épataant, c'est divin et la première fois que je vois quelque chose de vraiment beau; jusque-là, j'étais un peu déçu.

Quant à la nourriture, très médiocre pour ne pas dire plus, mais dans le genre, à bord du bateau, il ne faut rien dire.

Ne te tourmente pas et reçois pour toi mes plus tendres pensées, tous mes baisers pour toi, Suzanne, les petits et les grands, et grandes amitiés à Butler. Je vais au télégraphe et faire un tour avant le départ du bateau pendant qu'il fait jour encore.

Ton vieux Monet qui t'aime,

Claude Monet.

1264. À ALICE MONET Hôtel Continental, Helsingborg, [31 janvier 1895]

Encore jeudi soir.

Du susdit pays où je suis de nouveau en plan, la nuit d'hier a bouleversé [mes plans]. Je pensais comme je l'avais cru comprendre, des gens parlant sensément le français, qu'en passant d'Helsingör ici j'allais trouver un train correspondant, qui tout en retardant m'amènerait encore à une heure possible près de Jacques. Mais arrivé ici à 6 heures, j'ai appris après avoir couru à la gare que le train pour Christiania ne partait qu'à 11 heures du soir pour arriver demain soir à 9 heures. Je m'en console d'abord en t'écrivant ces lignes et en me disant qu'à partir de 11 heures, je vais dormir comme une pioche et que le jour viendra juste pour le trajet en Norvège, le plus intéressant à voir pour passer le temps et me refaire. Je suis venu dans l'hôtel le plus chic de la ville (qui est du reste délicieux), j'ai fait ma toilette à fond et ai tâché de manger quelque chose de chaud, chose rare depuis mon départ. C'était encore médiocre mais plus réconfortant. Quoiqu'il fasse nuit, la ville est très gaie, c'est tout autre chose qu'en Danemark, ce ne sont que traîneaux de toutes sortes, riches

et pauvres, il y en a de toutes sortes, des gosses de cinq ans dans de tout petits traîneaux et tout cela avec une musique de grelots très amusante. Je me sens cette fois dans un autre monde et je suis à 24 heures de Christiania. Jusqu'ici, comme je te le disais tout à l'heure, j'étais fort dépité de tout ce dérangement pour si peu, pensant qu'entre Calais et Douvres il y a bien autre changement; on sent par cela qu'un jour prochain tous les pays qui n'ont pas une conformation spéciale se ressembleront, choses et gens.

J'hésite à renvoyer une nouvelle dépêche à Jacques, il est plus à même que moi de savoir les heures de train. Il fait un temps très agréable, il n'y a pas trace de dégel, l'air est là mais enfin il ne fait pas très froid; il tombe une petite neige imperceptible. A Cologne et à Hambourg il y avait 20 et 22, ici il ne doit pas y avoir 10 à mon idée<sup>1</sup>, mais le temps est chargé qui est plein de neige.

Je ne sais si ces deux lettres du même jour te parviendront en même temps, mais tu ne m'en voudras pas d'être moins loquace quand je t'écris être pris par Jacques et le travail.

Je pense bien à toi comme à tous dans cet intérieur à notre goût, mais il me tarde d'avoir de vos nouvelles, écris-moi longuement et parle-moi de tous et de tout. Je vous embrasse encore et t'envoie mes pensées dans un gros baiser.

Ton vieux

Monet.

<sup>1</sup> Entendez: -20, -22, -10 degrés Celsius.

1265. À ALICE MONET

Christiania, 3 février 95

Ma bonne chérie,

Enfin je peux donc causer avec toi et te donner moi-même de nos nouvelles; j'étais si las hier soir et aujourd'hui qu'en rentrant à 6 heures j'ai dû prier Jacques de t'écrire pour ne pas te laisser sans nouvelles, d'autant qu'il faut écrire avant 7 heures du soir.

Il est dix heures et demie du soir et je tiens à commencer cette lettre que je continuerai demain. D'abord, que je te dise que j'ai trouvé ton cher Jacques très bien, mais aussi bien émotonné de me voir. Il est très gentil pour moi, je n'ai pas besoin de te le dire (phrase bête puisque je te le dis tout de même).

Je ne tenais pas à m'installer dans sa pension, il m'y avait fait préparer une chambre pour la première nuit en attendant que je voie un hôtel, mais j'en concluais qu'il serait heureux que j'y reste et m'y suis décidé, et nous mangeons dehors, sauf le petit déjeuner du matin.

Je suis arrivé rompu de fatigue et de tous ces retards et pas toujours très enthousiasmé. La route était souvent monotone et cette neige, éternelle depuis Paris, un peu fatigante à la fin; cependant ma dernière journée en chemin de fer m'a permis de voir des choses extraordinaires, plus belles même que Christiania, et la nuit m'a privé de plus belles choses encore; tu comprends que je ne puisse te narrer tout ce que j'ai vu, ce serait trop long. Je vais seulement te donner mes premières impressions sur Christiania. L'arrivée le soir m'a laissé froid et ma première promenade hier matin, plus encore. Ce pays doit certainement être infiniment plus beau sans neige ou du moins pas à ce point [enneigé]. Ce qui est la grande beauté des fjords, c'est l'eau, la mer, et elle n'existe plus; c'est de la glace, mais couverte de neige et si bien qu'on ne voit plus qu'on est au bord de la mer. Quelques rares parties de glace sont vierges de neige, c'est alors une glace lisse, admirable, on va là-dessus à pied, en traîneau l'après-midi et, aujourd'hui surtout, j'ai vu de très belles choses, merveilleuses même, mais ce qui est vraiment délicieux c'est cette vie d'ici: d'aller en traîneau enveloppé de fourrures, c'est exquis, puis les fameux chiens. C'est de la frénésie, toute la population ne songe qu'à cela, des tout petits gosses comme les grandes personnes, et tous dans des délicieux costumes qui les font ressembler à des Lapons. C'est ma joie de les voir: on ne voit que cela, des bandes partir avec leurs sacs, ils s'en vont dans la montagne, nuit et jour, la nuit avec des torches. Mais en voilà bien long là-dessus, il doit te tarder de savoir si Jacques paraît avoir profité de son séjour.

D'après ce que j'en puis juger, il comprend tout et se fait comprendre, il est du reste très sérieux et cause très sagement, pensant qu'il a encore à se perfectionner et que, malgré le bonheur qu'il aurait de rentrer, de te revoir toi et les siens ainsi que sa belle France, qu'il vaut mieux pour lui rester encore quelques mois.

Tu sais comme il est parfois, il admire tout de ce pays, puis débîne tout, ne trouvant rien de beau, rien de bon.

Mais l'heure s'avance, nous avons tant trinqué aujourd'hui, tant absorbé de cet air vif, que je tombe de fatigue. Je vais me coucher et finirai ma lettre demain. J'ai reçu la tienne ce matin, datée de mercredi, et j'espère en recevoir une autre demain. Je suis bien heureux des nouvelles que tu me donnes, mais tu as dû en effet avoir bien peur de cette chute de Suzanne.

Lundi matin.

Je viens de recevoir ta bonne lettre datée de vendredi me disant avoir reçu celle que je t'ai envoyée d'Altona; mais n'as-tu pas reçu d'abord ma dépêche de Cologne? Je vois que vous continuez à avoir bien froid, je m'en réjouis pour les patineurs, mais pour toi et Suzanne il serait temps que l'hiver prenne fin.

Ici il fait très froid, mais rien d'excessif, 10 degrés environ (au-dessous), mais c'est pour plusieurs mois encore; quant à la durée du jour, j'ai été surpris de voir qu'à 7 heures et demie on y voit et jusqu'à près de 6 heures du soir. Je me suis réveillé très tard ce matin, j'étais du reste très fatigué hier soir. Nous allons aller déjeuner dans un pays voisin à 1 heure de chemin de fer sans trop marcher aujourd'hui. Ecris-moi le plus souvent possible et aussi le plus longuement, ça me fait tant plaisir; embrasse aussi mon petit Jimmy et sa sœur ainsi que Marthe, Blanche et Germaine.

Quel malheur qu'elles ne puissent voir les patineurs en traîneau, et surtout les chiens, ce serait une joie pour Jean-Pierre et Michel qui iraient bien vite là-dessus.

Embrasse-les aussi bien fort pour moi.

Mais voilà Jacques qui m'attend, il me faut te quitter. Je t'envoie toutes mes pensées, tous mes baisers,

Ton vieux Monet qui t'aime,

Claude.

Merci du passeport.

Pour te rassurer plus vite, ma bonne chérie, je t'ai adressé une dépêche hier soir au retour de notre excursion; il était du reste trop tard pour t'écrire. Merci de tes bonnes lettres. Ne te tourmente pas, je me porte à merveille et ton Jacques aussi, et nous sommes bien heureux des nouvelles que tu nous donnes, car je veux croire que tu me dis bien la vraie vérité au sujet de l'accident de Jean, et j'espère aussi que la fluxion de Suzanne est depuis longtemps passée. A part cela, je vois que tout va bien à Giverny malgré le froid, mais vous allez bien vite avoir le printemps après cela. Ici le froid devient extrêmement vif. Le minimum à Christiania est de 10 au-dessous à midi et de 25 à 30 la nuit, mais dans les endroits que nous avons parcourus pendant ces quatre à cinq jours dans les montagnes, nous avons toujours dans la journée entre 20 et 30, et l'étonnement des Norvégiens est grand de me voir supporter cela et surtout de me voir en Norvège en hiver. Ils n'en reviennent pas. Du reste, si je souffre d'une chose, c'est plutôt de la trop grande chaleur dans les maisons, dans les chemins de fer. En traîneau, où nous sommes restés jusqu'à des six heures de suite, je n'avais froid qu'au visage que nous avions au bout d'un certain temps couvert de glace, les cils gelés; nous avions de bonnes binettes, accoutrés comme des Lapons et enveloppés dans d'énormes peaux d'ours. Et, puisque je prononce ce mot, ce n'est pas un mythe, nous avons voyagé pendant plusieurs heures et dans de superbes forêts de pins qui en sont remplies, mais qui sont cachés et ne sortent pas pendant les grands froids. Dans ces mêmes endroits où il n'y a aucun village, on trouve de temps à autre un chalet, c'est une halte pour les chevaux et les gens. On est tout surpris d'y entrer dans de vrais salons, d'y être reçu par des gens civilisés, aimables et gracieux, heureux de vous offrir l'hospitalité. Que de belles choses vues là, du haut de ces montagnes à pic sur d'immenses lacs entièrement pris et couverts de neige! Nous en avons dans ces endroits plus d'un mètre, et notre traîneau glissait là-dessus, le cheval en sueur tout couvert de givre et de glace comme nous.

J'ai vu aussi d'énormes chutes d'eau de cent mètres, mais entièrement gelées, c'est extraordinaire. Mais tout cela est trop long à dire, tout cela se case dans ma cervelle, j'en aurai pour longtemps à vous en conter.

Bref, à la déception de l'arrivée a succédé un émerveillement continu, et je serais ravi, sans un cheveu, c'est qu'on s'occupe un peu trop de ma personne, dans les journaux, dans les restaurants, les cafés. Il est question d'un banquet que me veulent offrir les peintres et les littérateurs. Jacques me l'avait caché, mais j'espère y couper, ayant déjà fait répandre que j'étais habitué à vivre modestement dans mon coin et que, bien que très flatté, je n'aimais pas ces sortes de choses.

On avait même tourmenté Jacques pour savoir l'heure de mon arrivée pour me recevoir à la gare; heureusement il a su éviter cela. Voilà le seul cheveu, car les gens sont charmants partout et toujours disposés à vous rendre service. Quant à Jacques, il est un délicieux guide, et j'ai pu constater dans ce voyage qu'il se faisait très bien comprendre, les gens paraissent même surpris qu'il ait pu apprendre si vite.

Je pense me mettre au travail lundi ou mardi, d'abord aux environs d'ici et ensuite dans la montagne où j'irai habiter pendant quelques jours; je vais m'équiper pour cela, car il faut être hermétiquement couvert. Ne t'inquiète donc pas et écris-moi le plus souvent possible, tes lettres m'ont de toute nécessité.

Merci à tous des bons souvenirs envoyés, à Blanche de ses bons soins; dis-lui que je crois avoir donné les pois de senteur à Kléber; embrasse bien fort Jimmy et sa sœur, Suzanne et les filles et garçons, j'écrirai aux uns et aux autres à tour de rôle.

Je t'envoie toutes mes tendresses et les baisers de Jacques.

Prends patience et surtout pas de mauvais rêves.

Je t'embrasse encore,

Ton vieux

Claude.

Je n'ai pas reçu ta dépêche, adresse réclamation à Vernon.

*Document original.*

Ma bonne chérie,

Je ne sais si tu m'as écrit d'autres lettres ou s'il s'en est perdu, mais avant-hier rien et ce matin non plus.

Parti hier dimanche de très bonne heure avec Jacques pour passer la journée aux environs, j'ai trouvé le soir en rentrant ta lettre datée de mercredi 6 février. C'est bien long, et pour comble, la neige étant tombée en abondance et la glace devenant de plus en plus gênante, il y a beaucoup de retards dans les courriers, ce qui est bien désagréable pour toi comme pour nous.

Nous nous portons à merveille, Jacques et moi faisons de superbes promenades. Je ne sais où donner de la tête, ni que faire, tant je vois de belles choses. Je cherche des endroits possibles, à proximité d'auberges et de chemins de fer, et c'est le diable. Ne pouvant aller sur chis [*sic*]<sup>1</sup>, il me faut trouver mes motifs sur des chemins déjà tracés, car en s'en écartant il y a des 3 mètres de neige. Sur skis on passe partout. Enfin, je vais demain visiter un endroit entrevu en chemin de fer, nous serons accompagnés d'un peintre très aimable et obligeant qui, si l'endroit me plaît, me donnera tous les moyens de m'y installer. Aujourd'hui j'ai fait des emplettes d'équipement, chaussures, toques, vêtements, etc., et ce sera le diable si j'ai froid, mais l'air ici est d'un vif extraordinaire, et puis ça pince ferme, 20 et 25 en plein jour à midi hier, aujourd'hui 12 et 15 de nos degrés à nous, mais je n'en souffre pas, au grand étonnement des gens d'ici qui sont du reste très frileux.

En achetant nos toques, j'ai vu toutes les fourrures possibles et me suis informé du prix du renard bleu; on peut en avoir la peau extra pour 60 à 80 francs. Le renard argenté me paraît très cher, 300, 500, 600, 800 francs; c'est effrayant ce qu'on en voit, tout le monde en est couvert. Dis-moi si ces prix diffèrent de Paris, mais il faut songer aux droits d'entrée.

Je suis bien content des nouvelles que tu me donnes de Suzanne, je suis persuadé qu'avec le beau temps ça reviendra vite. Je suis aussi bien heureux de

savoir Jean tout à fait remis, mais tu ne me parles jamais de ta santé à toi, tu sais que je tiens à savoir la vérité, et, si tu avais quelque chose de pressant, use du télégraphe.

Je ne m'étonne pas de l'amabilité des Rémy. On aura su mon absence et pensé que, l'obstacle étant loin, un rapprochement serait possible à faire — momentanément, je ne dois pas me tromper.

Je suis bien aise de savoir que les leçons marchent bien avec M. Guéry et pense bien que Geffroy va se hâter pour le Michelet.

Merci encore de tes bonnes lignes, donne-moi l'exemple en m'écrivant le plus souvent possible. L'heure me presse. Baisers à tous, les plus tendres et tout mon cœur pour toi,

Ton vieux

Claude Monet.

<sup>1</sup> Monet écrit *chis* pour *skis*, graphie que nous avons rétablie dans la suite de la correspondance.

*Document original.*

Ma bonne chérie,

Enfin nous avons ce matin tes deux lettres du 8 et du 9, nous commençons à nous tourmenter et je me disposais à te télégraphier, si nous n'avions pas reçu ces deux chères lettres ce matin.

Je vois que vous avez bien froid aussi, mais ce n'est rien à côté d'ici; ce que vous avez la nuit, nous l'avons le jour. Je comprends la joie des patineurs, mais je tremble bien pour le jardin, pour les oignons. Pense-t-on bien à surveiller la glace dans le bassin? Ce serait bien malheureux si tout ce qu'il y a de planté allait périr. Je suis du reste au regret de m'être absenté à présent, car à part la joie d'être avec Jacques et de pouvoir t'en donner de bonnes nouvelles, ce voyage ne me sera d'aucune utilité. Jusqu'à présent j'avais pensé pouvoir travailler. Hier encore nous avons voyagé toute la journée pour cela et vu des choses de toute beauté, mais je vois la chose trop difficile; l'installation matérielle, les pertes de temps d'allées et venues rendent tout travail impossible. Et comme je trouve inutile de couvrir les toiles pour les planter là, j'y renonce, à la grande déception de Jacques. Tout cela me rend d'humeur assez sombre et je regrette bien de ne pas être à Giverny où j'aurais pu profiter des belles choses qu'il y a en ce moment, et, comme j'ai maintenant assez vu la Norvège, il se pourrait que, subitement, je reprenne le chemin de la France, n'ayant aucun goût de voir du pays que je ne puis peindre. Du reste je suis trop vieux pour m'embarquer désormais pour des pays étrangers; en France tant qu'on voudra, où l'on peut se caser et vivre à sa guise et où l'on peut profiter de son temps. Ici, manger à une autre heure qu'eux est chose presque impossible, on se couche fort tard et on se lève de même. Enfin, malgré l'amabilité des Norvégiens, j'en ai presque plein le dos, et tout cela parce que je ne peux pas travailler, que c'est chose impossible. Mais en voilà assez, même trop, tu vas m'en vouloir de me laisser ainsi abattre et décourager. Heureusement, nous nous portons à merveille.

Ecris-moi, je t'en prie, le plus souvent possible. Je suis bien heureux de ce que tu me dis de ta santé, de cette promenade à Vernon, mais prends garde aussi de prendre froid. Je ne sais que te dire pour le bois, tu es plus à même là-bas de juger ce qu'il faut faire.

Quant à Geffroy et au Michelet, je pense inutile de lui écrire, puisque tu l'as fait toi-même. Dieu sait quand il aurait ma lettre; mais si au reçu de ces lignes tu n'avais rien reçu, demande-lui alors de te donner l'adresse de l'éditeur.

Je vais penser à ce que je dois faire pour ce pauvre Gens et répondrai à cet imbécile de Depeaux.

Dis à Blanche que je l'envie bien de pouvoir travailler, qu'elle ne se décourage pas, c'est bon pour un vieux comme moi. Embrasse-la bien, ainsi que tous, petits et grands. Je t'envoie tout mon cœur et mes tendresses.

Je voudrais bien être au milieu de vous.

Ton vieux

Claude Monet.

*Document original.*

Ma bonne chérie,

Voilà deux jours que je ne t'ai écrit, c'est que tout en étant très découragé et très près de prendre le bateau pour Le Havre, j'ai encore voulu tenter de chercher un coin où m'installer, un endroit où je pourrais travailler sans faire de voyage en traîneau ou en chemin de fer. Bref, après la promenade toujours merveilleuse, j'ai enfin mis la main dessus, je crois. Je viens de m'y installer, c'est à trois quarts d'heure de Christiania. Il y a des peintres, et un littérateur qui parle français, et qui sont très prévenants et obligeants. Quand j'y suis venu hier avec Jacques et qu'on a vu qui j'étais, c'est à qui m'offrirait de me promener dans son traîneau, et c'est avec la femme d'un peintre que je suis allé faire un tour de deux heures. J'ai vu des choses étonnantes. Je viens de la refaire à pied accompagné de Jacques et pense commencer demain. Me voilà donc remonté, je tenais à te l'écrire à la hâte et pour ne pas te laisser trop longtemps sur l'impression de ma dernière lettre. Je t'envoie aussi une dépêche avec ma nouvelle adresse, la voici de nouveau au cas où elle aurait été estropiée au télégraphe.

L'heure presse, je n'ai que le temps de t'envoyer mes tendresses pour tous et mes meilleurs baisers pour toi. Nous nous portons à merveille malgré le froid, -20° à midi, mais un soleil resplendissant depuis quatre jours. A demain ou après, une plus longue lettre.

Ton vieux

Claude Monet.

Fru Björnson

Björnegaard

Sandviken

Nær Christiania

Pardonne-moi, ma bonne chérie, de ne pas t'écrire aussi souvent que tu le voudrais et que je le voudrais moi-même, mais c'est le diable dans ce pays d'arriver à s'isoler et à faire ce que l'on veut, et puis c'est chaque jour une personne qui désire me voir et me dérange; les Norvégiens sont on ne peut plus aimables, mais très lents, très insouciant. Tous ces jours, je m'étais dit que je tenais à ce que tu reçoives une bonne lettre pour ta fête, et j'ai dû, rentrant trop tard ce soir de la fameuse course sur skis, me servir encore du télégraphe pour te prouver que je pense bien à toi, mais je te souhaiterai ta fête au retour, retour qui sera une grande joie pour moi, malgré ce que je vois de beau. Nous sommes rentrés si tard de ces courses, que j'ai préféré coucher ici et passer un peu de temps avec toi, ce que je n'aurais pu faire si j'étais rentré coucher à ma nouvelle adresse à Sandviken où j'aurais trouvé du monde; il m'est impossible de manger seul, c'est partout une vie en commun, vie de famille; après les repas on passe au salon et ça n'en finit plus. Dire que voilà dix-huit jours que je suis ici et que je n'ai pu travailler encore, j'espère toujours m'y mettre, mais il faut beaucoup de temps pour comprendre et bien voir les choses. Jacques est on ne peut plus gentil, mais il n'a pas su me montrer d'abord les endroits les plus caractéristiques, puis les premiers jours la neige et la brume et la neige empêchaient de voir bien des choses. C'est un pays admirable, mais trop loin pour y revenir, de là ma tristesse par moment et mon découragement en voyant les jours passer sans avoir rien pu faire.

Sandviken est un très bel endroit, je m'y suis installé pensant y travailler plus facilement, mais voilà qu'aujourd'hui j'ai vu à l'endroit des courses, des choses plus belles encore, si bien que je ne sais où donner de la tête, et pourtant il faut absolument que je rapporte quelque chose.

Voilà huit à dix jours qu'il fait un soleil superbe, mais depuis hier il y a apparence de dégel, il fait même chaud; il ne me manquerait plus que cette déveine, et puis j'enrage aussi de penser que j'aurais pu travailler à Giverny que je connais.

Je vois que vous avez toujours bien froid, c'est un peu long pour vous, sauf pour les patineurs, mais pour la pauvre Suzanne il est bien désirable que le temps doux arrive, et qu'elle puisse enfin s'installer chez elle. Puis ce froid que je voudrais voir durer ici, je le redoute bien pour le jardin, j'ai grand-peur que bien des choses ne soient perdues; on n'a couvert aucun oignon cette année, cette imprudence due à Kléber pourra être une grande perte; en plus de cela, bien des choses que j'ai dit de faire vont être très en retard. Si donc le temps change, que l'on secoue un peu Kléber.

J'aurais voulu écrire à Blanche, comme je l'avais dit, je le ferai dès que je pourrai, mais si elle a un moment, elle me fera bien plaisir en me mettant au courant de bien des choses.

Mais je m'aperçois que je ne t'ai rien dit encore de ces courses d'aujourd'hui, pour lesquelles nous avons dû retenir dix jours d'avance un traîneau à deux chevaux; en dehors de l'endroit merveilleux où cela a lieu, c'est une chose absolument spéciale que je suis bien heureux d'avoir vu. En dehors de tous les traîneaux de Christiania et des environs, toute la population va là et tout le monde est chic, les soldats, la musique, tous sont chic. C'est extraordinaire, cela a lieu sur le plus haut mont derrière Christiania, et c'est de là que j'ai pu me rendre compte pour la première fois aujourd'hui de ce qu'est le fjord de Christiania.

La course, elle aussi, est des plus curieuses: sur une pente de plus de cent cinquante mètres ils descendent cela en faisant dans l'air des bonds de vingt à vingt-cinq mètres, c'est très extraordinaire. Nous sommes partis ce matin à 9 heures et demie pour ne rentrer qu'à 7 heures. Tout le défilé du retour a été long et figure-toi que tout le public — des milliers de personnes, de traîneaux et de chevaux — tout cela se tient sur un lac; cela vous donne une idée de ce qu'est la glace.

Mais voilà l'heure qui avance et je vais me coucher afin de pouvoir partir de bonne heure pour Sandviken et tâcher d'y travailler. J'y suis du reste beaucoup mieux qu'ici, sous tous les rapports. La pension est très bonne, bon lit et très bonne nourriture. A Christiania j'aurais fini par maigrir.

Embrasse bien fort pour moi toute la maisonnée, mes amitiés à Butler. Je pense bien à vous. J'espère que Jimmy pense à moi et qu'il me reconnaîtra. Je t'envoie toutes mes pensées, tout mon cœur dans un baiser.

Ton vieux Monet qui t'aime et sera bien heureux de te revoir.

P.-S. — Nous n'avons pas eu de courrier de Giverny ce matin, mais je compte bien trouver une bonne lettre demain matin à ma nouvelle adresse, si toutefois le télégraphe te l'a bien transmise sans trop la rendre incompréhensible.

Nous avons été bien épatés de la lettre de M. Vitalis. Je vais lui répondre. Il est minuit, je t'embrasse encore, ainsi que Jacques qui est couché. Tous deux sommes très bien portants.

*Document original.*

Ma bonne chérie,

Deux mots à la hâte pour te remercier de tes bonnes lettres qui me font tant de bien et de plaisir. J'en ai reçu trois hier dont une adressée à Christiania, puis une ce matin, datée de lundi.

Je travaille, mais c'est bien difficile subitement de comprendre un pays, et je fais tourner Jacques en bourrique. Souvent nous partons avec armes et bagages pour ne rien faire; mais il faut que j'en vienne à bout, et que je rapporte quelque chose.

Je vois que Suzanne ne va pas très bien, c'est désolant, mais comme le dit M. Duchâteau, je suis certain que le froid doit lui être très mauvais.

Ici il fait presque chaud, ou du moins je suis très endurci, 10 et 12 degrés à 11 heures, mais le soleil est ici si vif, le temps si net que la neige fond, il est vrai qu'avec une pareille épaisseur on ne s'en aperçoit pas, sauf sur les arbres et quelques toits.

Je vois avec plaisir que les enfants s'amuse joliment à Giverny, mais ce godiot [*sic*] est épatant.

Je t'écris à la hâte, je te l'ai dit, il est 2 heures, c'est l'heure du dîner et à 3 heures nous repartons au travail jusqu'à six heures et demie. Je t'envoie toutes mes pensées et mes tendresses, ainsi que des baisers pour tous.

Ton vieux

Claude Monet.

P.-S. — Jean n'a-t-il donc pas reçu la lettre que je lui ai adressée à Rouen?

*Document original.*

Je suis bien coupable, ma bonne chérie aimée, de ne pas t'écrire plus souvent; la vérité est que je viens de passer pas mal de jours très découragé, d'une excitation telle que j'étais incapable de t'écrire, et tout cela parce que je vois tant de belles choses infaisables pour bien des raisons; plusieurs fois j'ai été sur le point de faire mes paquets et de partir. Il faut dire qu'il y a beaucoup de raisons contre moi qu'il serait trop long de t'expliquer, mais au fond il est impossible d'arriver de Giverny dans un pays comme celui-ci et de s'y asseoir tout de suite pour travailler. Le pauvre Jacques est bien affecté de me voir ainsi, il est cependant bien gentil, mais tu me connais, c'est plus fort que moi, et j'enrage tant de voir ces choses que je ne peux songer à faire, car il y a de grandes variations de temps presque continuellement beau, mais variable comme atmosphère. Il ne fait plus très froid, et du reste je n'en ai jamais souffert; il y a quelques jours il y a eu comme un dégel pendant le jour, puis la neige a repris hier matin jusqu'à aujourd'hui, et l'hiver n'est pas près de finir ici. Enfin, tu penses si je suis malheureux et c'est la raison pour laquelle chaque jour je remets au lendemain mes lettres, espérant toujours pouvoir t'annoncer que ça marche, que je travaille et suis content. Je veux m'armer de tout mon courage, de toute ma volonté pour bien [commencer] ma semaine demain matin. Mes toiles sont préparées, je sais où je dois aller à différentes heures, si le temps le permet, car il y a des endroits que j'ai vus par temps gris qui ne sont pas faisables par soleil, tant la neige est brillante et aveuglante pour les yeux (presque tout le monde ici porte lorgnon ou lunettes). Ce serait si bête d'être venu ici, d'avoir fait toute cette très grosse dépense et de revenir bredouille. Je sens de quelle humeur je serais, le dégoût que j'aurais pour terminer mes toiles pour l'exposition, et pressens même qu'elle n'aurait pas lieu encore cette fois; il faut donc que ça marche ces jours-ci, ou alors c'est que je ne suis plus bon à rien.

J'aurais bien des choses à vous dire sur tout ce que je vois, sur les mœurs, les gens, les usages; de bien braves gens, on ne peut plus aimables. Dans la maison où je suis, on est toujours en fête; j'ai pu à cause de mon mécontentement en éviter quelques-unes heureusement, et, si je puis bien travailler, j'aurai une autre excuse. Le diable ici c'est de se coucher de bonne heure, d'avoir un peu de solitude, d'autant que ma chambre donne dans le salon où l'on se tient depuis le matin jusqu'au soir; puis dans la même cour, car c'est une ferme, habite un peintre, et dans un autre pavillon un auteur danois, et chaque jour c'est l'un ou l'autre qui reçoit, sans compter les peintres qu'on invite à cause de moi. L'autre dimanche, il y avait des invités au souper, un peintre célèbre et sa femme. On m'a porté un toast, au peintre Claude Monet, une gloire de la France, choc de verres, et tout le monde, hommes et femmes, debout, entonnant la *Marseillaise*, tu vois ma tête, et ça finit par «hip hip hurra» assourdissant. Fort heureusement je m'abstiens de la quantité de petits verres que ces gens-là absorbent, mêlés au vin, au lait, à la bière, quelle bizarre nourriture! Ici encore c'est possible heureusement, on y mange même de très bonnes choses, les entremets excellents. Je me porte à merveille et ne souffre que de la chaleur dans les maisons, et, si je parviens à faire quelque chose, ce serait parfait.

Aujourd'hui avec Jacques, nous nous sommes armés de pelles et nous avons entaillé des chemins dans la neige, dans certains endroits où je pensais que les motifs seraient mieux que sur les chemins où il y a toujours quelque chose qui gêne la vue; c'était le bon moyen, et j'ai, je crois, trouvé mon affaire. Ne pouvant songer à aller sur skis comme tout le monde, il me fallait toujours suivre les routes, les chemins, sous peine de s'enfoncer dans la neige. Sur les fjords même il y a des chemins de communication de tracés pour les traîneaux, ou alors, aller partout sur skis. Mais maintenant, quand je soupçonnerai un bon endroit, nous userons de la pelle, Jacques est très habile.

Enfin j'espère que ma prochaine lettre sera meilleure et te dira que ça marche, ce que j'ai fait jusqu'à présent est à recommencer.

En voilà bien long à parler de moi, merci de tes bonnes lettres. Comme toi, je pense bien à ce pauvre Caillebotte, tu aurais pu y aller, si tu te sentais bien, mais Martial me sachant ici nous aura excusés, je vais du reste lui adresser un mot.

Je suis bien aise de ce que tu me dis de la fin du froid, surtout pour cette pauvre Suzanne qui doit trouver ça bien long, elle qui a tant besoin du beau temps; je suis bien heureux d'apprendre qu'elle est mieux, embrasse-la bien pour moi ainsi que ces deux chéris que je vais trouver bien grandis; bien des choses à Butler, et tendres baisers pour tous, les filles et les garçons.

Pour toi, ma chérie, les meilleurs de moi et tout mon cœur.

Ton vieux Claude Monet qui se creuse et se fait bien du mauvais sang.

Ecris-moi le plus possible, cela m'est si nécessaire, si doux et si réconfortant.

<sup>1</sup> Monet a écrit par erreur: «Dimanche soir, 23 février.»

*Document original.*

[Monet parle du patinage. Remercie Germaine de lui faire la morale pour l'inciter à travailler. Il pénètre plus à fond dans la Norvège, la saisit mieux et espère en rapporter de bonnes séries. Spectacle des enfants et des jeunes filles à ski et en traîneau. Il pense que les enfants, « ses » enfants aimeraient. Il aurait dû amener Blanche qui aurait aimé peindre cette région et voudrait voir ce qu'elle a fait l'hiver à Giverny. Ravi de savoir que « Sukey » [Suzanne] va mieux.]

Cher ami,

Deux mots seulement pour vous rassurer sur mon sort et que vous ne me supposiez pas mort de froid.

Je suis émerveillé de tout ce que je vois dans ce merveilleux pays. J'ai fait des balades de quatre jours en traîneau, dans la montagne, sur les fjords, sur les lacs, c'est merveilleux ! Tout cela par un froid de 25° à midi, le plus souvent, mais n'ayant jamais souffert, au grand étonnement des Norvégiens qui sont plus frileux que moi ! Je me porte comme un charme, malgré une infecte nourriture, mais que de mauvais sang je me suis fait de ne pouvoir peindre tout ce que je vois ! Je ne savais où donner de la tête, et découragé j'ai failli plusieurs fois prendre le train et rentrer...

Enfin, j'ai trouvé un coin passable comme installation, et me voici à l'œuvre depuis quelques jours seulement. J'ai mis en train huit toiles qui, si je ne suis pas trop contrarié par le temps, vous donneront, j'espère, une idée de la Norvège, des environs de Christiania, pays moins terrible que je ne pensais. Il aurait fallu aller dans le Nord, mais ce n'est guère possible en cette saison, enfin c'est rudement beau tout de même ! Je n'ai pu voir un bout de mer ni d'eau quelconque, tout est gelé et recouvert de neige. Il faudrait vivre un an ici pour faire quelque chose de bien et encore, après avoir vu, et fait connaissance avec le pays.

J'ai peint aujourd'hui, une partie de la journée, sous la neige qui tombe sans arrêt; vous auriez ri de me voir entièrement blanc, la barbe couverte de glaçons « stalactites ».

Votre fidèle ami,

Claude Monet.

G. Geffroy, 1922, pp. 203-204.

Je suis bien heureux, ma bonne chérie, de te confirmer la bonne nouvelle que j'ai annoncée à Germaine, nouvelle qui, je le sais, va te faire plus facilement supporter cette longue séparation: oui, je travaille, et me voilà plein d'ardeur. Je voulais te le télégraphier, mais Jacques m'en a empêché, prétendant que cela me porterait malchance de m'en vanter. Enfin, si j'ai la chance de ne pas avoir trop de changement de temps, je rapporterai quelques toiles; mais le temps en ce moment est malheureusement d'un variable qu'on ne soupçonne pas chez nous. Nous avons eu aujourd'hui de la brume, du soleil, de la neige et du temps net et noir, et tout cela pas toujours à l'heure qu'il me faudrait. Enfin, comme je veux coûte que coûte rapporter quelques morceaux de la Norvège, j'en mets en train au fur et à mesure que ça change. Donc, à moins que tout ne fonde d'un seul coup, ce sera bien le diable si je n'aboutis pas à quelque chose. Ce qui me fait peur, c'est l'ardeur du soleil qui fait fondre la neige des toits; ailleurs il y a une telle épaisseur de neige qu'il n'y a, j'espère, rien à craindre, d'autant plus qu'aussitôt le soleil caché, il regèle.

Je continue à me très bien porter, du reste on est aux petits soins pour moi, je n'ai jamais vu des gens si obligeants, si serviables, et maintenant qu'on me voit à l'œuvre, on me laisse tranquille.

J'ai reçu ce matin ta lettre de samedi 23, ainsi que celle de Blanche, je la remercie bien de tous ses soins et de sa surveillance du jardin, du reste je lui répondrai demain ou après.

Je suis bien aise pour Suzanne et pour toi de savoir qu'enfin vous tenez le dégel; les patineurs n'auront pas eu à se plaindre. J'espère qu'eux aussi auront la gentillesse de m'écrire, ça me ferait bien plaisir, car je pense bien à eux; j'ai du reste l'espérance de leur rapporter quelques spécimens de plantes d'ici qu'un monsieur m'a promis d'obtenir d'un botaniste de Christiania. Il paraît qu'il y a pas mal de plantes spéciales à la Norvège.

Enfin, en attendant de leurs nouvelles, embrasse-les bien pour moi, ainsi que les filles et surtout Suzanne et mon petit Jimmy et sa sœur. Je t'envoie tout mon cœur, toutes mes pensées et de bons baisers.

Ton vieux Claude Monet qui t'aime.

Dire à Jean que j'ai reçu sa bonne lettre, je lui répondrai. Embrasse-le bien pour moi.

<sup>1</sup> Monet a écrit par erreur: « Mercredi 28 février. »

Document original.

Ma bonne et chère Blanche,

Merci pour ta bonne lettre, merci pour tous tes bons soins et aussi des paroles de courage que tu m'adresses. Toutes ces remontrances ont du reste produit leur effet et tout le monde doit être content à présent que l'on me sait au travail comme je le suis moi-même, bien que très inquiet du temps et pas toujours satisfait de moi, d'être si long surtout. J'aurais tant de choses différentes à faire et c'est là que j'enrage le plus, car il est impossible de voir de plus beaux effets qu'ici. Je parle des effets de neige qui sont absolument stupéfiants, mais d'une difficulté inouïe et puis ce que le temps est changeant, ce n'est rien à côté de chez nous et surtout à cause de cette immensité blanche.

Ces changements me font perdre un temps bien précieux, mais je ne puis cependant mettre des quantités de toiles en train, de sorte que souvent je reviens bredouille et par conséquent furieux. Ce matin j'ai cru que j'allais être forcé d'interrompre tout travail et me voyais déjà malade, mais il n'en est rien heureusement. Voilà ce qui m'était arrivé. Hier soir à 6 heures, en revenant du travail avec Jacques, nous avons trouvé tous les habitants de la maison, hommes, femmes, jeunes filles, enfants, se disposant à une grande partie de traîneaux conduits par des chevaux, ce qui, entre parenthèses, est délicieux. Ce sont de très petits et légers traîneaux, tous sont au ras du sol et deux ou trois l'un derrière l'autre et que l'on dirige avec un bâton derrière en guise de gouvernail. On monte sur une côte et l'on se laisse redescendre à une vitesse vertigineuse. J'ai donc accepté d'être de la partie avec Jacques. Et dame c'est délicieux, si délicieux que j'ai remonté plusieurs fois la côte pour la redescendre ainsi; et ce sont des cris impossibles, car ça va si vite que tout ce qui est devant doit se garer. Et puis il y a des chutes et l'on roule dans la neige, ce qui nous est arrivé au grand désespoir de la demoiselle qui conduisait mon traîneau. Bref je pensais n'avoir aucun mal, mais voilà que la nuit je suis réveillé par une terrible douleur à la jambe, au genou. Impossible de dormir et, le matin, je veux me lever, mais impossible de remuer la jambe; j'essaie au bout d'une heure et tant bien que mal je parviens à m'habiller à peu près. Heureusement un jeune médecin qui habite ici m'a examiné et m'a complètement rassuré. Ce n'est qu'un tendon, un muscle qui est forcé; il m'a fortement massé et il n'y paraît presque plus. La meilleure preuve, c'est que j'ai pu faire une promenade en traîneau (à cheval) et que j'ai tenté de travailler, mais il tombe tellement de neige depuis hier soir qu'il m'a fallu y renoncer tant nous étions couverts de neige, j'en suis au désespoir, car c'était merveilleux de voir tous les arbres, tous les sapins couverts de neige, mais impossible d'y songer ni de trouver un abri d'où pouvoir peindre, et impossible de trouver un parasol un peu grand. J'enrage d'autant plus que ça ne va pas durer, une heure de soleil ou un peu de vent et tout tombera. Hier j'ai pu enfin voir la mer; non pas la large mais une partie du fjord où il n'y a pas de glace. C'est à une demi-heure d'ici; on y va sur la glace en traîneau et on arrive jusqu'au fin bord de l'endroit où le fjord n'est plus gelé. C'était merveilleux et cela m'a fait un plaisir énorme et j'ai là un motif délicieux des petites îles au ras de l'eau, toutes couvertes de neige et au fond une montagne. On dirait le Japon, ce qui est du reste bien fréquent en ce pays. J'ai en train une vue de Sandviken qui ressemble à un village japonais, puis je fais aussi une montagne que l'on voit de partout ici et qui me fait songer au Fuji-Yama. J'ai dû mettre six toiles en train de ce dernier sujet tant les effets sont variables, mais pourrai-je en venir à bout ? Voilà un bien long bavardage mais surtout que ta mère n'aille pas s'alarmer du petit accident en question puisqu'il n'y paraît presque plus.

... Embrasse bien fort moi ta chère mère, qu'elle ne s'inquiète pas, je lui écrirai longuement demain.

Je t'envoie de gros bons baisers à partager entre tous.

A bientôt, ton vieil ami qui t'aime,

Claude Monet.

J.-P. Hoschedé, « Blanche Hoschedé-Monet... », Rouen, 1961, pp. 38-41.

Ma bonne femme chérie,

Je commençais, comme toi, à m'inquiéter de ton silence, car depuis quatre jours nous attendions le courrier en vain; tous ces retards causés par le mauvais temps sont aussi pénibles pour toi que pour moi. Enfin, ce matin, nous avons eu ta lettre du 28 février et celle du 2 mars, et je suis découragé de te voir si découragée tant pour Suzanne que pour moi; et pourtant j'écris presque tous les deux jours, mais bien certainement des lettres ont dû s'égarer, et je ne te cache pas que, lorsqu'un jour passe sans lettre de toi, je suis sans courage, car j'ai plus que jamais besoin d'appui, d'encouragements. Je travaille, mais que de perte de temps, bon Dieu, chaque jour c'est un incident, un contre-temps imprévu, comme chaque jour je vois de plus belles choses. Il a refait très froid après ces dernières chutes de neige, mais aujourd'hui c'est comme un dégel; le soleil devient d'une ardeur extraordinaire et les jours grandissent d'une manière inconnue chez nous et cela se conçoit, puisque, en juin, il n'y aura pour ainsi dire plus de nuit. Je ne sais vraiment pas si j'arriverai à faire une seule toile possible: j'en commence toujours, sans jamais retrouver une seconde séance, et cependant je sais bien que je vois et comprends mieux comment rendre cette nature, mais il faudrait des mois pour cela, et je redoute que d'un jour à l'autre le dégel soit complet. Ce qu'il y a de bête et de regrettable, c'est de m'être mis dans la tête de rapporter quelque chose; on ne vient pas ainsi dans un pays si différent se mettre à le peindre de but en blanc. Cela m'a empêché de voir un peu la Norvège, d'où je reviendrai n'ayant vu que les environs de Christiania.

Pardonne-moi de ne pas pouvoir t'écrire que je suis dans la joie et content de ce que je fais, j'en serais si heureux pour toi, et pour moi aussi, car je me ronge absolument, pardonne-moi, mais tu me connais, je ne puis dissimuler, et à qui confier mes pensées, mes impressions, si ce n'est à toi? Et je te demande de m'écrire le plus souvent possible, j'ai besoin de ton soutien pour me remonter; et puis ne te décourage pas, peut-être demain serai-je plus satisfait, plus heureux, hier je voyais tout d'un bon œil, et selon le temps qu'il fera au réveil, et surtout si je puis continuer une toile commencée. De nos santés tu n'as pas à t'inquiéter, nous nous portons très bien.

Quant à notre chère Suzanne, ne te décourage pas, il lui faut le beau temps, mais je trouve que tu devrais faire revenir M. Love; tu as dû correspondre avec lui, que dit-il?

Et toi, avec tous tes ennuis, comment es-tu, tu ne me parles jamais de ta santé. Ecris-moi longuement et n'aie jamais de rancœur, si une lettre est en retard ou perdue, car tu me dis n'avoir pas reçu de nouvelles de moi du lundi au samedi, et c'est impossible; puis, je t'en prie, ne m'adresse pas de lignes si courtes que celles du 28 février, si laconiques, une demi-page, ce qui ressemble à une punition, et c'en est une, je t'assure.

Je t'aime, ma chérie, et pense sans cesse à toi, à vous tous, ne m'en veux donc pas d'être malheureux, tu sais mon énergie, mon courage, lorsque je suis au moins un peu favorisé par le temps, cela peut encore venir peut-être.

Si j'avais la déveine, d'ici quelques jours, de voir le temps mauvais et un dégel, enfin si je voyais l'impossibilité matérielle de rien faire, eh bien, je songerais au départ.

Je t'embrasse et t'envoie toutes mes pensées, tout mon cœur.

Baisers à tous, aux petits, aux grandes et aux grands.

Ton vieux

Claude Monet.

*Document original.*

1278. À ALICE MONET

Mercredi 6 [mars 1895], 7 h du soir

Je rouvre ma lettre que Jacques va mettre à la poste pour te dire que je rentre du travail, que ça a bien marché, que j'ai pu travailler bien à trois toiles, ça me donne courage et je suis content. J'ai reçu ce matin ta lettre de dimanche et suis bien désolé pour vous de la reprise de la neige.

Ne manque pas de me dire ce que le fils Love répondra, mais le mieux serait de le faire venir.

Baisers de Jacques et de ton Monet qui t'aime.

*Document original.*

1279. À ALICE MONET

Sandviken, jeudi 7 mars 95

Ma bonne chérie,

Je tiens à ce que tu ne te tourmentes plus et commence ces courtes lignes avant de me coucher, je les terminerai demain avant l'heure du courrier et après avoir reçu une lettre de toi, car ce matin rien, c'est-à-dire déception.

J'ai pas mal travaillé aujourd'hui, mais, bon Dieu, que c'est difficile; enfin la journée a été bien employée, malgré un peu de neige qui tombe encore ce soir; mais je tremble de voir le temps changer tout à fait, le soleil est déjà si fort et les jours si longs et les gens d'ici m'ont dit ce soir que l'hiver était fini, mais que le dégel se faisait très lentement tant qu'il n'y avait pas de pluie. Du reste, s'il dégèle dans la journée, il gèle à 15 la nuit, mais les jours rallongent si vite que les nuits sont déjà plus courtes que les jours qui paraissent augmenter d'un quart d'heure par jour; enfin je suis à la merci du temps. Tout le monde s'inquiète de ce que je fais, de mon humeur; il paraît que je n'ai plus la même figure depuis quelques jours. Un journaliste est venu me demander si je voulais consentir à exposer ce que j'aurai fait avant mon départ; tu penses si sa demande a été bien accueillie. Tous les peintres sont curieux de voir ce que je vois [*sic*], mais je m'y suis refusé jusqu'à présent; je crois du reste que, s'ils voyaient mes toiles dans l'état actuel, ils seraient stupéfaits et très déçus.

Mais il se fait tard, il faut me coucher, on doit me réveiller demain à six heures et demie. Je vais m'endormir en pensant à toi et en lisant *Le Figaro* qu'un journaliste me donne chaque jour.

Vendredi.

Reçu ce matin ta lettre de lundi 4, je venais justement d'apprendre par *Le Figaro* la mort de M<sup>me</sup> Manet; j'en suis consterné et ne fais qu'y penser. Que je regrette de ne pas l'avoir seulement vue avant de partir, ça me fait bien de la peine, et la pauvre enfant, c'est terrible.

Je vois qu'enfin tu es rassurée. Je rentre du travail, il est 7 heures; bonne journée, malgré de la neige et un temps de brume.

J'ai une peur terrible du temps, car voilà que je vois clair un peu.

En hâte, mille baisers pour toi, pour tous, de Jacques et de ton vieux Monet qui t'aime.

*Document original.*

1280. À P. DURAND-RUEL

Fru Björnson, Björnegaard,  
Sandviken naer Christiania, 9 mars 95

Cher Monsieur Durand,

J'ai écrit il y a quelques jours à Geffroy le priant d'aller vous voir pour vous demander de ma part s'il y aurait inconvénient à retarder mon exposition d'une quinzaine de jours, parce que cela me permettrait de mener à bien quelques toiles que j'ai en train. Je n'ai pas reçu de réponse et crains que Geffroy n'ait pas reçu ma lettre. Je viens donc vous prier de m'adresser un mot de réponse par dépêche à l'adresse ci-dessus.

Je vis dans un pays merveilleux et voudrais pouvoir rendre tout ce que je vois, mais j'ai été très dérouté et au début j'étais découragé et ne pouvais rien faire. Ça commence à mieux marcher, mais c'est le temps qui m'inquiète, et je serais bien heureux si je pouvais prolonger un peu mon séjour. J'attends donc impatiemment votre réponse.

Je viens d'apprendre la mort de M<sup>me</sup> Manet. C'est un grand chagrin pour moi et c'est une double perte pour ses amis.

En hâte, recevez les compliments de votre dévoué

Claude Monet.

*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 356. Archives Durand-Ruel.*

1281. À ALICE MONET

Sandviken, 10 mars 95

Ma bonne chérie,

J'ai ta lettre du mercredi 6 mars. Oui, je te remercie d'être allée au service de la pauvre morte, mais je suis au regret de ne l'avoir pas vue une dernière fois avant mon départ, et c'est un grand chagrin de penser qu'elle n'est plus; elle était si intelligente, avait tant de talent, je ne cesse d'y penser, et, si je n'avais pas le travail qui m'attire, je serais revenu.

Ta lettre est bien triste, pauvre chérie aimée, et je le comprends, mais je voudrais être à demain pour avoir de tes nouvelles. J'ai peur pour toi que ce voyage, ces émotions ne te fassent mal. Ne manque pas de me bien dire comment tu vas, cela me tourmente; surtout pas d'imprudence et repose-toi, tu n'as pas d'inquiétude à avoir de ma santé, je vais on ne peut mieux, ainsi que Jacques; je suis du reste dans mon élément et ne m'aperçois même pas du froid. Jacques aussi est très bien, pendant que je travaille, il pioche son norvégien, il s'est construit une maison en neige pour être à l'abri.

Ce que tu me dis de Suzanne est navrant, il faudra absolument avoir l'opinion d'un spécialiste, mais je persiste à penser que la venue du beau temps sera le meilleur remède.

Ne te désespère pas et prends courage.

J'ai écrit à Renoir hier soir, pensant bien à la douleur qu'il a dû éprouver, et puis pour nous remonter un peu mutuellement, car c'est vraiment bien bien triste, bien dur de voir tous ses amis partir si tôt. De notre petit groupe, combien restons-nous, hélas?

J'ai reçu ce matin un mot de Geffroy. Je l'avais chargé, en effet, de voir Durand pour savoir si, au cas où le travail ici marcherait bien, je pourrais n'ouvrir mon exposition que vers le 10 ou le 15 mai, cela me donnerait un peu plus de temps; je croyais te l'avoir dit dans une de mes lettres. Bref, puisque c'est possible, je me donne jusqu'à la fin de mars, si toutefois le temps le permet. Je travaille à force et serais très content si le temps n'était pas si variable, car chaque jour il me faut recommencer, c'est rare quand je puis retravailler aux mêmes toiles. Hier brume et neige; aujourd'hui, après avoir travaillé ce matin, voilà la neige qui retombe terriblement; il est 2 heures, l'heure du dîner, j'espère cependant pouvoir travailler à 3 heures.

Embrasse bien tout le monde pour moi, je pense bien à vous tous et c'est une joie pour moi de recevoir vos lettres.

Voilà le dîner, je te quitte en t'embrassant tendrement, comme je t'aime, de tout mon cœur.

Ton vieux

Claude Monet.

Geffroy me dit avoir envoyé le Michelet. J'espère que les leçons vont bien et serai bien heureux de recevoir des lettres de Michel et de Jean-Pierre.

*Document original.*

1282. À ALICE MONET

12 mars, 9 heures du soir [1895]

Je me proposais de t'écrire longuement ce soir et aussi à Jean, mais je me sens très fatigué et aspire après mon lit; je veux cependant commencer cette lettre que je terminerai demain.

Je ne comprends rien à ton reproche de te laisser sans nouvelles, je t'ai toujours écrit au moins tous les deux jours, si ce n'est plus, il y a donc des lettres perdues et nous n'y comprenons rien, Jacques et moi.

Je vois par ta lettre du 9 reçue ce matin qu'heureusement tu ne t'es pas trop ressentie de tes émotions et de la fatigue de ton triste voyage, que Suzanne est un peu mieux et qu'enfin le dégel est enfin venu. Tout cela me fait plaisir, car je n'étais pas sans inquiétude pour toi.

Ici, voilà quatre jours que la neige ne cesse de tomber, ce qui me gêne beaucoup; avec cela, la température se radoucit sensiblement et je redoute le dégel. Déjà il m'a fallu renoncer à plusieurs toiles jolies à faire sur le fjord; défense est faite d'aller à présent en voiture sur le fjord, on n'y va qu'à pied, mais c'est trop loin et trop pénible surtout. Je travaille sans arrêt malgré tous ces changements, malgré la neige, mais je ne pourrai arriver à faire des choses terminées; il me faut me borner à faire des aspects en une ou deux fois, impossible de retrouver les mêmes effets, surtout à ce moment de l'hiver. J'avais aussi plusieurs toiles par soleil et voilà bien dix jours qu'il n'a paru, et, quand il viendra, ce sera pour tout fondre. Mais que de belles choses je vois, que de beaux effets que je n'ai pas su voir au début. C'est maintenant que je vois ce qu'il fallait faire et de quelle façon; j'aurais dû venir ici un mois plus tôt, et certes ce pays vaut la peine d'y revenir, on ne se doute pas en France de pareils effets de neige, c'est merveilleux, mais je vais, je vais et je sens que j'ai besoin de repos. Je t'embrasse et terminerai ces lignes demain avant le départ de Jacques.

Mercredi 13.

Reçu ce matin une bonne lettre de toi avec la carte de Mallarmé, bien aimable, bien touchante; il a dû avoir un rude chagrin lui aussi.

Je rentre non pas de travailler, mais de tenter, et suis resté 3 heures sous la neige sans y arriver; elle ne cesse de tomber au point de ne plus rien voir, c'est désolant et voilà le cinquième jour comme cela. Ce matin, j'avais pu travailler, mais avec bien du mal, aussi suis-je bien au noir ce soir, mais demain sera peut-être meilleur.

Samedi je vais avoir une corvée qui m'ennuie bien, c'est la visite du prince Eugène, le fils du roi, la passion des Norvégiens. Déjà on m'avait parlé de son désir de me voir, moi et mes toiles, mais j'avais répondu assez brutalement « non » et j'espérais que ça en resterait là, mais il y tient et il faut l'exaucer, ce qui m'assomme, bien qu'on le dise très simple, aimable et intelligent.

Je te raconterai cela. Nous allons très bien, vous embrassons tous bien des fois. Je t'envoie toutes mes pensées, tout mon cœur.

Ton vieux

Claude Monet.

*Document original.*

1283. À ALICE MONET

Sandviken, 15 mars [1895]

Hélas, aujourd'hui je ne suis pas content du tout; après la si belle journée d'hier, il a fait un temps infect, du moins pour ce que j'ai à faire: le matin un terrible brouillard suivi de neige qui n'a pas cessé de tomber. Enfin je n'ai rien pu faire, si ce n'est d'aller en vain à mes motifs et de m'y faire un mauvais sang du diable, car voilà bien des journées pareilles, et c'est bien du temps de perdu;



c'est d'autant plus dégoûtant que je me sens en train. La fameuse visite royale est remise à la semaine prochaine; si elle pouvait ne pas avoir lieu, j'en serais bien content. Il n'est question que de cela dans la maison, et on me dit qu'il faut qu'à son arrivée il trouve un lunch servi; comme c'est mon affaire cela et il va falloir lui donner de l'Altesse encore. Et puis, bien qu'on le dise intelligent et très artiste (c'est lui qui, il y a quelques années, était l'élève de Gervex), je vois sa tête à l'aspect de toutes ces toiles violentes et pas au point pour être vues. Enfin si je puis trouver un joint pour éviter cette corvée, je serai bien heureux, mais ce qui me tourmente bien plus, c'est ce diable de temps, j'ai une peur bleue du dégel.

Je suis bien heureux de te voir enfin remontée toi aussi, et tu ne peux plus nous reprocher de ne pas écrire, puisque presque chaque jour une lettre part pour Giverny; cependant je suis certain qu'il y en a eu d'égarées, ainsi je me rappelle t'avoir par deux fois parlé de fourrures et de leur prix, tu ne m'en as jamais parlé, toi, du moins tu n'y as pas répondu.

J'ai écrit hier une longue lettre à Marthe; qu'elle ne se croie pas obligée de me répondre, je sais combien elle est occupée. J'espère qu'elle n'est pas trop fatiguée de toutes ces allées et venues par ces temps si durs.

Je lui ai donné les détails sur la maison où je vis et la composition des habitants que tu semblais désirer savoir.

Mais malgré tout ce monde, ma vie ici est bien simple et régulière, ne me mêlant que fort rarement aux réunions; du reste comme on me voit travaillant et préoccupé, on respecte mes habitudes, et contrairement à tout le monde, je me retire de bonne heure, vers 9 heures après le souper. Je me lève à 6 heures et demie, bien qu'il fasse jour maintenant avant 6 heures, mais il serait impossible d'obtenir à déjeuner plus tôt. Je suis au travail à 8 heures jusqu'à 1 heure et demie, à 2 heures le dîner et retravail à 3 jusqu'à 7 heures; si je veille un peu c'est pour vous écrire et pour regarder ces pauvres toiles qui n'avancent pas, qui ne seront ni des impressions, ni des toiles un peu poussées; et c'est si beau! Quelle déveine aussi d'être venu si tard, car il paraît que c'est toujours ainsi en mars. Mais voici qu'il est près de onze heures, il faut se coucher, je terminerai demain en rentrant du travail, bonsoir, chérie. Je suis sûr qu'au moment où je t'écris chaque soir, il y a beau temps que tu dors.

*Document original.*

1284. À ALICE MONET

Sandviken, dimanche 17 mars 95

Ma bonne chérie,

Je n'ai pu terminer hier ma lettre commencée la veille. Le temps a été si mauvais hier, brouillard et neige, qu'il m'a été impossible de travailler; aussi avons-nous fait, Jacques et moi, plusieurs promenades à la recherche d'endroits abrités où pouvoir travailler et nous sommes rentrés juste au moment où Jacques devait partir et il a dû mettre ma lettre telle que. Aujourd'hui après midi, un grand vent d'ouest a balayé ce brouillard, et j'ai pu travailler, mais c'est le dégel en plein et il me faut abandonner un beau motif où j'avais trois toiles, car il n'y a plus de neige sur les toits. Heureusement qu'ailleurs elle ne peut disparaître entièrement d'un jour à l'autre, mais tu penses si j'ai de la guigne et dans quel état d'énerverment, de rage, ces contre-temps me mettent. La seule consolation à toutes ces vicissitudes, c'est la pensée du retour; je vais encore lutter quelques jours et m'occuperai du retour. Je pense bien à vous aujourd'hui et me dis qu'il sera bien question de moi avec Mirbeau et j'espère que cela vous aura tout de même distraits et que Suzanne ne sera pas trop fatiguée.

Ce que tu dis de mes pauvres rosiers me désole, et je m'attends à bien des désastres. Aura-t-on pensé au moins à couvrir les pivoinies japonaises, ce serait un meurtre de ne pas l'avoir fait; et je me réjouis de voir la serre et j'espère bien qu'elle sera encore belle. Quelle joie ce sera pour moi que ce retour!

Je pense que c'est justement la naissance de mon Michel; embrasse-le bien fort pour moi; je pensais lui écrire, à ce vilain qui ne sait pas le plaisir que j'aurais à recevoir une lettre de lui, ainsi que de Jean-Pierre.

Il est tard, je terminerai demain, mais avant le soir, afin qu'au moins tu saches si le temps m'est un peu favorable, mais j'ai toujours peur au réveil et j'entends l'eau qui coule partout; enfin, j'espère, mais il me faut bien de la volonté et du courage. A demain, baisers à ma femme chérie.

*Document original.*

1285. À ALICE MONET

Lundi midi, [18 mars 1895]

Beau temps, gelée pendant la nuit. Je rentre du travail et pense que je vais faire une journée complète, mais que de motifs perdus! Enfin, je ne manque pas de courage et demain je compte travailler dès 6 heures et demie; j'ai pu obtenir à déjeuner pour 6 heures.

Je viens de trouver ta lettre du 16 et je me tourmente de ce que tu me dis de ta santé; ne va pas au moins être malade pour mon retour: j'ai besoin de te trouver en belle et bonne santé. J'espère que demain tu m'apprendras que ce n'est rien. Je pense et suis certain que tu auras fêté Michel. Pour moi, je suis bien content aussi de savoir qu'enfin la maison de Suzanne avance, qu'elle est installée avec le beau temps et sa santé s'en ressentira.

J'ai reçu ce matin la carte de M<sup>me</sup> Lefèvre à laquelle j'avais écrit un mot, je te l'avais du reste dit dans une lettre il y a longtemps.

Allons, il me faut te quitter; à bientôt, ma bonne vieille, ma femme chérie. Comme je serais content de te revoir, de t'embrasser. Je t'envoie toutes mes pensées, tout mon cœur, baisers à tous de Jacques et de ton vieux Monet.

Jacques t'écrira demain.

*Document original.*

1286. À ALICE MONET

Sandviken, 20 mars 95

Que je suis désolé et inquiet de te savoir de nouveau malade, car pour que tu sois au lit et que le docteur soit venu, c'est que c'est sérieux. Je suis sûr que tu te seras fatiguée dans ces changements que tu fais à ta chambre. En tout cas, je veux qu'au reçu de ces lignes tu m'envoies un télégramme; n'y manque pas, à moins que les nouvelles qui sont en route en ce moment soient meilleures.

Il fait un temps superbe depuis deux jours et le froid a repris assez vigoureusement, mais je n'en puis profiter beaucoup malheureusement, tout ayant changé, l'éclairage surtout, et la disparition de la neige sur les toits, qu'on a fait tomber partout dès l'apparence du dégel, pour soulager les toitures: ailleurs, la neige qui avait commencé à fondre est maintenant dure comme de la glace et l'on peut presque partout marcher dessus, et cependant le soleil est presque brûlant.

En somme, je ne travaille guère que l'après-midi à un certain motif que j'ai fait douze fois et dont j'ai bien du mal à retrouver un de ces douze effets; alors je les transforme, et le lendemain l'effet attendu revient. C'est bien du mal pour peu de chose. Plus je vais, plus je vois qu'ici il aurait fallu venir plus tôt et rester plus longtemps. Le matin, je me promène dès 6 heures, c'est si beau depuis deux jours, le soleil ayant changé sa course; je dîne seul avec Jacques à 1 heure, de façon à avoir un plus long après-midi.

Je compte toujours partir le 30, je crois, par le bateau d'Anvers. Je vais aller un de ces matins à Christiania m'informer de ce départ et voir le bateau.

Rien de nouveau au sujet du prince; comme on a pu voir à ma tête que cela avait l'air de me raser, j'espère que les inspireurs de sa visite auront trouvé le joint pour m'éviter cela, mais je crois que je suis très mal jugé ici, n'ayant pas voulu jusqu'à présent montrer une seule toile à personne.

A propos, j'allais oublier de raconter une chose: hier soir, un M. Bang, auteur danois, me dit que la veille il avait dîné avec une dame norvégienne de ma connaissance, M<sup>me</sup> Thornley, qui est à Christiania; ses malheurs conjugaux sont connus ici et on la plaint beaucoup, elle a une très bonne réputation ici et est, paraît-il, assez riche. Bref, un tas de potins qu'il serait trop long d'écrire, je vous dirai tout cela bientôt.

J'ai été bien content hier de recevoir la lettre de Jean-Pierre qui a seulement le tort de me dire respectueusement *vous*. J'attends avec impatience la lettre annoncée de Michel.

Mais, comme j'ai pas mal à écrire, j'espère que tout ce monde-là m'excusera de ne pas répondre régulièrement; je leur envoie des baisers à tous, et pour toi, ma chérie, les meilleurs et toutes mes tendresses, mais surtout soigne-toi bien, car outre la joie de te trouver en bonne santé, je m'inquiète pour toi.

Baisers aussi à Suzanne et aux bébés, compliments à Butler.

Ton vieux Claude qui t'aime.

Ci-joint la gentille lettre de Renoir reçue hier.

*Document original.*

1287. À ALICE MONET

Sandviken, [samedi]<sup>1</sup> 23 [mars 1895]

Je viens de te télégraphier pour avoir de tes nouvelles, car je vois par tes lignes de ce matin, comme par celles de Blanche hier, que te voilà de nouveau sérieusement prise et je m'en inquiète, et m'attriste d'autant plus que, depuis deux jours, je ne t'ai pas écrit aussi régulièrement et que mes lettres vont te manquer juste au moment où tu en auras le plus besoin.

Je veux espérer cependant que le mieux est enfin venu et que je vais recevoir un télégramme rassurant. Si j'ai manqué de t'écrire, c'est que, ne pouvant travailler que de 3 à 7 heures à un seul endroit, j'ai profité de mes matinées pour aller à Christiania faire différentes courses et pour prendre des renseignements sur les différentes voies que je pourrais prendre pour revenir, et je ne suis du reste pas encore fixé; ta dépêche me fera hâter ou non le départ très proche de toutes les façons.

Hier je n'ai rien pu faire du tout, la neige ayant repris jusqu'à ce matin même, puis il y a eu une très grande fête à Bjørnegaard hier en l'honneur de la fête d'une gentille jeune fille, qui aide M<sup>me</sup> Björnson à diriger la maison; il y avait des invités de Christiania, dîner épatant, bal, etc. Comme depuis plusieurs jours je dînais à part et plutôt avec Jacques, M<sup>me</sup> Björnson m'avait demandé pour cette fois de faire exception et prendre part à cette fête dont je sentais bien que je serais un des clous pour les invités. Et, aimable comme tu me connais, j'avais refusé, disant que le travail passait avant tout, que je ne pourrais être de ce dîner qu'en cas de mauvais temps, improbable d'après les apparences, et j'ai pu voir à la tête de chacun qu'on ne me trouvait décidément pas gracieux. Mais comme il neigeait très fort, il m'a fallu faire bonne mine à la joie de tous. Dîner très extraordinaire, toast à la jeune fille fêtée, au peintre français; j'ai pu encore cette fois éviter le speech que j'ai prié mon voisin de faire pour moi. Enfin, bal, souper, tout cela depuis 2 heures de l'après-midi jusqu'à 1 heure du matin. Il est maintenant 11 heures du matin, et les voilà qui redansent; la valse est une frénésie chez les Norvégiens.

Il y avait de jolies femmes et des toilettes bizarres. Jacques, qui avait une partie à Christiania, est parti après le dîner à 6 heures et il vient de me téléphoner me demandant si je pouvais me passer de lui aujourd'hui; je pense donc qu'il t'écrira de son côté.

Comme je te l'ai dit, hier et avant-hier matin, je suis allé à Christiania; c'est aussitôt dans les journaux, ainsi que ce que j'y fais et y dis, notamment ce que j'ai dit du Salon de peinture; et il me faut être très sur la réserve et très prudent, car au lieu de la continuation des gracieusetés, je finirais par être conspué, car, si les Norvégiens sont aimables, ils sont aussi très susceptibles.

Maintenant comme je parle de départ, c'est à qui veut voir mes toiles, et je crains fort leur stupéfaction, car c'est si peu de chose, et c'est surtout si brutal, si peu à point. Sans doute que, demain dimanche, j'aurai quelques visites, mais je crois celle du prince tombée dans l'eau; enfin, selon le temps et surtout selon la dépêche, lundi ou mardi, je serai sans doute à Christiania.

Hier nous avons fortement couru pour trouver les fameuses tiges de bottes qui semblaient introuvables à Christiania, on ne trouve cela que dans certaines villes du Nord; cependant nous avons de nouvelles adresses où aller.

Je remercie bien Blanche de sa si gentille lettre; je ne pense plus pouvoir répondre à tous à présent, car je vais être plus dérangé pendant ces derniers jours, surtout si je quitte Sandviken pour Christiania. Pour les jacinthes du Cap, si elles poussent trop, le plus simple serait de les planter en pots, car je ne puis dire où les placer sans être là.

Dire aussi à Blanche et à Kléber d'arroser très fortement le strilizia. Comme je vais être content de me retrouver au milieu de vous que j'aime tant, mais comme je le serais plus si je te trouvais remise et Suzanne un peu mieux. Ne te démoralise donc pas, aie bon courage, soigne-toi sans te faire trop de mauvais sang. Je t'envoie bien des baisers à partager entre tous.

Ton vieux Monet qui t'aime.

<sup>1</sup> Monet a écrit par erreur: «*lundi 23.*»

*Document original.*

**1288. À ALICE MONET**

Sandviken, 26 mars 95

Ma chérie,

Je n'ai pas de lettre de toi ce matin, mais j'espère que rien de fâcheux n'en est la cause. J'attends Jacques qui, de son côté, m'en apportera peut-être. Il a dû t'écrire hier soir. J'étais allé à Christiania car il n'y avait pas à songer au travail tant il tombait de neige et, bien qu'il ait gelé cette nuit, nous sommes aujourd'hui en plein dégel, aussi je m'occupe des paquets pour quitter Sandviken demain sans doute et pour partir pour la France samedi, dimanche ou lundi au plus tard. J'ai renoncé au voyage par mer, n'en trouvant pas de prêt à partir pour l'époque fixée, celui du Havre ne reprend le service que fin avril; puis l'on me dit qu'à cette époque les voyages peuvent être très longs à cause du brouillard. Je me décide donc à reprendre le même chemin, mais m'arrêterai un jour et une nuit à Hambourg.

Ici, la maison est en plein désarroi; M. Björnson ayant vendu, c'est un déménagement complet. Puis, au milieu de ces préparatifs de départ, c'est des potins à n'en plus finir, des discussions, et, je crois le deviner, un peu de colère et de déception contre moi, à cause de mon refus de me prêter à tous leurs désirs. Il est vrai que je peux me tromper, car il n'est pas toujours facile de se bien comprendre, surtout depuis le départ de plusieurs personnes qui pouvaient assez bien parler le français. Cependant je constate qu'on me fait un peu la mine, et j'entends à chaque instant, dans leurs conversations, mon nom et celui du prince royal ainsi que de certains peintres d'ici. Du reste, ne travaillant plus, je n'aspire qu'au départ. J'attends tout à l'heure la visite d'un critique d'art et après, je ferme mes caisses. Je viens de mettre mon courrier à jour, ce que je n'avais pu faire: j'ai écrit cinq lettres, à Robinson, Jacquement, Vitalis, Chabrier et Montaignac que j'ai prié d'envoyer un peu d'argent à ton adresse, car je crois que je vais rentrer à sec.

Demain ou après, je dois faire une belle excursion en bateau avec le capitaine du port de Christiania, qui va avec un bateau à éperon couper la glace dans les parties du fjord d'où elle a du mal à se défaire. Je crois que ce sera intéressant et que je verrai de belles choses. Ne t'étonne pas trop si, ces derniers jours, je ne t'écris pas régulièrement, mon retour est maintenant certain et d'aujourd'hui en huit je serai bien près de France. En tout cas j'enverrai du télégraphe et, autant que possible, je t'écrirai, mais il te sera difficile de me donner de tes nouvelles après le reçu de ces lignes. Cependant je vais tâcher de m'arranger pour savoir où je descendrai à Hambourg et quel jour tu pourrais m'y écrire.

A bientôt, ma bonne chérie, quelle joie pour moi; je t'envoie toutes mes tendresses et baisers pour tous.

Ton Monet qui t'aime.

P.-S. — 8 heures du soir.

Me voici arrivé à Christiania où je suis au Grand Hôtel, sans doute jusqu'à dimanche. Demain a lieu la promenade en bateau.

Baisers à tous.

*Document original.*

**1289. À ALICÉ MONET**

Christiania, 27 mars 95, Grand Hôtel

Ma bonne chérie,

Il est minuit, je rentre de notre voyage sur le fjord et trouve heureusement ta lettre datée de samedi 21<sup>1</sup>, et serais bien content si j'étais plus content de vos nouvelles à toi et à Suzanne. Quant à l'argent, comme je te l'ai dit hier, j'ai prié Montaignac de t'en envoyer; j'espère qu'il n'y manquera pas, au besoin tu peux sans crainte écrire à Durand, mais si tu peux attendre Montaignac, ce serait mieux.

Je viens de passer une journée inoubliable et certes ma plus belle depuis que je suis en Norvège. Nous avons vu des choses inouïes de beauté et qu'aucun étranger ne peut avoir vues, même en allant bien loin en Norvège, ce qui m'a complètement remis avec le fjord de Christiania.

Comme je te l'ai écrit hier, c'est le capitaine du port qui s'est mis à ma disposition pour me faire faire cette magnifique promenade sur un bateau de construction nouvelle pour couper la glace dans les fjords. Nous sommes partis ce matin à 7 heures et demie et rentrons seulement, ayant passé tout le temps au milieu des glaces dans des paysages de toute beauté, j'en suis émerveillé et tout désespéré aussi de n'avoir pu voir cela plus tôt. Je suis trop près de mon retour pour essayer de te raconter tout cela et suis un peu beaucoup fatigué de cette journée passée sur le pont à l'air vif, car le froid reprend, et puis l'émotion de tout ce que j'ai vu m'anéantit; je tenais seulement à te griffonner ces lignes avant de me coucher pour que tu sois au courant de ma bonne journée.

Naturellement je compte toujours partir ces jours-ci, je te le préciserai sans doute demain et tu recevras en tout cas une dépêche. Nous nous portons à merveille tous les deux et pensons bien à vous tous. Mais je suis las, je terminerai demain.

Baisers de ton vieux Monet.

J'ai pensé que j'avais un peu d'argent français et t'envoie ces 200 francs. Baisers à tous, à bientôt.

<sup>1</sup> Monet se trompe: le samedi 21 mars n'existe pas au calendrier de l'année 1895.

*Document original.*

**1290. À ALICE MONET**

Christiania, 30 mars 95, minuit

Je suis bien attristé, ma pauvre chérie, de tes lignes datées de mercredi, car j'y constate d'abord que tu n'es pas remise et que, sans doute, tu as été plus mal que tu ne l'as dit, et puis que tu te fais bien du mauvais sang, ce qui est le pire de tout; et, si j'avais pu être prêt à partir ce soir, je l'eusse fait pour être plus tôt près de toi, mais ici le samedi soir il est difficile d'obtenir ce que l'on veut, tout fermant plus tôt, comme en Angleterre; et je suis forcé de partir seulement lundi soir à onze heures pour arriver le lendemain soir à Copenhague où je coucherai et passerai la journée de mercredi, et là, j'irai d'une traite à Paris où je pense arriver jeudi matin, et à Giverny par le train de 1 heure de Paris, à moins que je ne vienne par Gisors et Gasny; mais une dépêche te préviendra. Je pense bien recevoir de vos nouvelles jusqu'au dernier moment ici et aussi à Copenhague, hôtel Dagmar, comme je te l'ai télégraphié.

Mon temps est très pris, depuis que je suis à Christiania, par des courses, des achats et aussi et surtout par les visites qui ne cessent de me venir voir à l'hôtel, où fort heureusement j'ai une belle et grande chambre.

Hier c'était le prince royal et son aide de camp avec plusieurs peintres; ce matin, dès le réveil, d'autres peintres et, cet après-midi, quinze à vingt personnes; tout ce monde est dans l'admiration. Tous les journaux en parlent; ils ne sont vraiment pas bien exigeants, mais je dois l'avouer, je suis touché de leur témoignage qui paraît si sincère.

Depuis trois soirs, je vais au théâtre où je vois des choses vraiment remarquables d'Ibsen et Björnson et très simplement jouées.

Demain dimanche, je pars avec Jacques de grand matin à 4 heures de chemin de fer de Christiania pour le bord de la vraie mer; lundi matin encore quelques visiteurs, emballage définitif et départ à onze heures, ce qui sera un moment dur avec le pauvre Jacques, mais, comme je devine qu'un certain nombre d'artistes sera à la gare pour me dire adieu, il aura des compagnons et ce sera moins dur pour lui.

A bientôt, chérie aimée, du courage, ne te laisse pas aller ainsi et que je te trouve enfin débarrassée de ces maux de tête dont tu parles et qui me tourmentent. Puisse ces lignes et la pensée de mon retour te remonter un peu.

Mille bons baisers pour toi, pour tous.

Ton vieux

Claude Monet.

Je t'écrirai en route.

*Document original.*

**1291. À P. DURAND-RUEL**

Giverny, 7 avril 95

Cher Monsieur Durand,

Me voici enfin de retour; je vais me reposer un jour ou deux et aussitôt mettre de l'ordre et terminer les toiles que je compte exposer. Puis, dès que j'y verrai un peu clair, je viendrai vous voir pour cette exposition si souvent remise. Ce serait, si cela vous va, vers le 10 mai.

En hâte, croyez-moi votre tout dévoué

Claude Monet.

P.-S. — Je ne suis pas trop mécontent de ce que je rapporte.

*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 356. Archives Durand-Ruel.*

**1291 bis. À P. HELLEU**

Giverny, 14 avril 95

[Demande à son correspondant de lui] découvrir quelques cadres [pour la prochaine exposition chez Durand-Ruel.]

*Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-70, don de Mme Howard-Johnston.*

**1292. À P. DURAND-RUEL**

Giverny, 21 avril 95

Cher Monsieur Durand,

Je compte venir à Paris après-demain mardi. Je serai chez vous rue Laffitte vers 10 heures pour décider de mon exposition.

Je travaille beaucoup et serai prêt pour le 10 mai. J'apporterai avec moi une première partie de mes toiles.

Puis, si cela vous est possible, je vous demanderai un peu d'argent. Cinq à six mille francs me seraient nécessaires en ce moment, je viens de faire de grandes dépenses en voyage et vais en avoir d'autres encore.

Les médecins viennent d'ordonner à Mme Butler et à ma femme d'aller aux eaux de Salies-de-Béarn où je vais aller les conduire dès que mon exposition sera ouverte. L'état de Mme Butler qui s'est aggravé nous donne beaucoup d'inquiétudes.

J'espérais presque vous voir arriver aujourd'hui, mais nous causerons mardi.

A bientôt, compliments de votre tout dévoué

Claude Monet.

*Document original. Archives Durand-Ruel.*

1292 bis. À P. HELLEU

Giverny, 21 avril 95

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-69, don de M<sup>me</sup> Howard-Johnston.

1293. À MAURICE JOYANT

Giverny, 3 mai 1895

Cher Monsieur Joyant,

Voici cinq billets de mille francs, soit le 10% sur l'affaire des *Cathédrales*, mais je vous en prie, que si semblable affaire se représente, que les conditions en soient bien établies d'avance et qu'il n'y ait ni surprise ni malentendu.

Excusez-moi d'avoir mis ce temps à terminer cela, mais le voyage d'abord, et un tas d'occupations depuis le retour en sont la cause. Je suis si affairé en ce moment pour mon exposition qui va enfin avoir lieu, cette fois, le 10 mai.

Recevez pour vous et M. Manzi mes meilleurs compliments et croyez-moi toujours cordialement à vous,

Claude Monet.

Document communiqué par M<sup>me</sup> Dortu.

1294. À DURAND-RUEL

Giverny, 5 mai 95

Cher Monsieur,

Voici le catalogue promis, faites-le imprimer de suite et remplacez-moi au cas où il y aurait des erreurs à corriger sur la première épreuve.

J'ai reçu hier matin 38 cartes seulement, j'espère en recevoir d'autres demain, au moins 160.

Ceci dit, pensez à faire prendre les tableaux suivants :

1 *Printemps*, chez M. Perry, 14, rue de Tilsitt.

1 *Meule*, chez M. Gallimard.

1 *Glaçon*, chez M. Gillot, 79, rue Madame.

2 tableaux, les derniers livrés, chez Boussod, ces deux derniers seulement mardi.

1 tableau, *Tulipes*, chez la princesse de Polignac qui demeure 1, rue Cortambert.

Je joins à ces lignes un mot pour remettre chez M<sup>me</sup> de Polignac et contre lequel on remettra ledit tableau au porteur.

C'est tout, je crois. Je serai rue Laffitte mardi vers 5 heures.

En hâte,

Claude Monet.

Chez M. Perry, son atelier est 11, rue Chateaubriand.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 357. Archives Durand-Ruel.

1295. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 6 mai 95

Cher Monsieur Durand,

Ne pas oublier d'envoyer demain chez M. Camondo. Je n'ai pas encore reçu les cartes demandées, mais si elles ne sont pas parties inutile de les envoyer demain, puisque je dois arriver.

En hâte, tout dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 357. Archives Durand-Ruel.

1296. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 19 mai 95

Cher Monsieur Durand,

Mon marchand de couleurs, M<sup>me</sup> veuve Troisgros, m'écrit pour me demander un peu d'argent.

N'en ayant pas suffisamment ici, je la prévient qu'elle pourra se présenter chez vous et vous voudrez bien lui remettre sur mon compte la somme de deux mille francs.

Merci d'avance et tout à vous,

Claude Monet.

Je compte ne pas bouger d'ici de toute la semaine qui vient. Si vous avez du nouveau à me faire savoir sur l'exposition, écrivez-moi.

C. M.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1297. À MADAME SERVEAU

Giverny, [19 mai 1895]

Madame,

Je serais très heureux de pouvoir vous rendre service, mais à mon grand regret je dois vous avouer qu'un portrait<sup>1</sup> surtout de moi n'est pas chose vendable et que je ne vois pas bien le parti que vous en pourriez tirer.

Cependant vous pourriez voir soit M. Portier, 45 ou 55, rue Lepic, ou M. Durand-Ruel, mais je doute fort du résultat, les marchands ne voulant avoir que des tableaux.

Croyez-moi, Madame, très désolé de ne pouvoir vous être utile, et veuillez agréer l'assurance de mes sentiments distingués.

Claude Monet.

<sup>1</sup> Cf. D. Wildenstein, t. I, n° 617.

Document original, P.A., France.

1298. À CLEMENCEAU

Giverny, 20 mai 1895

Cher Monsieur Clemenceau,

Je ne sais que vous dire, ni comment vous remercier pour l'admirable article que vous m'avez consacré.

Je suis tout confus de tant d'éloges et ne peux croire que je les mérite, mais ce que je puis vous dire, c'est que je suis très fier de votre admiration et d'avoir pu vous inspirer à ce point. Modestie à part et moi en dehors, c'est magnifiquement dit, c'est superbe.

Je vous remercie de tout mon cœur.

Charavay, n° 33161.

1299. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 21 mai 95

Cher Monsieur Durand,

Comme je vous l'ai écrit, je compte rester ici le plus longtemps possible et ne venir à Paris que dans le courant de l'autre semaine, pour être là au moment du décrochage.

Vous serez donc bien aimable de m'écrire pour me mettre au courant de ce qui se passe et, s'il y a des offres d'achats qui me concernent, de m'en indiquer les numéros, à cause des préférences que j'ai pour certaines toiles.

Recevez mes meilleurs compliments.

Votre dévoué

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1300. AU PRÉFET DE L'EURE

Giverny, 21 mai 95

Monsieur le Préfet,

Absent de Giverny lorsque a été ouverte une enquête *de commodo et incommodo* relative à la vente du marais communal de Giverny, j'ai l'honneur de vous écrire pour vous prier de joindre ma protestation à celles qui se sont déjà produites et dont voici les raisons :

J'habite ce pays où je suis propriétaire depuis près de quinze années. Je m'y suis fixé à cause du charme et de la beauté de l'endroit, et je crois pouvoir dire que j'ai contribué dans une certaine mesure au bien-être et à la prospérité du pays, en y attirant un certain nombre d'artistes et d'étrangers, que plusieurs y ont suivi mon exemple et fait construire, qu'un hôtel assez important s'y est établi, enfin, par cela même, la valeur du terrain et la location s'est très sensiblement accrue.

Il est donc certain que la vente du marais communal pour y établir une usine quelconque entraînera le départ de tous les artistes et des étrangers, au grand détriment de bien des habitants. Je sais que, pour ma part, s'il est donné suite à ce projet, je suis décidé à le quitter aussitôt, considérant cela comme la perte du pays, c'est pourquoi je proteste énergiquement contre la vente du marais.

J'espère, Monsieur le Préfet, que vous voudrez bien prendre note de ma protestation en la joignant aux autres, et vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments distingués.

Claude Monet.

Archives départementales de l'Eure. 8 O 1.

1301. AU SOUS-PRÉFET DES ANDELYS

Giverny, 3 juin 95

Monsieur le Sous-Préfet,

Excusez-moi si je viens encore vous entretenir de cette malheureuse affaire du marais communal de Giverny, mais depuis votre visite j'ai beaucoup réfléchi et aussi beaucoup entendu de choses qui me confirment dans ce que je pressentais, que cette enquête a été conduite avec une grande rapidité, pour ne pas dire plus, et que peut-être le seul intérêt de la commune n'est pas le seul but poursuivi (je n'affirme pas, mais je crains de deviner). Je viens donc vous répéter ce que je suis certain d'être la vérité, et que l'on va à la perte de notre joli pays et cela contre la majorité de ses habitants que l'on a feint ou que l'on n'a pas voulu entendre, et que, dans ces conditions, je retire l'offre que je vous ai faite de devenir acquéreur dudit marais. Je viens du reste, et seulement aujourd'hui, de constater que l'enquête ouverte n'a d'autre objet que l'aliénation du bien communal et qu'il n'est nullement question de l'établissement d'une usine. Je n'ai donc pas à m'opposer à la vente de ce bien communal, surtout si le prix en est avantageux.

Je ne m'oppose à cette vente et ne maintiens mon offre d'achat que dans le seul cas où l'acquéreur actuel aurait la promesse de pouvoir établir une usine, ce qui n'est pas possible sans que les habitants soient de nouveau consultés par une nouvelle enquête *de commodo et incommodo*.

S'il vous était possible de me fournir sur cette affaire les renseignements que j'ignore et qui, ici, semblent être un mystère, je vous en serais très reconnaissant.

Agréez, Monsieur le Sous-Préfet, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Claude Monet.

Archives départementales de l'Eure. 8 O 1.

1302. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 7 juin 95

Cher Monsieur Durand,

Je me sens toujours si mal portant que j'ai bien peur de ne pas pouvoir venir lundi matin, comme c'était convenu, pour décrocher et emballer moi-même mes toiles. Je préfère me soigner ici afin de pouvoir rejoindre mon monde à Salies. Je vous demande donc de bien vouloir donner des instructions pour que tous les tableaux prêtés soient rendus le plus tôt possible. Je vous donne pour plus de sûreté tous les renseignements nécessaires. L'important c'est qu'il n'y ait pas d'accidents aux toiles et que les tableaux qui ont été envoyés tout encadrés soient rendus en bon état. Je m'en rapporte pour cela aux soins de Prosper.

Quant aux tableaux m'appartenant, je désire qu'ils me soient renvoyés dès lundi par grande vitesse en gare de Vernon. Mes caisses sont restées chez vous, ainsi que les clefs. Les trois plus grandes toiles, n<sup>os</sup> 7, 9 et 12, seront emballées à part avec les panneaux en planche qui sont également restés. Pour les cadres, je vais prévenir de venir lundi matin les emballer, et le charger de me les expédier.

Merci d'avance et croyez-moi votre tout dévoué Claude Monet.

Ci-contre détail complet des toiles à rendre et à me renvoyer, ainsi que le nombre des cadres à me revenir. J'espère que vous pourrez vous y reconnaître sans moi, car sans être vraiment malade, je me sens dans un état qui n'est pas naturel. Je compte donc bien sur vous pour me faire expédier les 28 toiles qui me reviennent lundi, sans faute, en ayant soin de les bien fermer et d'y joindre les clefs cachetées.

4 toiles à rendre à M. Camondo dans les cadres qui lui appartiennent, n<sup>os</sup> 8, 11, 14, 18.

1 à M. Depeaux, également avec son cadre à lui, n<sup>o</sup> 2.

1 à M. P. Gallimard, n<sup>o</sup> 37, le cadre est à lui.

1 à M<sup>me</sup> la princesse de Polignac, n<sup>o</sup> 38, à remettre dans son cadre à elle.

1 à M<sup>me</sup> Perry, n<sup>o</sup> 39, le cadre est à elle — mettre le tableau tout encadré de côté pour être expédié en Amérique.

2 à MM. Boussod et C<sup>ie</sup>, n<sup>os</sup> 21 et 41, tous deux sans cadre.

4 à M. Montaignac, n<sup>os</sup> 20, 26, 27 et 44 — les quatre sans cadre.

2 à M. H. Vevert, dont un non catalogué et l'autre, n<sup>o</sup> 40, pris chez M. Gillot, à remettre dans son cadre.

Enfin 2 *Cathédrales* vendues, une à M. Gonse et l'autre en Amérique, toutes deux dans le cadre qu'elles ont.

Ce qui fait 18 toiles plus 5 à vous, total 23, sur 50 d'exposées, 49 seulement de cataloguées. Ce qui fait 28 toiles à me renvoyer, car sur les 2 à rendre à M. Vevert il n'y a qu'une de cataloguée, donc 28 toiles dont voici le détail :

12 *Cathédrales*,

4 *Vernon*,

8 *Norvège*,

1 *Glaçon*, n<sup>o</sup> 46,

1 *Creuse*, n<sup>o</sup> 47,

1 *Peuplier*, n<sup>o</sup> 48,

et enfin une *Vue de la Seine* non cataloguée.

J'espère que vous trouverez cela assez clair et qu'il n'y aura pas d'erreur. Pour les cadres, il y en a eu 55 d'accrochés dont 2 seulement ne m'appartiennent pas : celui de M. Gallimard et celui de M<sup>me</sup> Perry, et deux vendus avec les deux *Cathédrales*. C'est donc 51 cadres que M. Dubourg aura à prendre chez vous.

Je l'en prévient. Claude Monet.

*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 358-359. Archives Durand-Ruel.*

### 1303. AU SOUS-PRÉFET DES ANDELYS

Giverny, 11 juin 95

Monsieur le Sous-Préfet,

Etant obligé de partir à la fin de cette semaine pour les Pyrénées, et puisque vous avez bien voulu m'autoriser à vous demander certains renseignements au sujet de la vente du marais de Giverny, je viens vous prier de me faire savoir si je puis m'absenter en ce moment, sans avoir la crainte qu'il se passe quelque chose en mon absence, soit une enquête, contre-enquête ou vente.

Je suis tellement désolé de ce qui se passe pour notre pauvre pays que je tiens à être ici pour protester de toutes mes forces lorsqu'il en sera temps.

J'ai de plus en plus la conviction que le seul intérêt du pays n'est pas le but de cette affaire et je sais, aujourd'hui, que les séances et le vote municipal relatif à cette question n'ont pas eu la régularité voulue, surtout en présence d'une question si importante pour la commune. Enfin, ce que je sais d'une manière certaine, c'est que pour obtenir ce vote favorable à l'aliénation du marais, on n'a pas craint de porter absent certain membre du conseil et qu'un autre qui n'assistait pas à cette séance a été porté comme ayant voté pour. Il résulte donc bien de tout cela que l'on a voulu enlever la chose au plus vite, et ce qui le prouve, c'est la peine qu'on a prise de me cacher le plus longtemps possible le véritable but de cette vente afin d'éviter ma protestation.

Je tiens donc à être présent lorsque les habitants seront de nouveau appelés à donner leur avis, et vous serais infiniment reconnaissant de me faire savoir si je puis ou non m'absenter en ce moment. Je n'attends que votre réponse pour partir.

Avec tous mes remerciements, veuillez agréer, Monsieur le Sous-Préfet, l'expression de mes sentiments distingués. Claude Monet.

*Archives départementales de l'Eure. 8 O 1.*

### 1304. À G. DURAND-RUEL

Giverny, 14 juin 95

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Je pars ce soir dans les Pyrénées rejoindre ma femme et notre pauvre malade, toujours dans un état bien inquiétant.

Je compte, si je puis passer rue Laffitte, vous demander un peu d'argent dont j'ai besoin, puis vous prier de remettre pour moi la somme de 1700 francs à M. Dubourg que je prévient par le même courrier.

Je repasserai à Paris dans une quinzaine.

Mes meilleurs compliments.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

### 1305. AU SOUS-PRÉFET DES ANDELYS

Giverny, 14 juin 95

Monsieur le Sous-Préfet,

Je m'empresse de répondre à votre lettre du 13 courant, afin de vous confirmer ce que j'ai déjà eu l'honneur de vous dire au sujet de la délibération du conseil municipal de Giverny, relative à l'aliénation du marais communal; et je puis vous affirmer que, sur les neuf conseillers, sept seulement ont assisté à la séance, que la délibération n'a été prise qu'après le départ du conseiller Léopold Hervieux qui, étant opposé à la vente du marais, a été porté comme n'ayant pas assisté à la séance et qu'un autre conseiller (M. Legrand), qui n'assistait pas à la séance, a bel et bien été porté présent et favorable à ladite aliénation; ces faits certifiés par M. Léopold Hervieux, conseiller municipal et l'un des plus importants agriculteurs de Giverny, établissent suffisamment que l'enquête est à refaire.

Quant à l'enchère publique, je la réclame absolument, bien que, depuis ma dernière lettre, M. le Maire de Giverny m'ait affirmé que le marais ne serait vendu qu'à la condition que l'acquéreur s'engage à y établir une amidonnerie, ce qui est en complète contradiction avec ce qui avait d'abord été dit, sans doute dans le seul but d'obtenir des voix et d'éviter les protestations.

Tout cela, Monsieur le Sous-Préfet, prouve bien que nous sommes en présence d'un marché quelque peu mystérieux et qu'il ne s'agit guère de l'intérêt de la commune ni de ses habitants. L'annulation de la délibération est urgente ainsi que l'enchère publique.

Veuillez agréer, Monsieur le Sous-Préfet, l'expression de mes sentiments distingués. Claude Monet.

*Je soussigné Léopold Hervieux, conseiller municipal à Giverny, certifie vrais et exacts les faits énoncés ci-dessus par M. Monet et suis prêt à les renouveler de vive voix ou par écrit si [sic] il y a lieu.* Léopold Hervieux.

P.-S. — Je pars ce soir même en voyage, mais si vous jugez nécessaire de m'écrire, voici mon adresse: hôtel de France, Argelès-de-Bigorre, Hautes-Pyrénées, où je serai pendant une huitaine.

Si, d'autre part, il y avait lieu de donner des renseignements plus précis, M. Léopold Hervieux se tient à votre disposition. Claude Monet.

*Archives départementales de l'Eure. 8 O 1.*

### 1306. À G. DURAND-RUEL

Argelès-de-Bigorre, 18 juin 95

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Je vous remercie de votre lettre du 15 courant, contenant la somme de trois mille francs, que j'ai seulement reçue ce matin, parce que, hier et avant-hier, j'étais en excursion.

J'ai heureusement trouvé notre malade mieux que je pensais. Nous partons demain pour Salies et je rentrerai à Giverny pour dimanche sans doute.

Mes meilleurs compliments.

Tout à vous,

Claude Monet.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

### 1307. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 25 juin 95

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Me voici de retour depuis hier seulement, je n'ai fait que traverser Paris et de trop bonne heure, ce qui ne m'a pas permis d'aller vous voir. Je reviens avec de meilleures nouvelles de notre malade, ce qui nous donne un peu d'espoir, et j'espère me remettre au travail. Maintenant, comme je ne sais quand je viendrai à Paris, vous serez bien aimable de me faire faire le relevé de mon compte et de me l'adresser, afin que je sache au juste sur quelle somme je puis compter, ayant besoin d'ici peu de pas mal d'argent.

Recevez mes meilleurs compliments.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

### 1308. À ?

Giverny, 26 juin 1895

*[Monet s'excuse de n'avoir pas répondu plus tôt, il était dans les Pyrénées auprès d'une malade, sa belle-fille Suzanne, qui le préoccupe beaucoup:]*

... Et puis à vous dire vrai, j'ai horreur d'être mis en scène... c'est déjà bien assez de livrer au public ce que l'on fait sans l'assommer de ce que l'on pense.

Vous allez trouver tant de gens heureux de discourir et de donner leur opinion.

*Charavay, n<sup>o</sup> 31064.*

### 1309. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 16 juillet 95

Cher Monsieur Durand,

Comme je l'ai dit l'autre jour à votre fils, je voudrais bien que vous puissiez me solder le plus tôt possible ce que vous restez me devoir, soit 30632 francs, et je viens vous prier de me faire savoir quel jour il vous sera possible de m'en faire le versement.

Si cela vous gênait et que vous préféreriez me solder cette somme en deux fois, à un mois de distance, dites-le-moi, mais si c'était possible, j'aimerais mieux recevoir le tout en une fois.

J'attends donc un mot pour me dire pour quel jour je puis y compter.

Recevez, je vous [prie], les meilleurs compliments de votre tout dévoué

Claude Monet.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

1310. À G. DURAND-RUEL

Giverny, 18 juillet 95

Cher Monsieur Durand,  
Voici le bulletin signé pour l'exposition de Gand, je préfère que vous fassiez cela vous-même à votre convenance, ne tenant pas à envoyer directement. Je compte recevoir réponse à ma lettre qui s'est croisée avec la vôtre. En hâte, votre tout dévoué

Claude Monet.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

1311. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 19 juillet 95

Cher Monsieur Durand-Ruel,  
Je réponds à votre lettre en date d'hier, vous priant de m'adresser la somme de 15000 francs que vous mettez à ma disposition. Vous pouvez me faire cet envoi, soit en billets de banque, ou si cela vous convient, en un chèque à vue. Merci d'avance et recevez mes meilleurs compliments. Votre dévoué

Claude Monet.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

1312. À G. DURAND-RUEL

Giverny, 26 juillet 95

Cher Monsieur Durand-Ruel,  
Excusez-moi de ne vous avoir pas remercié plus tôt de votre lettre du 18 courant, contenant un chèque de 15000 francs en compte. J'avais été très dérangé ces jours derniers par des visites, je m'aperçois de mon oubli, recevez toutes mes excuses. Votre tout dévoué

Claude Monet.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

1313. AU PRÉFET DE L'EURE

Giverny, 21 août 95

Monsieur le Préfet,  
J'ai l'honneur de vous informer que, par ce même courrier, j'adresse à M. le Maire de Giverny la lettre dont vous trouverez ci-contre le texte. Agréez, Monsieur le Préfet, l'expression de mes sentiments distingués.

Claude Monet.

21 août 95

Monsieur le Maire,  
M. le Sous-Préfet m'a informé qu'après avoir de nouveau examiné le terrain du marais communal de Giverny, M. Rayer vous avait fait une nouvelle proposition et, qu'au lieu d'un titre de rente de 900 francs, il en offrait un de mille francs par an pour devenir possesseur dudit marais. Si M. Rayer, qui a certifié à M. le Préfet n'avoir jamais eu l'intention de construire la moindre usine dans le marais, en offre ce prix, c'est qu'il en estime la valeur, qu'il y voit une amélioration possible, en un mot, qu'il y voit une bonne opération.

Dans ce cas, pourquoi priver la commune d'un bien, qu'avec l'aide des quatre mille francs que je vous ai offert de mettre à sa disposition, elle pourrait elle-même améliorer et faire fructifier? C'est ce que bien des personnes avec moi se demandent.

Mais comme je tiens à prouver d'abord combien j'aime Giverny, et combien je serais heureux de voir cesser ces discussions qui agitent et inquiètent le pays, je viens vous informer que, dans l'intérêt de tous, je me décide à faire un plus grand sacrifice et, qu'au lieu des quatre mille francs que je vous ai déjà offerts pour la commune, je suis disposé à lui donner la somme de cinq mille francs, sans autres conditions que le renoncement, par elle, à l'aliénation du marais communal et l'emploi de cette somme à l'amélioration dudit marais.

A vous, Monsieur le Maire, et au conseil municipal d'apprécier mon offre toute désintéressée ainsi que les sentiments qui me guident. Recevez, Monsieur le Maire, l'expression de mes sentiments distingués.

Claude Monet.

P.-S. — Inutile de vous dire que je suis tout disposé à verser ladite somme de cinq mille francs chez M. Grimpard, notaire à Vernon. Claude Monet.  
*Archives départementales de l'Eure. 8 O 1.*

1314. À [UN HABITANT DE GIVERNY ?]

Giverny, 26 août 95

Cher Monsieur,  
Voici la dernière lettre que m'a adressée le Sous-Préfet et dont vous désiriez avoir communication.

Il me semble qu'il serait prudent de ne pas envenimer les choses et de rien faire avant la prochaine séance du conseil. Et je vous avoue franchement que, pour ma part, je suis un peu hostile à toute polémique dans les journaux. Je demande même à n'y pas être mêlé, car c'est la chose que j'ai le plus en horreur.

Je serais venu vous expliquer tout cela, mais nous attendons le docteur et j'attends aussi une visite de Paris qui me prendra toute la journée.

Notre malade, bien qu'ayant passé une mauvaise nuit, est mieux ce matin.

Merci de vos bons souhaits.

Bien à vous,

Claude Monet.

P.-S. — Je me permets de vous dire qu'il serait bon à mon sens de ne pas tenir nos ennemis au courant de ce que nous pouvons faire et espérer. C'est leur fournir le moyen d'agir en conséquence contre nous. C.M.

*M. L. Proietti, « Lettère di Claude Monet », Rome, 1974, p. 105.  
Manuscrits Bibliothèque du Louvre.*

1315. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 28 août 95

Cher Monsieur Durand,  
J'ai reçu votre dépêche hier et votre lettre ce matin, comme vous avez dû recevoir vous-même la réponse hier.

Je pensais justement vous écrire au sujet du règlement de mon compte, soit 15632 francs que vous m'aviez promis lors de votre dernier envoi, 22 juillet, pour un mois après.

Comme j'ai pris mes dispositions en conséquence, je me proposais de vous demander quel jour vous pourriez me faire ce versement, mais puisque vous venez samedi, je pense que vous pourriez peut-être vous en charger. Un chèque de 10000 francs et 5632 francs en espèces feraient bien mon affaire en ce moment.

A samedi donc, je compte sur un mot me fixant l'heure de votre arrivée pour que je puisse vous envoyer une voiture.

Compliments de votre dévoué

Claude Monet.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

1316. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 11 sep<sup>bre</sup> 95

Cher Monsieur Durand,  
Nous avons été si dérangés depuis votre visite par nos malades que j'ai négligé de vous adresser le reçu de l'argent que vous m'avez remis. Je répare cet oubli en vous adressant ci-contre le reçu en question.

Recevez mes meilleurs compliments.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

P.-S. — Notre malade Germaine est enfin en voie de guérison complète.

Reçu de M. Durand-Ruel la somme de quinze mille cinq cent trente-deux francs pour solde de compte à ce jour.

Giverny, ce 31 août 1895.

Claude Monet.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

1317. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 26 sep<sup>bre</sup> 95

Cher Monsieur Durand-Ruel,  
J'ai reçu votre lettre ainsi que l'envoi de M. Havemeyer. Les deux caisses de plantes sont arrivées en bon état, malgré cette forte chaleur, les fleurs bien un peu abîmées, mais il n'y paraîtra plus l'année prochaine et elles devront être superbes.

Vous seriez bien aimable de m'envoyer l'adresse de M. Havemeyer en Amérique, tenant à lui adresser directement tous mes remerciements.

Recevez mes meilleurs compliments.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

1318. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 30 sep<sup>bre</sup> 95

Cher Monsieur Durand-Ruel,  
Merci d'abord pour l'adresse de M. Havemeyer. Quant à ce que j'ai payé pour le port, c'est si peu de chose que j'avais cru devoir n'en pas parler. Vous le désirez, voilà, c'est 4 francs.

Si l'on vous a réclamé un remboursement de 73 francs, je ne m'en étonne pas autrement si l'envoi a été fait par grande vitesse, car les deux caisses étaient très lourdes.

Désolé de tout le mal que cela vous cause et recevez mes meilleurs compliments. Claude Monet.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

1319. À ?

Giverny, 20 novembre 1895

[Monet s'excuse du retard à donner une réponse:]

... C'est que depuis des mois je vis dans l'inquiétude, entouré de malades qui me sont chères.

*Charavay, n° 59523.*

1320. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 23 nov<sup>bre</sup> 95

Cher Monsieur Durand,  
Je reçois votre lettre, mais avant de répondre à votre demande, et puisque vous me parlez des *Cathédrales*, laissez-moi vous parler franchement et vous dire ce que j'ai sur le cœur.

Il est un fait certain, c'est que du jour où je me suis permis de vouloir certains prix de mes *Cathédrales*, nos rapports et nos relations d'affaires n'ont plus été les mêmes, le syndicat s'est formé qui a été le commencement des hostilités.

Il est non moins certain que, depuis mon exposition, tout a été mis en œuvre pour empêcher la vente des susdites *Cathédrales*, et si ce n'avait été les soucis et les inquiétudes que nous n'avons cessé d'avoir depuis des mois, je vous aurais déjà écrit à ce sujet.

Vous m'en fournissez l'occasion, je dois vous dire franchement ce que je sais d'une façon certaine, que beaucoup d'étrangers sont venus à Paris avec l'intention d'acheter des *Cathédrales* et, n'en ayant pas, vous répondiez à ceux qui voulaient venir à Giverny qu'il était inutile de se déranger (M. Monet n'en voulant vendre aucune). A d'autres, vous disiez n'avoir pas voulu en acheter à cause des prix excessifs (que je ne voulais pas en vendre à moins de trente mille francs).

Vous voyez que je précise, et je sais plusieurs amateurs que vous avez détournés de leur intention.

Voyons, Monsieur Durand, après les rapports que nous avons depuis si longtemps, est-ce loyal et de bonne guerre?

Que les affaires soient calmes et que mes prix vous semblent trop élevés, rien que de naturel, et j'aurais mauvaise grâce à vous en vouloir. Mais, me faire la guerre à cause de cela, c'est ce que je ne puis comprendre, et je ne vous cache pas que j'en ai de la peine et de l'irritation. A présent, à la veille de retourner en Amérique où vous avez l'habitude de montrer chaque année des choses nouvelles de moi, vous me proposez de vous confier mes toiles à titre de dépôt, sans aucun avantage que pour vous et des risques pour moi. C'est encore une chose à laquelle vous ne m'aviez pas habitué, et vous savez mieux que personne que les tableaux qui reviendraient de là-bas non vendus seraient déflorés et impossibles à placer après. Non, la chose n'est pas possible dans ces conditions. Du reste, pareille proposition m'a déjà été offerte pour l'Angleterre et pour l'Amérique et j'ai répondu que, si je m'y décidais jamais, ce serait à condition qu'un certain nombre des toiles me soient d'abord achetées.

Voyez donc ce que vous voulez et pouvez faire et, si vous êtes libre et dégagé de tout engagement avec vos confrères, vous me trouverez disposé à m'entendre avec vous. Mais je vous le répète, il faut pour cela que je sois certain qu'il n'y a plus trace de syndicat ni d'hostilités aucunes. Nous avons bien assez de tracasseries sans cela.

Ma femme est en meilleure santé, quoique bien inquiète de M<sup>me</sup> Butler que nous avons dû installer à Paris sur le désir des médecins.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

**1321. À P. DURAND-RUEL**

Giverny, 26 nov<sup>bre</sup> 95

Cher Monsieur Durand,

Les lignes que vous m'adressez pour protester contre ce qui m'a été rapporté me font le plus vif plaisir et je suis heureux d'apprendre de vous qu'aucun engagement n'existe entre vous et MM. Boussod et Montaignac. Vous me connaissez assez pour savoir la peine que cela me causait et je dois vous dire que ces choses ne venaient d'aucun de vos confrères, mais de personnes n'ayant aucun intérêt à dire quoi que ce soit contre vous. Tant mieux si elles ont elles-mêmes été trompées et ce que je puis souhaiter avant tout c'est d'avoir été trompé et mal renseigné. Je serai très heureux d'avoir votre visite et de causer avec vous, ce sera le meilleur moyen de nous entendre. Mais comme je n'aime pas à faire des mystères, je dois vous dire que samedi, comme je venais de vous écrire, je recevais l'annonce de la visite de M. Sutton pour le lendemain dimanche: il est venu en effet me renouveler des offres déjà faites, mais avec des avantages si acceptables que je n'ai pu lui refuser, d'autant plus que M. Sutton repartant, m'a-t-il dit, le lendemain par l'Angleterre, la proposition qu'il me faisait était à prendre ou à laisser. Il ne s'agit du reste que d'un certain nombre de *Cathédrales* (dix).

Prévenez-moi par un mot la veille de votre venue et comme je vous l'ai dit dans ma précédente lettre, vous me trouverez comme par le passé tout disposé à m'entendre avec vous au mieux de nos intérêts communs, et je vous le dis en toute franchise, pour que vous soyez au courant de tout. Tâchez de venir cette semaine, car d'un jour à l'autre j'attends la visite de personnes qui, me dit-on, sont désireuses de m'acheter des *Cathédrales*.

J'attends donc un mot de vous.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 359-360. Archives Durand-Ruel.*

**1322. À M. JOYANT**

Giverny, 8 février 1896

Cher Monsieur Joyant,

Je vous remercie d'avoir pensé à moi pour les fleurs d'Hokusai, mais je ne pourrai malheureusement pas venir à Paris tout de suite, devant partir demain pour Le Havre où je vais me retremper à l'air de la mer et surtout pour y travailler.

Mais comme il me faudra tout de même venir à Paris bientôt, je ne manquerai pas de vous aller voir.

Vous ne me parlez pas des coquelicots et c'est là l'important, car j'ai déjà les iris, les chrysanthèmes, les pivoinés et les volubilis.

Enfin, à bientôt, j'espère.

Bien cordialement à vous,

Claude Monet.

*Document communiqué par M<sup>me</sup> Dortu.*

**1323. À ALICE MONET**

Pourville, jeudi 20 fév. 96

Je ne suis pas content parce que je n'ai pas eu de lettre ce matin, sachant ta ponctualité cela m'inquiète toujours, bien que je veuille croire que la poste en est la cause, et le mieux sera, si tu le peux, de faire partir tes lettres le matin. Ici il n'y a qu'une distribution comme chez nous. Enfin, j'espère avoir deux lettres demain matin.

Sois contente, j'ai travaillé toute la journée malgré un petit peu de pluie de temps en temps. J'ai mis en train quatre toiles, trois motifs différents. Je ne te dirai pas que je suis ravi de ces commencements, car j'y vais timidement et bafouille un peu, mais enfin j'ai confiance et ne veux pas être trop exigeant le premier jour. Une seule chose me terrifie, c'est la crainte du mauvais temps que je sens venir certainement et qui me gêne bien. Enfin, je suis plein de courage.

Je pense venir samedi soir. J'arriverai par 9 heures 45 du soir partant d'ici à 7 heures 20. Tu peux faire commander Daniel. Si par hasard je jugeais mieux de rester, je te télégraphierai samedi, mais comme j'aurai besoin de toiles et puisque je serai bien heureux de passer le dimanche près de toi, tu peux y compter. Inutile de charger Jean de prendre des billets pour moi puisque j'aurai des bagages à rapporter. Il vaut mieux du reste que je vienne samedi, parce qu'une fois tout à fait en plein travail, il vaudra mieux ne pas trop m'interrompre. Ce sera plutôt à vous de me venir voir, mais, hélas, ce n'est plus l'ancienne maison Paul, et ça laisse bien à désirer, sous tous les rapports.

J'espère avoir demain de bonnes nouvelles de vous tous ainsi que de Suzanne et de Marthe auxquelles je te charge d'envoyer mes affectueuses pensées.

Cette lettre ne devant partir que demain, vendredi, te parviendra samedi. Je ne t'écrirai donc pas demain soir.

A bientôt, ma chérie, je t'embrasse comme je t'aime ainsi que les filles et les garçons.

Ton vieux mari,

Claude Monet.

Il est 8 heures et demie et je vais me coucher; je suis cependant moins fatigué que les autres jours, une seule jambe persiste à être un peu raide et douloureuse. J'espère que les deux tiennes sont redevenues solides et que ce vilain rhume est en train de disparaître et que je vous trouverai tous guéris et aimables.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

**1324. À J. DURAND-RUEL**

Pourville par Offranville, 25 février 96

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Je viens vous informer qu'aujourd'hui même vous sera expédiée de Vernon une caisse contenant trois tableaux de M<sup>me</sup> Manet-Morisot que j'avais promis à sa fille pour l'exposition qui doit avoir lieu en mars.

Je suis installé ici depuis quelques jours, j'avais besoin de revoir la mer et suis enchanté de revoir tant de choses que j'ai faites il y a quinze années. Aussi me suis-je mis à l'ouvrage avec ardeur.

Recevez mes meilleurs compliments.

Claude Monet.

*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 360-361. Archives Durand-Ruel.*

**1325. À ALICE MONET**

Pourville,  
mercredi matin 7 heures [26 février 1896]

Seulement deux mots encore aujourd'hui, ma pauvre chérie, car hier soir mon heure habituelle de correspondance a été prise par l'arrivée des Thaulow. Je commençais mon potage, quand ils sont arrivés pédestrement par un clair de lune superbe; il m'a fallu les garder à dîner et les reconduire un bout de chemin le soir, toutes mes lettres remises.

Je t'écrirai plus longuement ce soir, il fait un temps superbe et je n'ai pas de temps à perdre. Le rhume est absolument passé grâce à ta potion et aussi aux précautions que je prends, mais quel froid cependant! j'ai dû chercher des motifs à l'abri du vent. Enfin je fais ce que je peux, mais c'est dur.

J'ai reçu ta lettre hier, mais j'espère bien ne pas avoir besoin de l'ordonnance. A ce soir, je suis pressé. Toutes mes pensées et baisers.

Ton vieux

Monet.

Que Kléber ne manque pas de bien prendre ses précautions pour la gelée.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

**1326. À ALICE MONET**

Pourville, jeudi pour vendredi<sup>1</sup>, 28 fév. [1896]

Deux mots seulement, ma bonne chérie, je viens d'écrire cinq lettres, c'est énorme. J'ai reçu ta dépêche se croisant sans doute avec la mienne que j'ai de suite envoyée selon ton désir. Mais je vois que, Blanche partie, tu ne pourras rester seule avec tes tristes pensées. Enfin tu m'informerás de vos décisions.

De ta dépêche, je conclus que ça ne va pas à Paris, que la pauvre Marthe est peut-être à bout de forces. Enfin il ne faut pas s'alarmer, l'époque du retour approche, ce sera un grand bien pour tous. Je suis content de tes nouvelles, moi je vais très bien mais suis peu satisfait du temps. Ce matin, pluie et grêle, et toujours ce même vent. Je n'ai pu travailler qu'après déjeuner, pas satisfait, très lent. Du reste je ne fais que commencer et souvent recommencer, mais il en sortira quelque chose, c'est si beau.

Je n'ai rien à te dire que tu ne penses de la missive signée Alice. J'avais justement écrit hier à Mirbeau pour le prévenir de ma venue prochainement à Paris. A ce propos ne manque pas, quand tu iras, de m'apporter chemises de jour pour Paris, de nuit, mouchoirs, etc. pour ici, car il ne me sera pas possible de m'arrêter à Giverny.

J'ai reçu un mot de Montaignac me disant que les *Cathédrales* ne seront exposées qu'en mars, c'est tout, et que je peux compter sur ce que je lui demandais. J'attends toujours un mot, soit de la petite Manet soit de Degas, je pense qu'on a bien fait l'envoi à Durand-Ruel.

Ce matin j'ai bien reçu ta lettre datée d'hier mercredi, mais de mardi je n'ai rien reçu.

Baisers à tous à Giverny, et à Paris. Pour toi toutes mes pensées.

Ton vieux

Claude Monet.

<sup>1</sup> Monet écrit jeudi une lettre qui sera expédiée le vendredi 28 février 1896.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

**1327. À GEFROY**

Pourville, 28 février 1896

Je suis un peu bien timide et tâtonnant, mais enfin je me sens dans mon élément et j'espère pouvoir un peu travailler.

*G. Geffroy, 1922, p. 305.*

1328. À ALICE MONET [Pourville], vendredi pour samedi<sup>1</sup>, 29 fév. [1896]

J'ai reçu ce matin tes deux lettres datées l'une d'hier jeudi et l'autre d'aujourd'hui vendredi. Tu n'en fais jamais d'autres, ma bonne chérie. Je suis rentré trop tard ce soir, autrement j'aurais essayé de te faire partir un mot plus tôt, pour te dire que, malgré tout le plaisir de voir Germaine, je ne trouve pas raisonnable de te laisser seule, tu peux avoir besoin d'elle pour une cause ou l'autre. Et je suis sûr que cela nous gênerait notre plaisir, à elle comme à moi, de te savoir seule. Je sais bien qu'il y a les garçons, mais ce n'est pas pareil. Je trouve que venir dimanche, être ici à midi pour repartir à 6 heures de Pourville n'est pas raisonnable. Il vaut donc mieux ajourner ce plaisir, et pouvoir venir la veille.

Je suis toujours sans nouvelles de l'exposition Manet; si on ne m'écrivait pas et que tu saches quelque chose, télégraphie-moi.

Je travaille, mais bien bien lentement et péniblement, je ne me sens pas encore le courage de faire des cinq et six toiles par jour.

Je travaille à deux ou trois, et toujours hésitant, mal content de la mise en toile, du choix de la place, ce qui m'amène à des changements, enfin je n'y suis pas encore et, avec cela, une indécision, une timidité extrême. Mais pas de découragement, je veux faire quelque chose et j'y arriverai. En tout cas ce ne sera pas faute de courage, car le temps est toujours bien dur et le vent bien gênant et, le pire de tout, c'est le changement de temps continu.

Je vais très bien et mange comme quatre même le soir, c'est sans doute l'air vif et l'exercice.

Je ne veux pas venir à Giverny dimanche, sachant que, deux ou trois jours après, je serai obligé d'aller à Paris; ce ne serait pas raisonnable. Je serai toujours à même de venir quand je verrai le temps absolument mauvais.

Ne te tourmente pas du silence de Robin, peut-être dira-t-il demain à Marthe qu'il n'a pas le temps de te répondre. Mais si l'hiver commence à présent, ce ne sera pas drôle pour le retour de Suzanne, bien que d'ici là ça puisse bien changer.

Je t'embrasse bien fort, ma chérie, ainsi que Germaine et les garçons.

Reçois toutes mes pensées et ne m'oublie pas en écrivant à Paris.

Ton vieux Claude Monet.

<sup>1</sup> Monet écrit *vendredi* une lettre qu'il doit expédier le *samedi* 29 février 1896.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

1329. À ALICE MONET [Pourville, 6 mars 1896]

*[Vent violent. Difficulté de peindre en plein air. Toujours cette tristesse de ne pouvoir travailler comme il le voudrait, gêné par le temps ou par cette mélancolie qui le prend parfois:]*

... La mer fait un terrible tapage.

*[Il a lu les articles du Figaro et du Journal sur l'exposition:]*

... qui ont dû amener bien du monde.

*Vente, Drouot, Paris, 11 décembre 1970, n° 288.*

1330. À ALICE MONET [Pourville, 7 mars 1896]

*[La pluie et le vent redoublent:]*

... Je suis désespéré.

*Vente, Drouot, Paris, 11 décembre 1970, n° 288.*

1331. À ALICE MONET [Pourville, 8 mars 1896]

... J'ai demandé à ce que l'on m'ouvre une cabine... et là, à l'abri, j'ai barbouillé et usé de la couleur, essayant de peindre la mer, très belle par le vent, et puis ça m'intéresse, car je ne puis songer à rien faire rapidement... il faut me résoudre à mettre des toiles en train par tous les temps, tous les vents; faire peu de choses et rester les bras croisés quand l'effet n'y est pas m'est impossible.

L'article de Geffroy est calme et il aurait dû s'emballer un peu plus, mais comme Degas l'a si bien dit, j'ai peur que G[effroy] ne s'alourdisse un peu et ne retrouve sa bonne plume que lorsqu'il est question d'un artiste se rattachant au peuple.

*[Il vient d'écrire à Degas:]*

... Je serais bien aise de savoir comment ça marche, plus je pense à toutes ces belles choses, plus je les trouve d'un charme et d'un art élevé et pur.

*Vente, Drouot, Paris, 11 décembre 1970, n° 288.*

1331 bis. À MALLARMÉ Pourville, [c. 8 mars 1896]

... Vous savez que c'est par raison, pour travailler, que j'ai dû partir jeudi soir, et malgré cette pluie et vent, je me suis remis aussitôt à la besogne. Mais non sans penser à cette belle réunion d'œuvres, si pure et si belle. Je la vois d'ici et voudrais savoir l'effet produit, ce qui se dit, s'écrit. En deux mots vous pourrez me renseigner et me donner grande joie... Degas a-t-il paru jeudi soir et s'est-il rendu compte de notre seule préoccupation?

*Vente autographes, Paris, Drouot, 19 décembre 1977, n° 174.*

1332. À ALICE MONET [Pourville, 11 mars 1896]

... Hier soleil superbe, je commence encore des toiles et m'excite en projets à la vue de choses superbes... aujourd'hui un temps variable si bien que je n'ai pu faire rien qui vaille.

*[Une mélancolie l'accable:]*

... Ce n'est cependant pas le courage ni la volonté qui me manquent... Et puis... je suis si maladroite, si long à voir et à comprendre, enfin... je ne suis plus ce que j'étais, c'est bien certain...

*[Monet voudrait aller à Paris pour le jour de la clôture de l'exposition Morisot; il envoie à sa femme:]*

... cette gentille lettre de Mallarmé à qui j'avais demandé comment ça allait rue Laffitte.

*[Et il s'inquiète toujours de son jardin:]*

... N'est-il rien arrivé de chez Vilmorin? Le jardin doit se transformer.

*Vente, Drouot, Paris, 24 janvier 1972, n° 210.*

1333. À ALICE MONET [Pourville, matin, 12 mars 1896]

*[Il lui est impossible de garder les paons de Mme Pissarro:]*

... Je vais bien m'agacer aujourd'hui car c'est à désespérer et il faut voir comme cette pluie fait tout changer... J'ai bien peur d'être obligé de revenir.

*Vente, Drouot, Paris, 11 décembre 1970, n° 289.*

1334. À ALICE MONET [Pourville, soir, 12 mars 1896]

*[Pas d'amélioration:]*

... Je travaille bien dans la cabine, mais c'est toujours pour commencer et couvrir des toiles; et puis ce que je fais est si mauvais, si épouvantable. Je suis attristé, mais non découragé, je veux lutter encore.

*Vente, Drouot, Paris, 11 décembre 1970, n° 289.*

1335. À ALICE MONET [Pourville, 13 mars 1896]

... J'ai eu si froid à travailler sur le haut de la falaise où soufflait un vent d'est glacial que j'ai dû lâcher au bout d'une heure.

*[Et Monet se désespère de toujours commencer et de ne pouvoir rien terminer.]*

*Vente, Drouot, Paris, 11 décembre 1970, n° 289.*

1336. À ALICE MONET [Pourville, 14 mars 1896]

... J'ai travaillé à six toiles et avec une telle tension d'esprit que je n'en peux plus.

*Vente, Drouot, Paris, 11 décembre 1970, n° 289.*

1337. À ALICE MONET [Pourville, 18 mars 1896]

*[Monet s'apprête à aller passer quelques jours à Giverny:]*

... Pas un jour sans pluie ou vent.

*[Cependant il songe déjà à revenir l'année suivante:]*

... Car je vois à présent, en allant à mes motifs, les choses qui sont à faire à telle ou telle heure et par certains effets, et il y en a à foison, mais c'est toujours ainsi, il faut un mois d'apprentissage.

Enfin j'aurai toujours repris courage et confiance, car je sens qu'encore un peu d'effort et de volonté, je vais me ressaisir. Aussi je songe à ce que je ferai à Giverny dès que le jardin sera fleuri.

*Vente, Drouot, Paris, 11 décembre 1970, n° 290.*

1338. À ALICE MONET [Pourville, 19 mars 1896]

*[Pluie terrible:]*

... Jusqu'à midi j'ai gâché de la couleur dans la cabine. C'était cependant bien beau. Enfin vers 2 heures le temps s'est dégagé, le soleil a paru resplendissant, plus de vent, un temps inouï de calme et de beauté, mais ce que j'ai marché pour me trouver à chaque motif au moins un moment!

*Vente, Drouot, Paris, 11 décembre 1970, n° 290.*

1339. À ALICE MONET [Pourville, 24 mars 1896]

*[Seule lettre où:]*

... le temps est superbe.

*[Levé à 6 heures. Il a déjà travaillé à trois toiles. La veille il était à Paris:]*

... dîner très gentil, sauf Degas qui a manqué et qui doit me garder rancune.

*Vente, Drouot, Paris, 11 décembre 1970, n° 290.*

1340. À ALICE MONET [Pourville], mercredi 25 mars 96, 3 heures

Je profite d'une occasion et malheureusement aussi d'un violent orage pour t'écrire à la hâte ces quelques lignes.

Je me porte à merveille et j'étais bien en train de piocher, quoique je sois désolé d'avoir perdu ces quelques belles journées, car tout a poussé d'une façon que tous mes motifs sont méconnaissables. Tout a verdi et ces belles herbes sèches qui faisaient mon bonheur sont envahies par les nouvelles pousses vertes, et cette pluie qui tombe va encore faire pousser. C'est bien dommage, car ça commençait à mieux aller et, maintenant, je crains d'être obligé de partir sans rien pouvoir finir.

J'espère pour vous que vous n'avez pas ce même orage, qui était du reste à prévoir, tant il faisait chaud. Enfin, c'est un drôle de métier que d'être paysagiste.

Je n'ai que le temps de te griffonner ces lignes, on attend ma lettre pour aller à Dieppe d'où on rapportera mon beurre.

Je t'embrasse bien tendrement ainsi que tous.

Ton vieux Monet qui t'aime.

Durand qui a fait l'aimable, me chargeant de compliments pour toi, m'a annoncé que l'exposition des *Cathédrales* chez Sutton était ouverte.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

1341. À ALICE MONET Pourville, jeudi 26 mars [1896], 4 heures

Ma chérie,

Voilà ma journée probablement finie, et que de mal par cette tempête. Impossible de tenir à plusieurs endroits, et cette pluie a encore fait verdier encore, c'est absolument vert partout, ce qui me désole au-delà du possible. Ce matin j'ai été terriblement mouillé, mais j'ai tout de même pu travailler à cinq toiles. La mer est admirable.

Je serai très content de vous avoir samedi et dimanche. Télégraphie-moi sans faute demain à quelle heure vous arriverez et combien vous serez, mais je prévois que je déjeune à onze heures moins le quart.

Je me porte bien, quoique bien fatigué et toujours cette douleur au dos qui me brûle comme un fer rouge.

Je t'écris à la hâte pour que l'on porte ma lettre à Dieppe et que tu la reçoives demain matin.

Je t'embrasse comme je t'aime, ainsi que tous.

Claude Monet.

Ne manque pas de télégraphier et venez, car je ne passerai plus beaucoup de temps ici.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

1342. À ALICE MONET Pourville, mardi 31 mars [1896]

Ma bonne chérie,

Quelle désolation, le temps continue à être de plus en plus épouvantable, toujours de la pluie malgré le vent du nord. Et vous partis, je me sens tout démonté. Hier après avoir déjeuné de bonne heure, je suis retourné à la petite maison où tant bien que mal j'ai travaillé, commençant encore une autre toile et, le soir, j'en ai aussi commencé une autre à Mordal, mais c'est bien inutile, car ce matin après une terrible nuit, le temps est ignoble. Enfin, je vais finir la semaine et rentrerai définitivement pour dimanche, car il n'y a plus d'espoir à présent de pouvoir songer à terminer quoi que ce soit. Peut-être même viendrai-je plus tôt que dimanche, si ce temps continue. Je consacre ma matinée à écrire un tas de lettres, espérant qu'après midi je pourrai peut-être travailler un peu.

J'espère que vous êtes bien arrivés, que vous avez trouvé un meilleur temps qu'ici, que tu ne te sens pas trop fatiguée et que tu as trouvé tout le monde bien. J'ai été bien heureux de vous avoir près de moi pendant ces deux jours, mais me suis senti tout découragé et triste une fois seul, et sentant bien que, malgré tous mes efforts, je ne pouvais arriver à aucun résultat. Enfin, cela m'aura toujours redonné le goût du travail et l'envie de revenir ici l'hiver prochain, où, avec plus de temps devant moi, je pourrais faire et mener à bien les belles choses que j'ai dans la tête.

Je ferme ma lettre avant de recevoir la tienne, tenant à ce qu'elle parte ce matin. Embrasse bien tout le monde pour moi, Sukey [Suzanne] et ses chéris, Marthe, tous enfin. Pour toi, ma chérie, le meilleur de moi, tout mon cœur.

Ton vieux qui t'aime,

Claude Monet.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

1343. À ALICE MONET Pourville, 1<sup>er</sup> avril 96

Ma bonne chérie,

Bien content de te savoir bien rentrée, contente et vaillante. Je t'écris deux mots seulement, car il est 5 heures, je viens de rentrer trempé comme une soupe, ayant travaillé 2 heures sous la pluie; c'était très beau, mais n'ayant pas emporté mon ciré, j'ai dû finir par lâcher. J'avais espéré faire une très bonne journée, le vent étant enfin tombé, et puis pour changer c'est toujours pareil: de la pluie quand il n'y a pas de vent et, comme tu l'as vu souvent, l'un et l'autre. Hier j'ai cru devenir enragé, le vent a emporté mes toiles, je pose ma palette pour les ramasser, et elle s'en va à son tour. J'étais furieux et ai failli tout jeter. Enfin j'ai fait chercher une bâche et me suis fait faire un abri.

Je ne sais encore si je rentrerai dimanche. Cela dépendra du temps, mais de toute façon je reviendrai pour une journée avec vous. Que de belles choses je vois chaque jour. Aujourd'hui par cette pluie fine, c'était superbe. Et si j'avais du temps devant moi, que de choses je pourrais faire. J'ai écrit au propriétaire de la petite maison, et gare à l'année prochaine.

A bientôt ma chérie, baisers à tous, à toi toutes mes pensées.

Ton vieux

Claude Monet.

J'ai bien reçu le paquet.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

1344. À P. DURAND-RUEL Pourville, 1<sup>er</sup> avril [1896]

Cher Monsieur Durand,

J'ai bien reçu votre lettre, ainsi que le catalogue Chabrier que l'on m'a renvoyé ici. Je vous en remercie, et viens vous prier de me faire envoyer par grande vitesse en gare de Vernon mes quatre Morisot, trois Cézanne et le tableau racheté à la vente de Lauzet.

Je compte venir pour la journée de dimanche à Giverny et serais bien aise d'avoir toutes ces toiles pour les remettre en place.

Je compte sur votre obligeance pour faire faire cet envoi de suite.

Je continue à travailler malgré un bien mauvais temps et je ne sais si j'arriverai à pouvoir terminer quelque chose, mais du reste je suis décidé de revenir l'hiver prochain, car il y a à faire des choses superbes.

Mes meilleurs compliments.

Votre dévoué

Claude Monet.

*L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 366. Archives Durand-Ruel.*

1345. À P. DURAND-RUEL Giverny, 12 avril 96

Cher Monsieur Durand,

Ainsi que vous m'en avez témoigné le désir, je viens vous informer que me voici rentré à Giverny. J'y suis depuis une dizaine de jours, chassé de Pourville par un temps impossible, mais très content d'y être allé et avec l'intention d'y retourner passer l'hiver prochain. J'attends que le temps s'apaise un peu ici pour entreprendre différentes choses que j'ai en vue. En tout cas, je ne compte pas m'absenter en ce moment et, si vous avez l'intention de venir me voir, vous n'avez qu'à me faire signe.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

P.-S. — J'ai trouvé en arrivant la caisse contenant les tableaux Morisot et autres. Merci.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

1346. À P. DURAND-RUEL Giverny, 20 avril 96

Cher Monsieur Durand,

Je compte venir prochainement à Paris pour voir l'exposition de Pissarro, qui vient justement de m'écrire pour me dire qu'il vous avait chargé de terminer un vieux compte et de me remettre la somme de cinq mille francs.

Je vous préviendrai du jour de ma venue pour que vous puissiez me remettre cette somme.

Avec mes compliments,

Croyez-moi votre bien dévoué

Claude Monet.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

1347. À P. DURAND-RUEL Giverny, 11 mai 96

Cher Monsieur Durand,

N'ayant pu venir à Paris comme je le pensais et ne sachant quand je viendrai, je viens vous demander d'être assez aimable de me faire l'envoi de la somme de cinq mille francs que Pissarro vous a chargé de me réserver.

Avec mes remerciements, recevez mes compliments les meilleurs.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

1348. À P. DURAND-RUEL Giverny, 17 mai 96

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Je suis bien en retard pour vous accuser réception de votre lettre du 12 courant contenant les cinq mille francs que Pissarro vous a chargé de me remettre, mais une nouvelle maladie survenue à l'un des fils de ma femme en est la cause. Sans quoi je serais venu voir l'exposition de Pissarro.

Enfin, tout danger a disparu de ce côté heureusement.

En hâte, recevez mes remerciements,

Et croyez-moi votre tout dévoué

Claude Monet.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*



1349. À WHISTLER

Giverny, 18 mai 96

Mon cher Whistler,  
J'apprends le terrible malheur qui vous frappe et viens vous témoigner de la part que je prends à votre douleur. J'avais eu le bonheur d'apprécier la grâce et l'intelligence de M<sup>me</sup> Whistler, je savais l'adoration qu'elle avait pour vous et je m'imagine combien votre douleur doit être grande. Mais il vous faut être courageux et fort devant le coup qui vous frappe. Puisse le témoignage d'un vieil ami être pour vous une faible consolation. Je vous envoie mes sincères compliments de condoléances, vous saurez qu'en dehors de l'admiration que j'ai pour vous, combien je vous aime.  
À vous de tout cœur,

Claude Monet.

Glasgow University Library.

1350. À ?

Giverny, 20 septembre 1896

... Vous pouvez répondre à ce cousin champenois qu'il n'y a, à ma connaissance, aucun lien de parenté entre lui et moi, mon père étant du Dauphiné et mon grand-père d'Avignon.

*Autographes et documents historiques, Librairie H. Saffroy, Bulletin n° 69, juin 1970, n° 6707.*

1351. À ALBERT COLLIGNON

Giverny, mercredi 28 octobre [1896]

Cher Monsieur Collignon,  
Je suis désolé de ne pouvoir vous rencontrer ce matin, mais je suis obligé de m'absenter toute la journée et ne rentrerai que ce soir, tard.  
Avec tous mes regrets croyez, cher Monsieur, à mes meilleurs sentiments.

Claude Monet.

P.-S. — Inutile de vous dire que je serais très content de voir disparaître ce mur menaçant et d'avoir une meilleure route et plus d'air.

C. M.

*Archives du Louvre, P. 30.*

1352. À M. JOYANT

Giverny, 17 novembre 1896

Cher Monsieur Joyant,  
Merci de votre pensée et de votre obligeance.  
Je vous verrai à la première occasion dès que je viendrai à Paris. Je regrette que vous n'ayez pu accompagner Geffroy dimanche dernier et souhaite que votre malaise n'ait pas eu de suite.  
Amicalement à vous,

Claude Monet.

*Document communiqué par M<sup>me</sup> Dortu.*

1353. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 17 nov. 96

Cher Monsieur Durand-Ruel,  
En effet voilà bien longtemps que je suis sans nouvelles de vous et ma foi je pensais bien que tous rapports d'affaires étaient finis entre nous. Enfin tant mieux s'il n'en est rien, car je n'ai rien à me reprocher vis-à-vis de vous.

Je ne suis pas venu à Paris depuis bien des mois et n'ai pas bougé de Giverny où j'ai travaillé, mais pas selon mon gré, à cause du temps épouvantable que nous n'avons pas cessé d'avoir depuis un temps infini, et tout ce que j'ai entrepris, ou à peu près, sera à terminer l'an prochain. Et je me propose d'aller bientôt à la mer pour terminer toute une série de toiles commencées l'an dernier, qui m'intéressent beaucoup et dont je suis assez content. Vous voilà donc au courant. Quant à ce que vous me demandez, je n'y vois pas d'inconvénient et vous pouvez envoyer ce que vous voudrez à Stockholm, car pour moi je ne vois pas bien l'intérêt à y envoyer personnellement. Vous avez du reste assez de choses de moi à envoyer.

L'état de notre malade ne s'est pas aggravé, mais elle est toujours bien mal et cela attriste bien notre vie. Heureusement qu'à part cela tout le monde est bien ici.

Je vous envoie notre meilleur souvenir pour vous et tous les vôtres.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 361-362. Archives Durand-Ruel.*

1354. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 23 nov. 96

Cher Monsieur Durand-Ruel,  
Je n'ai pu répondre de suite à votre lettre, étant à peindre des fleurs qui me prennent tout mon temps, et suis du reste très embarrassé pour vous répondre au sujet du tableau des *Glaçons* que vous me demandez, puisque je l'ai mis de côté pour moi et l'ayant refusé déjà à plusieurs personnes. Et, si je me décidais à le céder, ce ne serait que si on m'en offrait un bon prix. Consultez donc votre client et dites-moi le prix que vous y pouvez mettre, cela ne nous engageant ni l'un ni l'autre en quoi que ce soit. Je dois même vous dire que pour ne pas manquer à ma promesse, je devais en faire part à un client à moi, à qui j'ai promis de ne pas vendre sans l'en prévenir le jour où je me déciderais à m'en défaire. Quant à des projets d'exposition, je ne veux pas y songer quant à présent et trouve qu'il est bon de n'en pas abuser. Plus tard, dans un an ou deux, je verrai, mais certainement pas cette année. J'ai beaucoup de projets de travail, quand je les aurai mis à exécution il sera temps à songer à affronter les soucis que cela entraîne toujours.

Vous serez bien aimable de me faire savoir si vous avez donné suite à votre désir d'avoir ces *Glaçons* afin que je puisse pressentir les intentions de la personne qui m'a fait promettre de ne pas les vendre sans la prévenir. Mais, comme je vous le dis, je n'y tiens pas autrement, et ce ne serait qu'en présence d'une offre avantageuse que je me déciderais. Quant à en refaire d'autres, cela est très chanceux avec l'hiver qui se présente d'abord, et puis surtout à cause de l'intention où je suis de partir de bonne heure à la mer.

Avec mes meilleurs compliments, croyez-moi toujours votre tout dévoué

Claude Monet.

*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 362-363. Archives Durand-Ruel.*

1355. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 30 déc<sup>bre</sup> 96

Cher Monsieur Durand,

Je pensais justement à vous écrire pour vous demander un renseignement au sujet de l'exposition de Stockholm, parce que, ayant reçu une lettre du prince Eugène que j'ai connu à Christiania et qui patronne cette exposition, il se pourrait que je me décide à y envoyer personnellement quelque chose à joindre à ce que vous avez décidé d'y envoyer. Je voudrais donc savoir, quelles sont les toiles que vous avez choisies et quand vous en faites l'envoi.

Je voulais aussi vous demander quelle est la toile achetée par le musée de Berlin.

Quant aux *Glaçons*, je vais m'occuper de suite de voir s'il y a quelque chose à faire, mais j'ai bien peur que malgré mon désir de n'être désagréable à personne, cela ne me cause des ennuis et que, d'une manière ou de l'autre, je ne fasse des mécontents, et je me demande si je ne ferais pas mieux de ne jamais vendre cette toile. Enfin je vais m'occuper de vous donner une réponse le plus tôt possible et, si la chose est faisable, je puis vous dire que je ne vendrai pas cette toile à moins de 12000 francs, prix marchand, ce qui vous permettra de la vendre 14000 à 15000. C'est un gros prix, mais si votre client a vraiment une prédilection pour ce tableau il peut bien payer cela. Mais, du reste, cela dépendra du résultat de mes démarches.

Je suis absolument désolé du temps que nous avons: il n'y a pas eu trace de neige ici et je n'ai par conséquent rien pu faire d'hivernal. Aussi je compte, m'en aller à Pourville dans les premiers jours de janvier.

Mes compliments à tous les vôtres, votre dévoué

Claude Monet.

P.-S. — Je compte sur votre obligeance pour me donner les renseignements demandés.

*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 363-364. Archives Durand-Ruel.*

1356. À GEFFROY

14 janvier 1897

... C'est une joie pour moi de revoir le mouvement de la mer.

*G. Geffroy, 1922, p. 305.*

1357. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 17 janvier 97

Cher Monsieur Durand,

Je viens vous dire que je pars demain à Pourville où je compte rester deux ou trois mois, si donc vous avez à m'écrire vous voudrez bien m'adresser vos lettres à Pourville par Offranville, Seine-Inférieure. Je serais du reste bien aise d'être fixé d'une façon positive au sujet des *Glaçons*. Je compte donc sur vous pour me mettre au courant dès que vous aurez reçu réponse.

Maintenant je voudrais bien savoir si vous envoyez des tableaux de nous ou d'autres à l'exposition de Venise. J'ai été assailli de lettres du directeur et me suis engagé à y envoyer, et me voilà sur mon départ sans que j'aie pu m'en occuper. Si vous pouviez vous en charger, cela me ferait bien plaisir: vous pourriez envoyer deux tableaux à vous, par contre je fournirais les tableaux pour Stockholm. Dans ce cas un mot de réponse au plus vite à Pourville afin que je vous envoie les pièces et que je prévienne le maire de Venise.

Je compte sur vous, et vous envoie mes meilleurs compliments.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 364. Archives Durand-Ruel.*

1358. À ALICE MONET

Pourville, [18 janvier 1897]

Je suis bien arrivé par un temps superbe et de suite, après déjeuner, j'ai été voir tous mes motifs; rien n'a bougé, la petite maison est intacte, j'en ai la clef... Une seule chose, les terrains sont bien plus verts que l'an passé...

P.-S. — J'espère qu'on a pu faire convenablement l'envoi des *Cathédrales*.

*Vente, Drouot, Paris, 23 février 1973, n° 137.*

1359. À O. MAUS

Giverny, 18 janvier 1897<sup>1</sup>

Monsieur,

J'arrive de voyage et trouve aujourd'hui votre mot du 15 courant auquel je m'empresse de répondre en vous assurant de prendre part à la prochaine exposition de la Libre Esthétique, et comme je ne suis ici que pour un jour seulement je donne des instructions pour que l'on adresse dans le délai voulu trois tableaux à M. Meully, et dont vous trouverez ci-contre la description. Je vous serai très reconnaissant de bien vouloir donner des instructions pour qu'il soit pris soin de mes cadres, ce sont des bordures anciennes auxquelles je tiens tout spécialement.

Quant à l'inscription du prix de vente au catalogue, je n'y tiens pas autrement, mais vous pourrez faire selon que vous le jugerez le mieux.

Le n° 1 n'est pas à vendre. Du 2 et 3, je demande quinze mille de chaque. Vous voudriez bien me faire savoir l'époque de la clôture de l'exposition, qui n'est pas mentionnée dans votre invitation.

Recevez l'expression de mes meilleurs sentiments. Claude Monet.

N° 1, *Cathédrale de Rouen*. Hauteur 1,20 m sur 90 cm.

N° 2, *Portail de la Cathédrale de Rouen*. Hauteur 1,10 m sur 75 cm.

N° 3, *Portail de la Cathédrale de Rouen. Soleil couchant*. Hauteur 1,10 m sur 75 cm.

Prière, pour le placement, de placer le n° 1 au milieu, à gauche le 2, etc.

<sup>1</sup> Le lieu et la date indiqués par L. Venturi en tête de cette lettre sont en contradiction avec les déplacements de Monet tels qu'on les connaît, sans qu'il soit possible de proposer une conjecture pleinement satisfaisante.

L. Venturi, « *Archives...* », 1939, t. II, pp. 225-226.

**1360.** À ALICE MONET [Pourville, 20 janvier 1897]

... Temps lugubre, brume sombre, vent glacial.

[Voilà ce qui empêche Monet de travailler. Il avait sur la plage de Pourville une petite cabine pour s'abriter, et voilà qu'elle a été vendue sans qu'il en soit informé:]

... tu vois ma tête et ma déception.

[Il a fallu transporter tout son matériel dans une petite maison. Les nouveaux propriétaires sont des gens malheureux, sa chambre est mal tenue et il n'a pu encore y faire une bonne nuit:]

... c'est là qu'on se fait vieux car on pense à tant de choses... Enfin quand il y aura la fatigue du travail, je crois que je dormirai mieux...

P.-S. — Tu ne me parles pas de l'envoi des *Cathédrales*. J'espère que cela a pu se faire.

Vente, Drouot, Paris, 24 janvier 1972, n° 208.

**1361.** À P. DURAND-RUEL Pourville, 20 janvier 97

Cher Monsieur Durand,

En réponse à votre lettre du 18 courant, je vous ai adressé sous pli séparé toutes les pièces concernant l'exposition de Venise; les deux notices sont signées, vous n'aurez qu'à les remplir. Ces notices sont à envoyer de suite, je suis même en retard. Faites choix de tableaux récents de préférence ou un récent et un plus ancien, faites à votre gré. J'ai de suite informé le maire de Venise que je vous chargerais de toutes les formalités, c'est donc chose entendue et je vous remercie de votre obligeance.

Je ne puis non plus vous donner de réponse formelle au sujet des *Glaçons*, on m'a demandé quelques jours; dès que je serai fixé je vous écrirai.

Votre tout dévoué Claude Monet.

L. Venturi, « *Archives...* », 1939, t. I, p. 365. Archives Durand-Ruel.

**1362.** À ALICE MONET [Pourville, 21 janvier 1897]

[La lettre est d'abord relative au procès Guérin. Il doit procurer à son avoué:]

... un certificat d'artiste ou de marchand connu attestant que le nommé Legrand à l'époque dont il est question, 77, était bien marchand de tableaux à son compte. Je vais tout de suite écrire pour cela à Durand-Ruel et peut-être serai-je obligé d'aller à Paris...

[Toujours cette même difficulté à travailler:]

... il neige et fait un froid de loup.

[Et dans sa chambre, il fait presque plus froid que dehors, avec:]

... un feu qui ne va pas et des courants d'air insensés. Je ne rigole pas du tout.

[S'il vient à Paris, peut-être s'arrêtera-t-il à Rouen, et passera-t-il le dimanche à Giverny. Il a reçu un matelas mais pas chaud, et l'air traverse ses vêtements:]

... il ne faut décidément compter que sur la fièvre du travail pour tenir chaud.

[On lui a cependant trouvé une autre cabine sur la plage, mais toute petite et où il ne travaillera pas aussi commodément que dans l'autre.]

Vente, Drouot, Paris, 24 janvier 1972, n° 208.

**1363.** À P. DURAND-RUEL Pourville par Offranville, Seine-Inf<sup>re</sup>, jeudi 21 janvier [1897]

Cher Monsieur Durand,

Je crains que la personne qui vous a téléphoné tantôt de ma part se soit mal expliquée et que vous n'ayez pas compris l'importance du service que je vous demande. C'est au sujet du procès que M. Guérin intente à ma femme et aussi à moi, et dont je vous ai parlé dernièrement. L'arrêt de jugement devait être rendu hier et, le matin même, hier, mon avoué me demandait par dépêche des renseignements sur M. Legrand, parce qu'il existe au dossier une lettre de M. Hoschedé à Guérin lui demandant de livrer les tableaux à lui achetés chez M. Legrand. L'avocat de Guérin prétend que son client n'a jamais vu ni entendu parler d'un marchand de tableaux du nom de Legrand en 1877. J'ai répondu ce que je savais, que M. Legrand était un de vos anciens employés qui avait fait à cette époque le commerce des tableaux.

Bref, mon avoué en m'annonçant ce matin que l'arrêt ne sera rendu que le 27 courant me prie de me procurer un *certificat* par des personnes connues comme artistes ou marchands de tableaux, constatant qu'en 1877 il existait bien un M. Legrand, ancien employé de M. Durand-Ruel, et qu'il avait une galerie rue Laffitte. Ce *certificat* devra être fait sur papier timbré et les signatures des certificateurs visées par les maires de leur arrondissement. Voilà, j'ai copié la lettre même de mon avoué, qui ajoute que ce renseignement est d'une grosse importance pour notre cause.

J'ai de suite pensé que vous voudriez bien me rendre ce service et si vous pouviez le faire signer par un autre marchand de la rue Laffitte et pas par un artiste, ce serait mieux.

Comme c'est urgent en somme, assez pressant, si vous avez à me demander quelque chose, télégraphiez-moi: ce sera plus simple. Adressez les télégrammes ainsi:

Graff Monet Dieppe.

Maintenant si vous jugez qu'il soit nécessaire que je vienne à Paris, dites-le-moi.

Excusez ce dérangement et merci d'avance.

Votre tout dévoué Claude Monet.

Pourriez-vous avoir l'adresse de Legrand? Renoir la sait peut-être.

Réponse par dépêche si la chose est possible.

Document original, Archives Durand-Ruel.

**1364.** À ALICE MONET [Pourville, 22 janvier 1897]

[Même sujet: le procès Guérin et les démarches, télégraphe, téléphone, qu'il impose à Monet:]

... c'est un bureau d'affaires que j'ai installé ici, de peinture point n'est question.

[Il souffre d'autant plus de ne pas travailler:]

... qu'aujourd'hui la mer furieuse est admirable.

[Monet a d'autres soucis. Durand-Ruel veut d'urgence sa réponse pour la vente d'un de ses tableaux. Les Glaçons, mais Monet attend la réponse de Montaignac:]

... et Durand voudrait pouvoir faire affaire avec son client avant la vente Vever fixée au 2 février et à laquelle son client achètera peut-être un autre *Glaçon* et ne voudra plus de celui-ci.

[Monet est abruti de ces cassements de tête. Il hésite, il craint que la vente Vever ne marche mal.]

Vente, Drouot, Paris, 24 janvier 1972, n° 208.

**1364 bis.** À MALLARMÉ Giverny, 27 janvier 97

Mon cher Mallarmé,

En arrivant de Pourville où je suis installé pour quelque temps, je trouve le volume (*Divagation*) que vous avez eu la bonne pensée de m'envoyer. C'est un grand plaisir pour moi, et vous en remercie.

Je vais l'emporter pour le lire à la veillée, la journée de travail terminée, avec tout le soin et le recueillement qu'il mérite.

Vous voudrez bien me rappeler au souvenir de M<sup>me</sup> et de M<sup>lle</sup> Mallarmé.

A vous d'amitiés, Claude Monet.

Vente autographes, Paris, Drouot, 19 décembre 1977, n° 174. Document original.

**1365.** À ALICE MONET [Pourville, 5 février 1897]

[Hier:]

... le temps était calme, gris, délicieux, et après avoir revu mon coin favori...

[Monet comptait pouvoir travailler beaucoup ce matin. Et voilà la pluie, une pluie terrible:]

... un barbotage épouvantable.

Vente, Drouot, Paris, 24 janvier 1972, n° 209.

**1366.** À P. DURAND-RUEL Pourville par Offranville, [c. 5 février 1897]

Cher Monsieur Durand,

Vous avez sans doute appris par M. Legrand que l'affaire Guérin a été rendue tout en notre faveur; je voulais vous le dire plus tôt mais je suis parti aussitôt pour me remettre au travail et n'ai pas eu un instant à moi depuis mon arrivée ici.

J'ai été très heureux du résultat de la vente Vever et vous aussi vous devez en être satisfait, cela va sans doute donner un peu de stimulant aux amateurs.

Je suis plein d'ardeur et d'entrain mais ne suis guère satisfait du temps, et jusqu'à présent je n'arrive qu'à me faire mouiller.

Avez-vous racheté pour votre compte ou pour des clients? je serais bien aise de le savoir; et aussi qui a bien pu acheter le *Pont d'Argenteuil* à un tel prix? Si vous avez un instant vous serez bien aimable de me le faire savoir.

Mes meilleurs compliments.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Et M. Depeaux a-t-il acheté quelque chose?

L. Venturi, « *Archives...* », 1939, t. I, pp. 365-366. Archives Durand-Ruel.

**1367.** À ALICE MONET [Pourville, 6 février 1897]

... Voilà-t-il pas que l'endroit où j'ai tant de toiles commencées, vers la hauteur, vers Dieppe, va être interdit au public: une société de Dieppe a loué tous ces terrains, depuis le Val Saint-Nicolas, pour y établir toutes sortes de jeux anglais, puis tir à la cible, tir aux pigeons.

[Les herbes sèches vont être brûlées et fauchées, et l'on va:]

... niveler tous ces beaux mouvements de terrain.

[Monet a tout de même obtenu libre passage et un abri contre le vent, mais il doit se hâter:]

... car les terrassiers vont vite approcher de mes motifs.

Vente, Drouot, Paris, 24 janvier 1972, n° 209.

1368. À G. DURAND-RUEL

Pourville par Offranville,  
Seine-Inf<sup>re</sup>, [9 février 1897]

Cher Monsieur Durand-Ruel,  
J'ai bien reçu votre lettre contenant les renseignements relatifs à la vente  
Vevey, je vous en remercie et viens à nouveau vous demander un petit ren-  
seignement. Vous allez me trouver bien exigeant, mais je ne sais pas le nom de  
l'expéditeur à Paris pour l'exposition de Stockholm et j'en ai besoin. Voulez-  
vous être assez aimable pour me l'adresser ?

Merci d'avance,  
Votre tout dévoué

Claude Monet.

Quel terrible temps, votre père doit être mieux partagé dans le Midi. C'est  
pressant cette adresse.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

1369. À ALICE MONET

[Pourville, 1<sup>er</sup> trimestre 1897]

[*Nouvelles de tous les siens. Son frère est venu lui annoncer qu'il se remarierait<sup>1</sup> et  
Monet n'en est pas content du tout.*]

<sup>1</sup> Léon-Pascal Monet va effectivement se remarier le 18 mai 1897.

*Vente, Drouot, Paris, 23 février 1973, n° 139.*

1370. À ALICE MONET

[Pourville, 16 février 1897]

[*Enfin il fait beau et Monet travaille ferme :*]

... Six toiles aujourd'hui mais je dois dire que je suis bien fatigué.

[*Affaires familiales. Il est question d'un mariage pour Blanche. Monet en a  
longuement parlé avec son fils Jean :*]

... je ne le sens pas absolument pris, emballé comme semble l'être Blanche...

[*Monet s'inquiète, mais dit-il :*]

... laissons-les rentrer en eux-mêmes et mûrement réfléchir.

*Vente, Drouot, Paris, 24 janvier 1972, n° 209.*

1371. À ALICE MONET

[Pourville, 17 février 1897]

[*Le temps est superbe. Pourra-t-il ou non travailler ? Il espère que la crue est  
arrêtée à Giverny ; il faut que le jardinier prenne des précautions pour les pivoines  
du Japon, fasse attention aux taupes...*]

*Vente, Drouot, Paris, 24 janvier 1972, n° 209.*

1372. À ALICE MONET

Pourville, [c. 20 février 1897 ?]

[*Monet se désole de son incapacité à travailler vite et régulièrement :*]

... je suis d'un long qui me désespère.

[*Son angoisse est constante :*]

... Avec les heures de marée, j'ai souvent le temps qu'il me faut, mais la mer  
est basse quand il me la faudrait pleine...

[*Des amis sont venus le voir « à bicyclette », mais vont revendre leur machine à  
Dieppe.*]

*Vente, Drouot, Paris, 23 février 1973, n° 138.*

1373. À ALICE MONET

[Pourville, 21 février 1897]

[*Jamais récompensé du mal qu'il se donne. En arrivant à la petite maison de  
Varengeville, il aperçoit de la fumée :*]

... c'étaient des gens qui brûlaient des herbes sèches, et avec le vent qu'il  
faisait, tous mes motifs étaient perdus si je n'étais arrivé.

[*L'après-midi, son porteur oublie le parasol, il crève une toile blanche, et pendant  
ce temps-là il ne travaille pas, et :*]

... je sens la nature se transformer à vue d'œil ; enfin je me débats, je pioche et  
suis au bon air.

[*Il est de nouveau question de Blanche :*]

... dis-lui bien que je ne suis pas contre elle, mais qu'en somme je serais désolé  
si je voyais Jean ne l'épouser que par dévouement pour ne pas lui faire de  
chagrin.

P.-S. — Voilà déjà les narcisses qui commencent à fleurir.

*Vente, Drouot, Paris, 24 janvier 1972, n° 209.*

1374. À ALICE MONET

[Pourville, 22 février 1897]

... Je suis tout à fait d'aplomb, mais bon Dieu, que c'est beau mais difficile,  
que j'ai donc du mal à faire ce que je veux !

*Vente, Drouot, Paris, 24 janvier 1972, n° 209.*

1375. À ALICE MONET

[Pourville, 25 février 1897]

[*Monet travaille sans arrêt :*]

... mais je suis fatigué, bien fatigué, si mal dans le dos...

*Vente, Drouot, Paris, 24 janvier 1972, n° 209.*

1376. À ALICE MONET

[Pourville, 1<sup>er</sup> mars 1897]

[*Monet est malade. Il était allé à Rouen et avait bien dormi de Rouen à Dieppe,  
mais aussitôt arrivé il a été pris de vomissements et a dû rester au lit :*]

... en rageant de voir le beau soleil.

*Vente, Drouot, Paris, 24 janvier 1972, n° 210.*

1377. À ALICE MONET

[Pourville, c. 4 mars 1897]

[*Ses douleurs dans le ventre l'ont repris et empêché de travailler pendant quatre  
jours, et la nature n'attend pas :*]

... tout change à vue d'œil, éclairage, verdure, etc. Quel guignon, moi qui  
étais si emballé !

*Vente, Drouot, Paris, 23 février 1973, n° 137.*

1378. À ALICE MONET

[Pourville, 8 mars 1897]

[*M<sup>me</sup> Monet et une de ses filles vont venir voir le peintre à Pourville :*]

... Prenez le train à 9 heures 26, c'est le seul bon, vous prendrez une voiture à  
la gare de Dieppe... vous serez mieux qu'en victoria ou dans un break.

[*Il a travaillé aujourd'hui à huit toiles.*]

*Vente, Drouot, Paris, 24 janvier 1972, n° 210.*

1379. À ALICE MONET

[Pourville, 10 mars 1897]

[*Monet compte prendre le lendemain son premier bain<sup>1</sup> :*]

... vers 10 heures, après avoir travaillé près Dieppe.

[*Il ne viendra pas attendre sa femme à la gare, s'il fait beau :*]

... car je n'ai pas de temps à perdre, tout change si vite.

<sup>1</sup> Indication en contradiction avec le temps pluvieux et frais du 10 mars 1897. du moins  
s'il s'agit d'un bain en mer.

*Vente, Drouot, Paris, 24 janvier 1972, n° 210.*

1380. À ALICE MONET

[Pourville, c. 16 mars 1897]

[*Monet exprime le vide laissé par sa femme et les enfants après leur visite :*]

... Ça m'a semblé tout drôle de me retrouver tout seul à table et le soir dans ma  
chambre.

*Vente, Drouot, Paris, 23 février 1973, n° 139.*

1381. À ALICE MONET

[Pourville, 21 mars 1897]

[*Les jours grandissent et permettent plus de travail. Mais toujours cette incertitude  
du temps :*]

... je vais d'un endroit à l'autre piochant quand même.

[*En P.-S. :*] Inutile de repeindre les petits ponts.

*Vente, Drouot, Paris, 23 février 1973, n° 140.*

1382. À ALICE MONET

Pourville, mardi soir [23 mars 1897]

Deux mots seulement, ma chérie, étant un peu fatigué de ma bonne journée et  
ayant à préparer des toiles pour demain matin. Je serais bien content si je  
n'avais pensé tout le temps à ce sacré Michel et je conçois ton tourment, c'est  
vraiment bien fréquent et je le conjure d'être bien prudent et de ne pas faire de  
trop longues courses à bicyclette ; vois donc si ça lui arrivait *loin* et *seul*. Je  
compte sur toi pour me tranquilliser...

[*Ce soir, il ne peut pas écrire :*]

... ce laconisme est bon signe. Je veux enfin regarder mes toiles. Je réfléchis un  
peu devant et m'organise pour demain matin si le beau persiste.

*Vente, Drouot, Paris, 23 février 1973, n° 138.*

1383. À ALICE MONET

[Pourville, c. 24 mars 1897]

[*Monet arrive de la petite maison de la falaise qui n'est pour lui qu'un trop  
précaire abri contre le :*]

... sacré vent ; impossible de travailler à aucune de mes toiles... Il fait un soleil  
superbe, mais une telle tempête de vent qu'il est impossible de tenir nulle  
part... tu penses si je suis désespéré.

[*Cependant la beauté de la mer le ramène toujours à son cheval :*]

... C'est grande marée, la mer est furieuse.

*Vente, Drouot, Paris, 23 février 1973, n° 139.*

1384. À ALICE MONET

[Pourville, 25 mars 1897]

... Quel sacré métier je fais là, j'ai beau voir de belles choses, c'est vraiment par  
trop difficile.

*Vente, Drouot, Paris, 23 février 1973, n° 140.*

1385. À ALICE MONET

[Pourville, c. 27 mars 1897]

[Indications sur son travail:]

... Je n'ai pu hier travailler à ma grosse falaise, impossible d'y tenir; je n'ai pu travailler qu'à ma petite maison. Et le soir commencer un coucher de soleil à la cabine, mais il n'était pas si beau qu'un autre jour.

[En revanche le matin, beau soleil:]

J'ai fait une très, très bonne séance à trois toiles qui ont pris bonne façon...

[Souvent aussi, le travail est empêché par sa santé:]

... J'ai le ventre et l'estomac détraqués ou fatigués, c'est certain... Je ne puis manger sans qu'aussitôt je ressente un tiraillement épouvantable... Tu ne m'en voudras pas si tu me vois rentrer, car c'est de consolation que j'aurai le plus besoin.

[Monet a reçu une lettre de Montaignac qui se renseigne sur son travail:]

... il semble bien disposé.

Vente, Drouot, Paris, 23 février 1973, n° 139.

1386. À ALICE MONET

[Pourville, 29 mars 1897]

[Monet est:]

... absolument navré de tout, découragé et attristé de constater qu'après m'être donné tant de peine, je ne vais rien rapporter encore.

[Un temps superbe, la vue de la mer, du pays, lui avaient rendu toute son ardeur; il déjeune, se change, s'apprête à travailler:]

... à deux toiles et de là aller au jeu du golf.

[Voilà le temps gâté et tout interrompu. Alors c'est le «noir» complet:]

... Je suis resté au lit jusqu'à 7 heures, ayant bien envie de tout planter là... le mieux serait de ne plus toucher à certaines toiles et si le temps devenait beau, d'en recommencer, ce que j'aurais dû faire déjà au lieu de transformer et de n'arriver qu'à faire des choses bâtardes et imprécises.

[A sa femme, il confie toute sa détresse:]

... ce que je m'avoue aussi, c'est une terrible impuissance.

[Il lui demande pardon de sa tristesse, de:]

... quelques mauvaises paroles...

[Prononcées pendant son court séjour à Giverny:]

... mais tu dois me connaître assez pour savoir ce qui se passe en moi.

Vente, Drouot, Paris, 23 février 1973, n° 140.

1387. À ALICE MONET

[Pourville, 30 mars 1897]

Temps splendide; j'étais sur le champ de bataille à 6 heures, mais comme il y avait quatre ou cinq jours que je n'y étais allé le matin (au jeu du golf) j'ai trouvé tout bien changé. C'est tout vert et méconnaissable.

[Sa lassitude est si grande qu'il envisage d'abandonner Pourville:]

... dans le cas où je verrais tout espoir perdu... je m'occuperais de rapporter tout ce que j'ai à la petite maison.

[Il demanderait au propriétaire de le:]

... réinstaller l'an prochain, si je puis encore peindre dehors, car ce satané dos me fait de plus en plus souffrir.

[S'il rentre, il se remettrait au travail à Giverny:]

... si je n'arrive pas à faire quelque chose de propre, c'est que je suis décidément fichu.

Vente, Drouot, Paris, 23 février 1973, n° 140.

1388. À ALICE MONET

[Pourville, 31 mars 1897]

[Toujours cette indécision pénible. Il n'ose faire ses paquets:]

... de peur de le regretter.

[mais il:]

... ne sait que faire de son corps, n'ayant même pas le cœur à la promenade ni à la contemplation.

[Inquiétudes de famille aussi. Le dos lui fait moins mal, il reprend un peu espoir.]

Vente, Drouot, Paris, 23 février 1973, n° 140.

1389. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 22 avril 97

Cher Monsieur Durand,

Je viens vous prier de bien vouloir faire dire à votre photographe de me tirer douze épreuves de chaque cliché qu'il a fait de moi, sauf celui assis avec chapeau sur la tête qui est mauvais.

Ne me souvenant pas de son nom, je vous serais très obligé de faire faire la commission, le priant dès qu'il les aura tirées de me les adresser.

J'espérais bien avoir votre visite ces jours derniers comme vous me l'aviez fait espérer, mais sans doute vous avez eu des occupations imprévues.

Enfin, quand vous aurez un moment, vous savez que vous serez le bienvenu.

Merci d'avance pour la commission.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1390. À RODIN

Giverny, 23 avril 97

Mon cher Rodin,

Je reçois ce matin seulement la carte d'entrée pour le vernissage et, bien qu'ayant eu hier une visite imprévue, ç'aurait été une joie pour moi d'assister à votre triomphe. Car, depuis ma visite de l'autre jour, je ne cesse de penser à votre *Victor Hugo*, et à une autre belle chose que j'ai vue chez vous. Mais ce n'est que partie remise, comptant venir bientôt à Paris.

Merci de votre bonne pensée et tous mes regrets de n'avoir pu vous serrer la main hier. Et merci encore pour les délicieuses choses que vous m'avez données et qui font ma joie.

A vous d'amitié,

Claude Monet.

P.-S. — Je vous renvoie une carte qui s'est trouvée glissée sous mon enveloppe et qui ne m'était pas destinée.

Musée Rodin, Paris.

1391. À RODIN

Giverny, 2 mai 97

Mon cher Rodin,

Merci pour votre bonne lettre et pour votre aimable pensée de m'avoir envoyé votre beau dessin de la *Salomé*. Je vais demain à Paris et compte aller au Champ-de-Mars après-demain matin mardi. Voulez-vous que nous déjeunions ensemble, cela me ferait grand plaisir? Si oui, je vous attendrai devant votre *Victor Hugo* à 11 heures et demie. A moins que vous ne préféreriez un autre rendez-vous. Un mot de réponse adressé au reçu de ces lignes à l'hôtel Terminus où je serai dès demain.

Amitiés de votre dévoué

Claude Monet.

Musée Rodin, Paris.

1392. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 11 mai 97

Cher Monsieur Durand,

Je vois par votre lettre que, comme c'était à craindre dans un pareil moment, la vente Aubry n'a pas donné les résultats espérés. Je suis heureux de vous savoir en possession de mes tableaux, c'est une bonne opération pour vous car ces tableaux sont certainement parmi mes meilleurs. Mais je dois vous avouer qu'en présence du peu de monde qui était à l'exposition je m'attendais à un résultat encore moins bon, car sauf le *Belle-Ile* à 4000 francs il n'y a trop rien à dire.

Merci d'avoir pensé à m'écrire.

Bien cordialement à vous,

Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. 1, pp. 366-367. Archives Durand-Ruel.

1393. À RODIN

Giverny, 18 mai 97

Cher Ami,

Voilà deux dimanches que nous espérons vous avoir avec Mirbeau et Helleu, mais un mot de Mirbeau m'annonce que c'est remis à dimanche prochain 23 mai. Mettez-vous donc d'accord avec lui et qu'il n'y ait ni remise, ni malentendu.

Je serai bien heureux de vous revoir.

A bientôt, à vous d'amitié,

Claude Monet.

Musée Rodin, Paris.

1394. À RODIN<sup>1</sup>

Vernon, le 22 mai 97 à 8 heures 35 du matin

Mirbeau allant au Creusot ne viendra pas demain, mais [je] compte sur vous demain matin avec Helleu, train 8 heures de Paris, réponse télégraphique adressée Vernon, amitiés,

Claude Monet.

<sup>1</sup> Télégramme.

Musée Rodin, Paris.

1394 bis. À P. HELLEU

Giverny, 6 juin 97

[Il invite Helleu à prendre le café au mariage de son fils Jean avec Blanche Hoschedé.]

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-68, don de M<sup>me</sup> Howard-Johnston.

1395. À RODIN

Giverny, 20 septembre 97

Mon cher Rodin,

Voilà un temps infini que je veux vous écrire pour vous dire tout le plaisir que m'a causé votre collection de dessins, reproduits par Manzi et Joyant. Vous le saviez bien que j'en aurais de la joie, mais je tenais à vous le dire. Mais les jours passés au travail passent et vous font oublier tant de choses.

Toutes mes amitiés, toute mon admiration.

Votre ami

Claude Monet.

Musée Rodin, Paris.

1396. À DURAND-RUEL

Giverny, 28 sep<sup>bre</sup> 97

MM. Durand-Ruel et fils,  
Ci-joint un mandat postal de 75 francs pour solde de votre facture du 24 courant dont je vous prie de m'accuser bonne réception.  
Recevez l'assurance de mes sentiments distingués. Claude Monet.  
*Document original, Archives Durand-Ruel.*

1397. À ZOLA

[Giverny], 3 [déc]<sup>bre</sup> 97

Mon cher Zola,  
Bravo et bravo encore pour les deux beaux articles du *Figaro*<sup>1</sup>. Vous seul avez dit et si bien dit ce qu'il fallait. Je suis heureux de vous en faire tous mes compliments.  
Votre vieil ami Claude Monet.  
<sup>1</sup> Il s'agit des articles parus dans *Le Figaro* du 25 novembre et du 1<sup>er</sup> décembre 1897. *Bibliothèque Nationale, Paris, Département des Manuscrits. N. a. fr. 24522, f° 229.*

1398. À HAMMAN

[1898 ?]

[Il dit qu'il a plusieurs Cathédrales à vendre et demande des renseignements sur l'acheteur éventuel.]  
*Charavay, fichier.*

1399. À ZOLA

Giverny, 14 janvier 98

Mon cher Zola,  
Encore une fois bravo et de tout cœur pour votre vaillance et votre courage.  
Votre vieil ami Claude Monet.  
*Bibliothèque Nationale, Paris, Département des Manuscrits. N. a. fr. 24522, f° 230.*

1400. À G. PETIT

24 janvier 1898

Je charge M. Montaignac de vous parler au sujet de mon projet.

1401. À GEFFROY

[Giverny], 15 février 1898

... Je suis de loin et avec passion cet ignoble procès. Vous devez y aller chaque jour? Comme je voudrais y être! Vous devez être bien attristé de la conduite de bien des gens... J'admire de plus en plus Zola de son courage. Quelle tâche pour les avocats! J'attends anxieusement la plaidoirie de Clemenceau.  
*G. Geffroy, 1922, p. 211.*

1402. À ZOLA

Giverny, 24 fév. 98

Mon cher Zola,  
Malade et entouré de malades, je n'ai pu assister à votre procès et venir vous serrer la main, comme c'était mon désir. Je n'en ai pas moins suivi avec passion toutes les phases et je veux vous dire combien j'admire votre courageuse et héroïque conduite, vous êtes admirable et il n'est pas possible que, le calme revenant dans les esprits, tous les gens sensés et honnêtes ne vous rendent hommage.  
Courage, mon cher Zola.  
A vous de tout cœur, Claude Monet.  
*Bibliothèque Nationale, Paris, Département des Manuscrits. N. a. fr. 24522, f° 231-232.*

1403. À GEFFROY

[Giverny], le 25 février 1898

... L'admirable courage de Zola! C'est de l'héroïsme absolument! Je suis certain qu'avec un peu d'apaisement dans les esprits, tous ceux qui sont sensés se rendront à l'évidence, et reconnaîtront ce qu'il y a de beau dans l'acte de Zola.  
*G. Geffroy, 1922, p. 211.*

1404. À ?

Giverny, 3 mars 1898

[Au sujet de l'affaire Dreyfus et de Zola:]

... J'ai signé la protestation de *L'Aurore*, j'ai directement écrit à mon ami Zola ce que je pensais de sa courageuse et belle conduite. Quant à faire partie d'un comité<sup>1</sup> quelconque, ce n'est pas du tout mon affaire.  
<sup>1</sup> Il peut s'agir de la *Ligue des Droits de l'Homme*.  
*Marc Loliée, Autographes, Bulletin XXXIX, 1962, n° 63.*

1405. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 1<sup>er</sup> avril 98

Cher Monsieur Durand,  
Notre blessé étant tout à fait remis, nous avons fait la promesse à nos enfants de Rouen de les aller voir dimanche prochain, il me sera donc impossible de vous recevoir ce jour-là, mais je veux espérer que, lorsque vous serez débarrassé un peu de vos occupations, vous trouverez bien un moment pour venir me voir, car je vous le dis sans rancune, ce n'est pas sans chagrin et aussi sans un peu de dépit que je vous ai vu espacer, pour ne pas dire cesser, les visites auxquelles vous m'aviez habitué depuis si longtemps, et qui, cessant, m'ont fait croire à de l'abandon.  
Avec mes meilleurs compliments, croyez-moi toujours  
Votre dévoué Claude Monet.  
*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 367 (partiellement).  
Archives Durand-Ruel.*

1406. À HAMMAN

Giverny, 29 avril [1898]

Cher Monsieur Hamman,  
Je suis désolé du temps qu'il fait et j'ai peur d'être obligé de renoncer à ce que je fais, mais comme je tiens à exposer une note de paysage, je viens de penser à un très bon tableau, des *Meules* en plein soleil, tableau que M. Petit a dû voir chez M. Herz mais qui a dû, je crois, redevenir la propriété de Durand-Ruel. J'écris rue Laffitte pour cela et je voudrais savoir si, dans ce cas, M. Petit ne verrait pas d'obstacle.  
J'espère que non, car c'est une très bonne chose qui n'a jamais été exposée. Je vous écris à vous, vous priant de communiquer cela à M. Petit et de me répondre aussitôt.  
De mon côté je vous enverrai un mot lundi pour ce qu'il y aurait à ajouter à mon catalogue.  
Cordialement à vous, Claude Monet.  
*Document original, Archives Durand-Ruel.*

1406 bis. À P. HELLEU

Giverny par Vernon, Eure, 2 mai [1898 ?]

Mon cher Helleu,  
Je suis désolé, je me suis donné un mal énorme afin de venir mercredi, mais vous savez le temps qu'il a fait. Je ne sais quel parti prendre. J'ai peur qu'en ne venant pas, votre famille me trouve bien sans façon et, si je viens, c'est deux séances que je perds et mes toiles sont perdues. Répondez-moi franchement s'il vous est possible de remettre cela au jour que vous voudrez de la semaine prochaine, mais si cela devait vous causer le moindre ennui chez vous, dites-le-moi et je viendrais.  
Recevez toutes mes excuses et je vous en prie, ne m'en voulez pas.  
Votre ami Claude Monet.  
Adressez-moi un télégramme adressé à Vernon.  
*Fondation Custodia (coll. F. Lugt), Institut Néerlandais, Paris, inv. n° 1971-A. 202.*

1407. À RODIN

Giverny, 13 mai 98

Mon cher Rodin,  
Vous devez être surpris de mon silence, moi qui suis un de vos plus sincères admirateurs, et je veux que vous sachiez pourquoi je n'ai pu encore aller admirer votre *Balzac* et protester contre tous ces imbéciles.  
Je suis retenu ici par un travail forcené, ayant à terminer un tas de choses que je dois exposer d'ici quinze jours chez Petit. Sans quoi vous pensez bien que vous m'auriez trouvé parmi les premiers. Mais je suis tranquille sur la beauté de votre œuvre, le jugement de tous ces ignares m'en est une garantie.  
Dès que je serai libre, je vous en informerai et vous donnerai rendez-vous devant *Balzac*. En attendant, tous mes compliments et mes félicitations pour l'heureuse issue de l'incident.  
Mais quelle honte pour Messieurs Des Gens de Lettres [sic].  
En hâte, amitiés, Claude Monet.  
*Musée Rodin, Paris.*

1407 bis. À P. HELLEU

Giverny, 21 mai 98

... J'avais entrepris pas mal de choses nouvelles que je n'ai pu faire à cause surtout de l'impossible temps qu'il fait...  
*Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-67, don de M<sup>me</sup> Howard-Johnston.*

1408. À G. PETIT

[Giverny], 30 mai 1898

[Il demande à Petit de venir à Giverny pour fixer le catalogue et pour juger certaines de ses toiles, car, à force de les voir, Monet ne sait plus qu'en penser. L'exposition ouvrira le 1<sup>er</sup> juin.]

1409. À PORTIER

Giverny, 6 juin 98

Mon cher Portier,  
Il ne m'a pas été possible d'aller chez vous ayant été très occupé tous ces temps derniers. J'espérais vous rencontrer à la Galerie Petit, lors de l'ouverture, mais en vain. Obligé de revenir à Paris mercredi, mais avec beaucoup de choses à faire, je ne pourrai monter à Montmartre.  
Si vous le pouvez, venez donc chez G. Petit mercredi vers 1 heure et demie.  
En hâte,  
A vous,  
Claude Monet.  
*Bibliothèque Nationale. Paris. Département des Manuscrits. N. a. fr. 13217, f° 50-51 — M. L. Proietti, « Lettere di Cl. Monet », Rome, 1974, p. 107.*

1410. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 27 juin 98

Cher Monsieur Durand,  
Je vous envoie une lettre qui m'a été adressée de Dresde et la réponse vous appartient.  
Avec mes meilleurs compliments, croyez-moi  
Votre tout dévoué  
Claude Monet.  
*Document original, Archives Durand-Ruel.*

1411. À RODIN

[Giverny], 30 juin 98

Mon cher Rodin,  
Croyez-vous que, par suite de contretemps qu'il serait trop long de vous énumérer, ce n'est qu'hier que j'ai pu aller au Salon, et cela sans que je puisse seulement vous en prévenir afin de vous voir, ne fût-ce qu'un moment.  
Enfin j'ai vu votre *Balzac*, et, bien que je fus [*sic*] certain de voir une belle chose, mon attente a été dépassée, je vous le dis bien sincèrement. Vous pouvez laisser crier, jamais vous n'étiez allé plus loin; c'est absolument beau et grand, c'est superbe et je ne cesse d'y penser.  
Cordialement à vous, mon cher ami,  
Claude Monet.  
Ma femme, qui était avec moi, a subi le choc et me charge de ses compliments.  
*Musée Rodin, Paris.*

1412. À M. COLLIGNON

[Giverny], 30 juin 1898

[*Monet s'excuse de donner de la peine à son correspondant au sujet d'un jeune homme qui passe un examen.*]  
... Il est en effet difficile de savoir le nom des examinateurs avant l'épreuve écrite.  
[*Un de ses amis, G. Geffroy, lui a dit qu'on s'en occupait.*]  
... et qu'il serait temps de pistonner le jeune homme après l'examen écrit.  
*Charavay, juillet 1949, n° 22764.*

1413. À ?

Giverny, 30 juin 1898

[*Il remercie son correspondant de sa démarche faite auprès de St[anislas] Meunier.*]  
*Charavay, fichier.*

1414. À MONTAIGNAC

1<sup>er</sup> septembre 1898

Je me tiendrai aux limites du contrat, puisque vous l'avez voulu.

1415. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 9 nov<sup>bre</sup> 98

Cher Monsieur Durand,  
Je reçois votre lettre et m'empresse de vous dire que vous serez certain de me trouver à la maison dimanche prochain, si vous voulez bien venir pour déjeuner comme autrefois; vous serez le bienvenu. Si cela ne vous est pas possible, un mot, je vous prie, pour me dire l'heure de votre venue et nous causerons de ce dont vous me parlez.  
Croyez-moi toujours votre bien dévoué  
Claude Monet.  
P.-S. — J'attends un mot de vous me confirmant votre visite.  
*Document original, Archives Durand-Ruel.*

1416. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 10 nov<sup>bre</sup> 98

Cher Monsieur Durand,  
De mauvaises nouvelles de la santé de mon fils Michel m'obligent de partir ce soir même pour Londres. Je viens vous prier d'ajourner votre visite. A mon retour, je vous en informerai.  
En hâte, tout à vous,  
Claude Monet.  
*Document original, Archives Durand-Ruel.*

1417. À P. DURAND-RUEL Londres, the Grosvenor Hotel, 14 nov<sup>bre</sup> 98

Cher Monsieur Durand,  
Deux mots en hâte pour vous dire que je rentre demain à Giverny, que mon fils est complètement hors de danger et que, si vous le pouvez, vous serez certain de me trouver dimanche à la maison.  
Dans ce cas, un mot de réponse à Giverny.  
Mes meilleurs compliments,  
Claude Monet.  
*Document original, Archives Durand-Ruel.*

1418. À THIÉBAULT-SISSON

Giverny, 16 nov<sup>bre</sup> 98

Cher Monsieur,  
Je n'ai pu vous répondre plus tôt étant absent depuis quelques jours, mais j'avais déjà été informé de votre désir par M. Durand-Ruel. Je l'attends ici dimanche prochain et m'entendrai avec lui pour que les envois qu'il fera de mes toiles soient pour le mieux.  
Je ne puis que charger M. Durand-Ruel; toutes les fois qu'il m'est arrivé d'envoyer personnellement, soit en province, soit à l'étranger, je n'ai eu qu'ennuis et déceptions.  
Enfin je ferai pour le mieux.  
Croyez, je vous prie, à mes sentiments les meilleurs.  
Claude Monet.  
*Document original, Archives Durand-Ruel.*

1419. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 25 nov<sup>bre</sup> 98

Cher Monsieur Durand,  
Je vous expédie aujourd'hui même par grande vitesse une caisse contenant les huit tableaux choisis par vous dimanche dernier.  
Vous serez bien aimable de me retourner en gare de Vernon la caisse vide, en ayant toujours besoin.  
Avec mes meilleurs compliments, croyez-moi votre bien dévoué  
Claude Monet.  
*Document original, Archives Durand-Ruel.*

1420. À G. PETIT

Giverny, 5 décembre 1898

Rentré seulement d'hier, je suis aujourd'hui en possession de votre lettre du 30 novembre contenant la somme de cinq mille francs en compte dont je m'empresse de vous accuser réception.  
*Autographes et documents historiques, Librairie H. Saffroy, catalogue n° 34, 1955, n° 12352.*

1421. À ?

Giverny, 5 décembre 98

Monsieur,  
Je regrette beaucoup de ne pouvoir vous répondre selon votre désir, et cela malgré ma grande admiration pour le colonel Picquart, mais je n'ai jamais fait de lithographie et suis incapable de la moindre chose qui soit digne de l'Album que vous projetez de faire.  
Je suis de plus dans des préoccupations personnelles qui ne me laissent pas de loisir d'essayer quoi que ce soit.  
Avec tous mes regrets, veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.  
Claude Monet.  
*M. L. Proietti, « Lettere di Claude Monet », Rome, 1974, p. 106.*  
*Manuscrits Bibliothèque du Louvre.*

1422. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 14 déc<sup>bre</sup> 98

Cher Monsieur Durand,  
M. Destrée m'écrit pour avoir un renseignement au sujet de la *Cathédrale* que vous m'avez achetée dernièrement, mais j'ai beau consulter le catalogue de l'exposition faite chez vous en 95, et rappeler mes souvenirs, je ne puis répondre d'une façon certaine si votre *Cathédrale* est bien celle cataloguée sous le n° 19. Je m'aperçois que ce catalogue était si mal fait, par ma faute, qu'il est impossible de s'y retrouver. Ce qu'il y a de certain, c'est que votre toile faisait bien partie de l'exposition et que c'est très probablement le n° 19, mais sans affirmation.  
Je profite de l'occasion pour vous demander si vous pourrez me donner de l'argent pour le 21 ou 22 courant, cela me ferait plaisir. Et comme l'autre jour vous m'avez offert de me solder entièrement, je l'accepterais volontiers pour cette date, si toutefois cela ne vous gêne en rien.  
Mes meilleurs compliments.  
Tout à vous,  
Claude Monet.  
*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 367-368 (partiellement).*  
*Archives Durand-Ruel.*

1423. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 20 déc<sup>bre</sup> 98

Cher Monsieur Durand,  
Je compte venir à Paris demain, et passerai rue Laffitte après-demain jeudi pour vous demander ce que vous avez bien voulu me promettre.  
Recevez les meilleurs compliments de votre tout dévoué  
Claude Monet.  
P.-S. — Pour la toile que je vous ai promise, vous m'excuserez de ne pas vous l'apporter maintenant, vous priant d'attendre aux premiers jours de janvier.  
Cl. M.  
*Document original, Archives Durand-Ruel.*

## ADDENDA AUX LETTRES

Documents parvenus postérieurement au 1<sup>er</sup> janvier 1978

\*1424. À G. CAILLEBOTTE

Giverny

Mon cher ami,  
Je vous adresse par chemin de fer en gare d'Argenteuil un petit panier de prunes ; elles sont peu abondantes cette année. Je vous envoie ce que nous avons de mieux.  
Depuis un mois je ne peux plus rien faire de bon. J'ai gratté et crevé à peu près tout ce que j'avais fait et je suis très dégoûté de moi ; un été superbe perdu.  
Ah, la peinture, quelle torture !  
Décidément je ne suis rien de rien, ne recevrai Sisley ni personne.  
Amitiés à tous deux, Claude Monet.  
Samedi 4 septembre 87.  
*M. Berhaut, « Caillebotte, ... », Paris, 1978, p. 247, lettre n° 32.*

\*1425. À G. GEFFROY

Giverny, [20 juin 1888]

Je reçois un mot de van Gogh qui me parle de l'article que vous avez fait sur son exposition : il paraît qu'il est très bien et je voudrais bien le lire. (Envoyez-le moi donc, vous serez bien aimable). [Il n'a pas bougé de chez lui depuis le dîner d'Asnières.] Van Gogh me paraît triomphant. [Madame Hoschedé est aux eaux.] [Monet se voit obligé de renoncer à reprendre ses figures] à cause de ces sacrés Américains. [Cela l'ennuie.] Je voudrais tant prouver que je peux faire autre chose... Dites-moi ce que vous savez de l'effet produit par mes tableaux : quand je ne travaille pas, cela m'inquiète.  
*Vente autographes, Paris, Drouot Rive Gauche, 18 octobre 1978, n° 83.*

\*1426. À G. CAILLEBOTTE

Giverny, le 18 février 90

Cher ami,  
Dès que vous aurez cette lettre, envoyez-moi, ou faites-moi adresser votre souscription pour l'*Olympia*. Il faut que je remette la somme à M<sup>me</sup> Manet. J'ai déjà versé dix mille francs, mais il faut que je lui donne le solde pour prendre livraison du tableau. Je compte sur vous. J'aurais bien avancé cette somme pour vous, mais il m'a fallu donner mille francs pour moi, outre les dépenses imprévues pour cette affaire.  
J'ai su par M. Brault que votre retour était prochain. J'espère donc recevoir de vos nouvelles incessamment.  
Je compte sur vous.  
Amitiés, Claude Monet.  
*M. Berhaut, « Caillebotte, ... », Paris, 1978, p. 248, lettre n° 34.*

\*1427. À G. CAILLEBOTTE

Giverny, 27 mars 90

Cher ami,  
Puis-je venir vous demander à déjeuner jeudi 3 avril, nous reviendrions ensemble pour le dîner au Café Riche, car j'espère bien qu'il aura lieu.  
Répondez-moi.  
Amitiés, Claude Monet.  
*M. Berhaut, « Caillebotte, ... », Paris, 1978, p. 248, lettre n° 35.*

\*1428. À G. CAILLEBOTTE

Giverny, 12 mai 90

Mon cher ami,  
J'ai bien reçu les dahlias. J'ai été dérangé et ainsi oublié de vous l'écrire.  
Pour Sisley, il y a de meilleures nouvelles ; il a exposé au Champ-de-Mars où il a six toiles très bien exposées, ce qui peut lui faire du bien. Quant à Renoir, je le félicite de ne pas vouloir être décoré ; cela aurait pu lui être utile, c'est vrai, mais il doit arriver sans cela, c'est plus chic.  
Amitiés, Claude Monet.  
*M. Berhaut, « Caillebotte, ... », Paris, 1978, p. 248, lettre n° 36.*

\*1429. À G. CAILLEBOTTE

Giverny, 24 mai [1891]

Cher ami,  
... J'ai vu l'exposition des fleurs à Paris, des choses admirables. J'y ai fait la connaissance de votre ami Godefroy.  
Nous devons le prévenir quand nous irons le voir avec Mirbeau.  
Pouvez-vous me dire où je pourrai trouver des plants de fleurs annuelles, j'en ai vu de superbes à l'exposition, mais qu'il est trop tard pour semer, entre autres des chrysanthèmes... et des layas à fleurs jaunes ; peut-être en auriez-vous un peu vous-même ? Enfin, tâchez de vous renseigner.  
A mardi, n'est-ce pas ?  
Amitiés, Claude Monet.  
*M. Berhaut, « Caillebotte, ... », Paris, 1978, p. 248, lettre n° 40.*

\*1430. À G. CAILLEBOTTE

Giverny, mercredi [c. 1891]

Cher ami,  
Ne manquez pas de venir lundi comme c'est convenu, tous mes iris seront en fleurs ; plus tard, il y en aurait de passés.  
Voici le nom de la plante japonaise qui me vient de Belgique : *Crythrochaete*. Tâchez d'en parler à M. Godefroy et de me donner quelques renseignements sur sa culture.  
A bientôt.  
Amitiés, Claude Monet.  
*M. Berhaut, « Caillebotte, ... », Paris, 1978, p. 248, lettre n° 39.*

\*1431. À G. CAILLEBOTTE

Giverny, 24 août 91

Cher ami,  
Je vous ai expédié aujourd'hui en gare d'Argenteuil le panier de prunes traditionnel.  
J'ai reçu votre lettre ainsi qu'une de Mirbeau, mais je ne sais quand je vais pouvoir prendre jour, car avec ce sale temps je ne travaille guère et j'ai toujours peur de m'absenter juste quand il fait mon temps et je voudrais bien ne plus perdre une journée, le peu de toiles que j'ai pu entreprendre étant déjà bien compromis.  
Enfin, si je le peux, je vous prévienrai ; mais le travail avant tout, n'est-ce pas ?  
Amitiés, Claude Monet.  
*M. Berhaut, « Caillebotte, ... », Paris, 1978, p. 248, lettre n° 37.*

\*1432. À G. CAILLEBOTTE

Giverny, 14 septembre 91

Cher ami,  
Votre bateau me serait d'une grande utilité en ce moment, je travaille à quantité de toiles sur l'Epte et suis très mal à l'aise en norvégienne. Si donc vous n'en avez réellement pas besoin, envoyez-le-moi soit par bateau qui le déposerait à Vernon ou à l'écluse de Port-Villez ou bien par chemin de fer, ce qui serait, je crois, le plus pratique.  
Un mot de réponse.  
Amitiés, Claude Monet.  
Si le bateau est stable et assez grand, il peut me rendre un grand service.  
*M. Berhaut, « Caillebotte, ... », Paris, 1978, p. 248, lettre n° 38.*

\*1433. À MARTIAL CAILLEBOTTE

22 mai 94

Mon cher Martial,  
Je voulais toujours vous écrire, mais je travaille beaucoup en ce moment, ce qui m'a fait retarder. J'ai reçu ce matin les photographies de Gustave qui me font bien plaisir. Je vous en remercie beaucoup, et aussi d'avoir pensé à m'envoyer celle où vous êtes tous deux.  
J'espère, maintenant que tout est entendu avec l'administration des Beaux-Arts, que bientôt elle prendra possession des tableaux qui doivent être accrochés au Luxembourg.  
J'ai ajourné mon exposition, mais j'espère bientôt venir à Paris et vous voir. Lorsque vous en serez à l'organisation et à l'accrochage de l'exposition de Gustave, ne manquez pas de me prévenir et usez de moi sans crainte. Vous savez le bonheur que j'aurais de m'occuper de sa mémoire.  
Croyez-moi bien amicalement à vous. Claude Monet.  
*M. Berhaut, « Caillebotte, ... », Paris, 1978, p. 249, lettre n° 46.*

## II. PIÈCES JUSTIFICATIVES

(113) VINCENT VAN GOGH À THÉO VAN GOGH [29 mai 1888]

A Montmajour, j'ai vu un soleil couchant rouge, qui envoyait des rayons dans les troncs et feuillages de pins enracinés dans un amas de rochers, colorant d'orangé feu les troncs et les feuillages, tandis que d'autres pins sur des plans plus reculés se dessinaient bleu de prusse sur un ciel bleu-vert tendre, céruleen. C'est donc l'effet de ce Claude Monet, c'était superbe.

«Correspondance complète de Vincent van Gogh», traduction de M. Beerblock et L. Roelandt, Paris, 1960, p. 114, t. III.

(114) B. MORISOT À MONET [peu après le 15 juin 1888]

Vous l'avez bien conquis, vous, ce public récalcitrant. On ne rencontre chez Goupil que des gens admiratifs au dernier point... Si vous voulez, je vous dirai que parmi tous, mon préféré est celui aux petits arbres roux du premier plan, nous sommes restés, mon mari et moi, en extase pendant une heure.

D. Rouart, «Correspondance de Berthe Morisot», Paris, 1950, pp. 135-136.

(115) V. VAN GOGH À JOHN RUSSELL Arles, [fin juin 1888]<sup>1</sup>

... Mon frère a une exposition de dix nouveaux tableaux de Claude Monet, ses dernières œuvres; par exemple, un paysage avec un coucher de soleil rouge, et un groupe de sapins noirs au bord de la mer. Le soleil rouge jette un reflet orangé ou rouge sang sur les arbres vert-bleu et sur le sol. Je voudrais bien les voir.

<sup>1</sup> Traduit de l'anglais.

J. Rewald, «Théo van Gogh, Goupil and the Impressionists», in: «Gazette des Beaux-Arts», janvier-février 1973, pp. 23, 62 (note 46).

«Correspondance complète de Vincent van Gogh», Paris, 1960, t. III, p. 82.

(116) MAURICE BOUCHOR À MONET [c. juillet 1888]

... Ponchon m'a dit avoir vu chez Goupil un très beau tableau de vous; il passait de l'autre côté du boulevard, et votre *Méditerranée* l'a attiré. J'ai été chez Goupil dès que je l'ai pu...

J'en ai vu cinq magnifiques — une mer sauvage, des montagnes blanches, un lac d'émeraude, un paysage marin qui a au premier plan un grand arbre (platané?) — toutes choses qui me semblent admirables à la fois par l'intériorité et une extrême délicatesse, des brumes dorées, des choses impalpables, ces deux qualités fondamentales étant d'ailleurs diversement dosées suivant les sujets. La *Méditerranée* est éblouissante.

(117) S. OPPENHEIM À MONET Paris, le 28 novembre 1889

Quant à mes *Meules*, croyez que je les regrette chaque jour. Je n'avais aucunement l'intention de les vendre, car si je dépense mes économies en belles toiles, c'est pour la plus grande joie de mes yeux et de ceux de mes intimes.

Mais le représentant de M. Boussod est venu me relancer à diverses reprises sans succès et j'ai fini par lui fixer un prix pour me débarrasser de lui.

Je croyais ce prix assez élevé pour avoir la paix; huit jours après, je recevais une lettre acceptant mon prix. Le tableau est même allé directement de l'exposition chez Boussod-Valadon, de sorte que je n'ai même pas eu la toile un jour contre mon mur, c'était dur...

Il me reste de vous deux toiles que j'aime fort, cela va sans dire, puisque je les ai choisies, et qui me sont une précieuse preuve de votre talent et de sa puissante séduction.

Document original collationné par J.-P. Hoschedé.

(118) C. PISSARRO À L. PISSARRO 3 avril 1891

... Le moment est dur pour moi, Durand ne me répond pas pour mes toiles... Mais pour le moment on ne demande que des Monet, il paraît qu'il n'en fait pas assez, le plus terrible, c'est que tous veulent avoir des *Meules au soleil couchant*!...

J. Rewald, «Camille Pissarro, Lettres à son fils Lucien», Paris, 1950, p. 229.

J. Rewald, «Théo van Gogh, Goupil and the Impressionists», in: «Gazette des Beaux-Arts», janvier-février 1973, pp. 73, 87.

(119) C. PISSARRO À MONET

Eragny, 9 mars 1892

... Je n'ai pu assister à l'ouverture de votre petite exposition, mais j'ai pu voir les toiles des *peupliers* en leurs cadres, je suis certain que cette fois encore vous avez dû avoir un grand succès; je regrettais fort de partir, car Durand m'avait annoncé que vous aviez encore d'autres tableaux à exposer. Quelle belle chose, les trois arrangements des *peupliers* le soir, que c'est peintre et si ornemental!

J. Joëls, «Lettres inédites de Pissarro à Cl. Monet», in: «Amour de l'Art», 1946, n° III, p. 63.

(120) G. DURAND-RUEL À MONET

Paris, le 20 octobre 1894

Cher Monsieur Monet,

Je reçois ce matin votre lettre et je suis surpris que vous ayez cru à un sous-entendu de notre part dans l'envoi de votre compte annuel.

Je n'avais pas pensé à cela en vous l'envoyant, je vous assure. Un compte semblable a été envoyé le même jour à tous ceux avec qui nous sommes en relations d'affaires, que leur compte se solde à leur débit ou à leur crédit.

C'est une chose d'ordre purement administratif, que notre comptable fera désormais tous les ans au 1<sup>er</sup> septembre de manière qu'il ne puisse y avoir aucune erreur ni aucun malentendu dans les comptes avec personne. Ce n'est nullement une demande de paiement.

Mon père a été absent presque tout le temps pendant les quelques semaines qui ont précédé son départ pour New York; je croyais cependant qu'il vous avait écrit, du moins il me l'avait dit. Je vais le lui rappeler.

Je serai très heureux de vous voir quand vous viendrez à Paris et j'espère que nous pourrons avoir ensemble une longue conversation, qui dissipera les causes des malentendus qui semblent exister de part et d'autre. Mon père s'est embarqué pour New York avec Joseph le 6 octobre, et sera de retour en décembre ou au commencement de janvier. Joseph y restera jusqu'en juin. J'espère que les affaires y seront meilleures que l'année dernière.

Voilà déjà un an et demi qu'elles sont presque nulles.

Votre tout dévoué

Geo. Durand-Ruel.

Document original, Archives Durand-Ruel.

(121) C. PISSARRO À L. PISSARRO

19 février 1895

... Je vais chez Caillebotte à 2 heures voir mes tableaux choisis pour le Luxembourg, et ce matin chez Camondo voir les *Cathédrales* de Monet; il en a trois, payées chaque 15000 francs...

J. Rewald, «Camille Pissarro, Lettres à son fils Lucien», Paris, 1950, p. 369.

(122) P. DURAND-RUEL À MONET

Paris, 24 novembre 1895

Cher Monsieur Monet,

Votre lettre m'a causé une profonde surprise. Elle me montre que l'on vous a induit en erreur d'une façon bien grossière et bien déplorable. Je vous remercie vivement toutefois de m'avoir dit ce que vous aviez sur le cœur, parce que cela va me permettre de rétablir la vérité si étrangement altérée et me disculper d'accusations aussi fausses qu'absurdes. Sans votre lettre si franche dont je vous remercie, je n'aurais jamais eu l'idée que vous me prêtiez des sentiments pareils, et un malentendu très fâcheux aurait pu subsister entre nous longtemps encore.

Il n'a jamais existé de syndicat entre Boussod, Montaignac et moi, ni rien d'analogue. Nous avons simplement été tous surpris et effrayés de la valeur que vous aviez attribuée à vos *Cathédrales*; nous en avons causé ensemble et nous avons jugé que nous nous ferions tort vis-à-vis de nos clients en acceptant vos prix. Nous aurions été forcés d'y ajouter 10 ou 15 pour cent pour notre bénéfice et on nous aurait accusés d'exiger des profits énormes, ne croyant jamais que nous avions payé aussi cher et que vos prix se soient élevés d'une façon aussi rapide.

Voilà tout notre complot. Depuis ce moment-là, je n'ai pas ouvert la bouche ni à Boussod, ni à Montaignac de vos tableaux; je n'ai aucun arrangement avec eux et je ne connais pas du tout leurs pensées, ne les ayant même pas vus depuis fort longtemps.

Vous ne vous êtes pas rendu compte aussi que nous avions à compter avec l'hostilité toujours très grande et très puissante de la plupart des marchands contre votre peinture et celle de vos amis, puis avec une crise commerciale très intense qui dure depuis deux ans en Amérique et finit à peine. Nous sommes bien obligés de compter avec toutes ces considérations sous peine de nous ruiner et, en ce qui me concerne, c'est avec chagrin que je me suis vu obligé de renoncer à vos *Cathédrales* que j'aimais beaucoup. Si je n'avais pas eu à m'incliner devant la force majeure et devant la raison, ce serait un plaisir pour moi et le comble de mes vœux de voir le prix de vos œuvres s'élever constamment. Mes bénéfices augmenteraient en proportion de la valeur des tableaux et tout ce que je possède de vous bénéficierait de la plus-value de vos œuvres nouvelles.

La preuve que je n'avais et que je n'ai aucune animosité contre vous et que mon admiration pour votre talent comme mon amitié pour vous n'avaient pas changé, c'est que je me suis attaché avec zèle et avec cœur à l'organisation de votre exposition, que j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour son succès,



pour vous faire vendre des tableaux et, si je n'ai pas mieux réussi, ce n'est certainement pas ma faute. J'aurais d'ailleurs agi contre mes propres intérêts. Ceux qui vous ont dit que j'avais tout mis en œuvre pour empêcher la vente de vos *Cathédrales*, pendant ou après l'exposition, en ont menti. On a menti également en vous disant que j'avais détourné des étrangers d'aller à Giverny, que j'avais assuré que vous ne vouliez rien vendre ou bien que vous ne vouliez pas céder vos *Cathédrales* à moins de 30000 francs. Il n'y a pas un mot de vrai dans tous ces racontars, ni dans quoi que ce soit qui leur ressemble, et je ne sais réellement pas ce qui a pu donner naissance à toutes ces inventions absurdes et malhonnêtes.

J'ai simplement dit à quelques personnes qui m'ont demandé si j'avais de vos *Cathédrales* que je vous avais rendu celles qui n'avaient pas été achetées par des amateurs, que je n'en avais pas pris moi-même, trouvant le prix de 15000 francs trop élevé pour un marchand dans les circonstances présentes, mais ajoutant toujours que les tableaux étaient merveilleux, que vous en aviez d'ailleurs vendu plusieurs avant l'exposition, que j'en avais placé moi-même quelques-uns par commission chez de mes clients et que, si j'avais été assez riche, j'aurais aimé vous acheter la collection entière. Voilà ce que j'ai toujours pensé, voilà dans quel sens j'ai toujours parlé, toujours avec le même enthousiasme pour votre talent, avec le plus grand désir de vous faire valoir, sans la moindre arrière-pensée personnelle et jamais je n'ai dit un mot ressemblant à ces stupides inventions que l'on a été vous rapporter.

Le seul fait qui ait pu faire croire, peut-être, à quelques personnes que vous ne vouliez plus vendre vos *Cathédrales*, c'est votre refus de vendre certaines d'entre elles, dont plusieurs clients m'ont demandé les prix. J'ai bien été forcé de répondre qu'elles n'étaient pas à vendre, mais j'avais toujours grand soin de faire remarquer qu'il y en avait beaucoup d'autres encore disponibles. Sur ce point comme sur tous les autres, j'ai toujours dit exactement la vérité, non seulement sans intention de vous nuire, mais au contraire avec le plus grand désir de défendre vos intérêts.

Je suis étonné et affligé que vous ayez pu croire un instant ces absurdités que l'on a été vous rapporter, je ne sais dans quel but. Vous me connaissez assez depuis longtemps pour savoir que je n'ai jamais songé à faire fortune aux dépens des autres, que, bien au contraire, j'oublie souvent mes propres intérêts pour soutenir la cause de mes amis et j'en ai donné assez de preuves à vous et à bien d'autres pour que l'on ne puisse pas me soupçonner.

Quand je vous ai amené M. Havemeyer, j'espérais lui faire acheter plusieurs de vos *Cathédrales*. Je lui avais dit qu'elles étaient de 15000 francs. Il a trouvé les prix exagérés et n'a rien voulu prendre. Si sa femme, qui est plus artiste que lui, avait pu le suivre, elle l'aurait décidé je crois. Quant à moi je n'ai rien pu faire.

Vous ne vous doutez pas, cher Monsieur Monet, de toutes les difficultés que nous rencontrons avec les amateurs, même avec nos clients les plus riches. Ceux-là même qui font des folies pour certaines choses dont ils ont envie, surtout quand ils ont de la peine à les obtenir, sont très durs en affaires quand nous leur offrons des tableaux. C'est tout un travail de savoir manœuvrer le public, et si vous connaissiez nos déboires et nos ennuis, vous nous plaindriez souvent au lieu de nous blâmer. Vous n'ajouteriez pas foi non plus si facilement aux racontars des amateurs ou de certains de nos confrères qui disent si rarement la vérité que j'ai pris le parti de ne plus croire ce qu'ils disent et que la plupart d'entre eux me dégoûtent.

Maintenant en ce qui concerne la proposition que je vous ai faite d'exposer vos *Cathédrales* et vos autres œuvres nouvelles en Amérique, nous en causerons plus facilement de vive voix. Après votre lettre qui m'a vivement ému parce qu'elle m'a montré combien vous me jugiez mal, je tiens absolument à aller vous voir. Je ne pourrai pas le faire avant mercredi ou jeudi, ayant ici deux étrangers qui partent dans deux ou trois jours et que je ne puis quitter. Nous verrons ensemble ce que nous pouvons faire dans notre intérêt commun. Je vous prévendrai la veille de mon arrivée.

Je prends bien part à tous vos tracas. J'ignorais que M<sup>me</sup> Butler fût installée à Paris. Espérons que les soins des médecins pourront lui rendre la santé.

Veillez, cher Monsieur Monet, présenter mes respectueux hommages à M<sup>me</sup> Monet et croyez-moi, maintenant comme par le passé,

Votre tout dévoué  
Durand-Ruel.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

(123) TH. ROBINSON À MONET New York, 11 East Fourteenth Street  
6 février 1896

Cher Monsieur Monet,

Je vous ai envoyé il y a quelques jours une copie de *Scribner Magazine*, avec une gravure de votre tableau la *Vue de Rouen*<sup>1</sup>. L'original, qui est tout à fait admirable, a été vendu l'hiver passé 2500 dollars à une vente... J'ai vu chez Sutton dernièrement une des *Cathédrales*, qui me paraissait charmante tout à fait, avec une autre toile de *Vernon, effet de brouillard*. Il m'a dit qu'il va avoir une exposition bientôt d'une quinzaine de vos tableaux, avec plusieurs des *Cathédrales*. Un de mes amis en a vu à Philadelphie, aussi je suis impatient à voir tout cela chez Sutton.

<sup>1</sup> Cf. D. Wildenstein, *Claude Monet*, t. I, 1974, n° 217.

*Document original.*

(124) C. PISSARRO À L. PISSARRO Rouen, 7 mars 1896

... J'ai vu hier M. Depeaux dans la soirée... Il a acheté à Monet une *Cathédrale* de 15000 francs...

*J. Rewald, «C. Pissarro, Lettres à son fils Lucien», Paris, 1950, p. 401.*

(125) P. DURAND-RUEL À MONET

Paris, 20 nov<sup>bre</sup> 1896

*[Monet est-il toujours décidé à garder le tableau des Glaçons sur la Seine que Durand-Ruel avait voulu acheter et qu'un client de New York avait également voulu acquérir?]*

*A défaut du tableau, Durand-Ruel serait heureux, si l'hiver le permet, que Monet fasse des motifs analogues. Il croit qu'il en aurait le placement.]*

*Archives Durand-Ruel.*

(126) P. DURAND-RUEL À MONET

Paris, 3 décembre 1896

*[Durand-Ruel ne peut faire d'offre à Monet pour le tableau des Glaçons. Il faut qu'il se renseigne et son client est en Amérique.]*

*Archives Durand-Ruel.*

(127) P. DURAND-RUEL À MONET

Paris, 29 décembre 1896

*[Durand-Ruel reçoit une lettre de son client au sujet des Glaçons. Il le désire, mais ne veut pas faire d'offre si Monet ne veut pas en disposer. Peut-être ces jours-ci Monet a-t-il pu faire des études analogues, car la campagne aux environs de Paris a été couverte de neige pendant huit jours.]*

*Archives Durand-Ruel.*

(128) P. DURAND-RUEL À MONET

Paris, 31 décembre 1896

*[Durand-Ruel va envoyer à New York la lettre de Monet au sujet des Glaçons pour que l'on se rende compte de la situation qui concerne le tableau. Durand-Ruel ne veut pas que l'on s'imagine qu'il relance ses clients en leur comptant des prix imaginaires.]*

*Archives Durand-Ruel.*

(129) RODIN À MONET

7 juillet 98

Votre exposition victorieuse donne de la force aussi à tous les artistes persécutés comme je le suis maintenant.

Quel effet, qui n'avait jamais été employé avant vous, et cette *Cathédrale dans le brouillard!*

*G. Geffroy, Paris, 1922, p. 214.*

(130) MONET À GEORGES PETIT

7 février 1899

M. Keller a certainement dû acheter le tableau en question à M. van Gogh.

(131) C. PISSARRO À L. PISSARRO

Paris, 12 avril 1899

... Je vais avoir une toile importante ... pour une vente en faveur des enfants Sisley ... Il y aura un Monet et un Renoir important, on s'attend à une vente à sensation.

*J. Rewald, «Camille Pissarro, Lettres à son fils Lucien», Paris, 1950, p. 467.*

(132) RODIN À MONET

3 août 99

Cher ami,

Oui, mon cher Monet, mettez-moi sur votre liste, j'enverrai une petite tête en bronze ou un dessin.

Je vous félicite de cet acte et aussi, bien que je ne vous aie pas écrit, de l'exposition chez Petit où le *Paysage de meules*, que je ne connaissais pas, m'a jeté dans une admiration que je ne croyais pas pouvoir augmenter.

Rodin.

*G. Geffroy, 1922, p. 214.*

(133) CLEMENCEAU À MONET

Paris, 23 décembre 99

Bien cher ami,

Justement je n'avais pas répondu à votre affectueuse lettre parce que je ne savais que vous dire au sujet de ce merveilleux *Bloc* dont il vous plaît de m'écraser. Vos bonnes paroles étaient pour moi la plus belle récompense, car

j'ai pu juger que l'homme était chez vous à la hauteur de l'artiste, et ce n'est pas peu dire. Je voulais que vous sachiez combien vous m'avez donné de joie. Je voulais vous embrasser et vous dire une fois de plus que je vous aime. Mais ce diable de *Bloc* était entre nous et me barrait le passage. Je ne pouvais pas refuser par crainte de vous faire de la peine. Je ne pouvais pas accepter parce que c'est un présent de trop haut prix. Et voilà maintenant que, sans ma permission, vous me bombardez de ce monstrueux caillou de lumière. Je demeure stupide et ne sais plus que dire. Vous taillez des morceaux de l'azur pour les jeter à la tête des gens. Il n'y aurait rien de si bête que de vous dire merci. On ne remercie pas le rayon de soleil.

Je vous embrasse de tout cœur.

G. Clemenceau.

Archives du Musée Georges Clemenceau, Paris.  
Georges Wormser, «Clemenceau vu de près», sous presse.

(134) MONET À P. DURAND-RUEL Giverny, 23 janvier 1900

M. Petit, ne pouvant avoir réponse immédiate de son client, me laisse libre de disposer de la toile que vous désirez. Je vous adresse donc une caisse contenant 5 toiles, soit :

2 *Matins sur la Seine*,  
*Le poste douanier, Varengeville*,  
*L'île aux orties*,  
plus *Sandviken, Norvège*,  
pour la toile promise depuis longtemps et hors compte.  
Et un colis contenant :

*Sur la falaise près Dieppe*,  
*Sur la falaise, matin*,  
*Sur la falaise, soleil couchant*,  
*La Seine à Port-Villez*.  
Ensemble 9 toiles,  
dont

6 à 6000 francs .....	36000 francs
2 à 6500 francs .....	13000 »
1 gratis .....	
	49000 francs

avec les .....

	15000 »
	64000 francs

sur la dernière livraison, reste un total de .....

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 373-374. Archives Durand-Ruel.

(135) À P. DURAND-RUEL Giverny, 5 février 1900

[Monet pense partir à Londres, jeudi prochain. Il compte bien sur son tableau de Renoir, son encadreur M. Bourdier, 54, rue de Châteaudun, le fera prendre et l'enverra à Giverny encadré.]

... Je vous avais promis de vous donner une esquisse pour une affaire antérieure, et que sur votre désir je vous ai donné le tableau de *Norvège* que votre fils désirait avoir...

Je descends au Savoy Hotel...

Document original, Archives Durand-Ruel.

(136) À P. DURAND-RUEL [Giverny], 9 nov<sup>bre</sup> 1900

... Je vous enverrai ou vous porterai moi-même les toiles dont suit détail avec dimensions...

— *Le Vieil Arbre* (Ravin de la Petite Creuse) à Fresselines, 1889..., 1 mètre sur 81 cm.

— *Torrent de la Petite Creuse à Fresselines*, 1889..., 92 cm sur 65 cm.

Document original, Archives Durand-Ruel.

(137) À P. DURAND-RUEL Giverny, 17 nov<sup>bre</sup> 1900

Je m'empresse de vous répondre que j'ai encore une toile de *Norvège* (*bord du Fjord*), je la joindrai donc aux autres toiles.

C'est une importante exposition que vous voulez faire. J'avais compris que c'était seulement la série des bassins avec un petit nombre d'autres toiles.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 379. Archives Durand-Ruel.

(138) À P. DURAND-RUEL [Giverny], 6 déc<sup>bre</sup> 1900

Cher Monsieur Durand,

Vous devez comprendre que si quelqu'un a le droit d'être contrarié, c'est bien moi, tenant avant tout à ma tranquillité dont j'ai besoin pour travailler, n'ayant jamais cherché, et aujourd'hui moins que jamais, à attirer chez moi les amateurs pas plus que les marchands. J'ai le droit de dire que tous ces potins, toutes ces histoires de prix m'assomment absolument. Je ne peux cependant

pas m'engager à ne rien vendre chez moi, lorsque l'occasion, que je ne cherche pas, se présente, d'autant qu'il est assez naturel que je sois flatté lorsque quelqu'un demande à me connaître et à me rendre visite et je ne puis, pour être agréable à plusieurs marchands, fermer ma porte aux personnes qui viennent jusqu'ici.

Certes, je regrette ce qui vient de se passer, mais quant à en être coupable, je ne l'admets pas. Pouvais-je supposer que vous demandiez quinze mille francs de toiles que je vous ai vendues 6500 francs à vous comme à M. Petit, sans quoi j'eusse été bien simple d'en vendre une semblable dix mille. Je mentionne ce prix de 6500 parce que, justement, celle que j'ai vendue 10000 à Stchoukine est de la même série de l'année passée, que de plus elle était à l'état d'esquisse comparativement à celles exposées chez vous en ce moment et que, par ce fait même, j'avais lieu de croire l'avoir vendue à bon prix. Je me suis trompé, paraît-il, mais à mon préjudice en somme, et je ne vois pas que cela me mérite un reproche. La meilleure preuve en est que j'ai demandé 6800 francs à M. Stchoukine pour une *Cathédrale*. En somme, le tort qui vous est causé par cette vente n'est pas bien grave. M. Stchoukine vous reviendra sûrement, maintenant que je connais vos prix.

Quant à M. Rosenberg, cela me paraît presque comique et je maintiens ce que je vous ai dit, que le considérant comme marchand, je lui ai vendu bien plus cher qu'à qui que ce soit. S'il s'est fait tant de bruit autour de cela, c'est que l'on voulait simplement s'en faire une arme contre moi, ce qui m'est fort désagréable, attendu que j'ai toujours l'habitude de traiter les affaires consciencieusement et loyalement, aussi bien avec vous qu'avec vos confrères.

Aujourd'hui, vous me parlez d'un nouveau racontar, comme quoi M. Moline serait aussi possesseur d'une toile de *Nymphéas* qu'il offre au prix de dix mille francs. Je m'étonne que vous vous fassiez l'écho de pareils potins qui ne doivent avoir d'autre but que de vous taquiner tout en cherchant à me nuire.

Je ne sais d'où cela peut venir et ne tiens pas à le savoir, mais cela ne changera rien à ma façon d'agir, n'ayant rien à me reprocher.

Mais peut-être qu'une fois encore un syndicat va se former et m'imposera ses conditions comme lors des *Cathédrales*. Dans ce cas, j'en serai quitte pour rester paisiblement à travailler dans mon coin en cherchant à progresser. Cette supposition ne m'est suggérée que parce que vous me semblez considérablement grossir et aggraver les choses, tout en souhaitant que vous les jugiez sous un jour moins sombre.

Croyez-moi toujours votre bien dévoué

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

(139) À P. DURAND-RUEL Giverny, lundi 3 juin 1901

Comme je vous l'ai télégraphié, je vous attends après-demain matin, *mercredi*. Vous serez bien aimable de m'apporter un peu d'argent, dix mille si vous pouvez, puis l'état de mon compte. Les derniers tableaux livrés sont :

les 2 *Norvège* à 6500,

le *Bassin* à 7000.

Document original, Archives Durand-Ruel.

(140) À P. DURAND-RUEL Giverny, 24 novembre 1901

... S'il a été entendu que le prix des trois tableaux livrés en avril était de 20000 francs, il n'y a pas à revenir là-dessus, c'est une affaire entendue...

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 382-383.

(141) À P. DURAND-RUEL Giverny, 24 octobre 1902

... Ce matin j'ai fait remettre au chemin de fer les deux *Cathédrales* qui, je l'espère, vous parviendront en bon état...

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 385.

(142) JOURNAL D'ALICE MONET Le 9 janvier 1903

Retrouvés dans de vieux papiers, ces articles de Mirbeau sur certaines toiles de Monet dont toi, ange adoré, [Suzanne], tu avais servi de modèle.

Quel plus beau modèle pouvait-on avoir que toi, ma fille, ma perfection suprême — Il dit — «Elle est d'une beauté délicate (dit l'article de Mirbeau) et triste, triste infiniment — (Voyais-tu l'avenir, cette mort qui t'enleva à nous tous?) — L'impression est saisissante. Involontairement l'on songe à quelque légère, fantomale et réelle (*sic*) spectre d'âme!»

N'est-ce pas une divination extraordinaire — Pauvre enfant!

(143) MONET À P. DURAND-RUEL Giverny, 30 sep<sup>bre</sup> 1906

... D'après votre compte, je vois que c'est à MM. Bernheim que je dois réclamer la seconde moitié pour les six tableaux que vous avez achetés ensemble...

Document original, Archives Durand-Ruel.

(144) À DURAND-RUEL

Giverny, 17 juin 1909

Cher Monsieur Durand,

Je viens de recevoir les caisses de tableaux, que je débellerai seulement demain, mais qui me semblent être en bon état. De mon côté je vous adresse une caisse contenant 2 tableaux, votre *Meule* et le *paysage (Matin sur la Seine)*. J'y ai joint un cadre que mon doreur, M. Bourdier, fera prendre chez vous.

Les meules ne m'ont servi à rien et je suis décidé à aller faire une ou deux petites études sur nature, et choisirai la meilleure pour la faire sur le volume en question. C'est le meilleur parti à prendre. Mais que M. Arthur Meyer ne perde pas patience. Je compte sur vous pour cela.

Maintenant il me faut parler de notre règlement de compte. Les 16 *Nymphéas* se montent, ainsi que nous avons vu ensemble l'autre jour,

au chiffre total de ..... 233000 francs  
plus *Le Matin* ..... 14000 »

247000

dont moitié est de ..... 123500 francs  
sur lesquels vous m'avez déjà remis 50000 francs. C'est donc 73500 francs que vous restez me devoir selon notre engagement...

L. Venturi, « *Archives...* », 1939, t. I, p. 424.

(145) À J. DURAND-RUEL

Giverny, 17 janvier 1920

... Je viens vous informer que je ferai déposer chez MM. Bernheim une caisse contenant plusieurs toiles, dont les trois que vous avez choisies lors de votre dernière visite, soit: *Le jardin avec figure, le Pont, et Bord de la rivière, l'Epte*; cette dernière en mauvais état, que vous voudrez bien faire rentoiler avec tout le soin possible et me la retourner aussitôt pour que je la répare et la signe. Je vous compte ces trois toiles à 18000 l'une...

L. Venturi, « *Archives...* », 1939, t. I, p. 455. *Archives Durand-Ruel*.

(146) À J. DURAND-RUEL

25 fév. 1920

... vous m'obligerez tout à fait en m'envoyant un chèque de 40000 francs en compte sur les trois derniers tableaux que je vous ai envoyés.

Vous voudrez bien en même temps me dire si la troisième de ces toiles est revenue de chez le rentoileur et, dans ce cas, de la faire mettre simplement entre deux plateaux et je la ferai prendre chez vous par un commissionnaire de Vernon qui vous la rapportera signée...

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

(147) CLEMENCEAU À MONET

Paris, 4 mars 1922

On est venu m'assassiner pendant deux jours pour photographier en couleurs *Le rocher de la Creuse* et votre *Portrait*. C'est fait.

*Archives du Musée Georges Clemenceau, Paris.*

(148) MONET À GEFFROY

Giverny, 25 juin 1922

... J'ai reçu votre lettre en réponse à la mienne et je tiens à vous dire que je serai désolé de vous causer le moindre ennui avec votre édition et que je ne ferai rien pour cela, mais laissez-moi cependant vous dire: M. Marotte, lors de sa dernière visite ici, m'avait formellement promis de me communiquer les fameuses épreuves en couleurs et que cela n'a jamais eu lieu.

J'ai souri en effet devant mon portrait et j'ai approuvé la *Femme à la capeline rouge*, mais je lui ai formellement dit que je m'opposais à la publication du *Bloc de la Creuse*, dont le résultat était plus que médiocre... [illisible]. Vous semblez me dire que cela n'a pas d'importance, alors à quoi bon chercher à faire de son mieux, pour ainsi dénaturer. Cela m'étonne d'autant plus que vous êtes aussi intéressé que moi à la publication de ce livre.

A vous d'amitié et merci encore pour tout ce qui est beau dans ce livre.

Votre vieil ami

Claude Monet.

*Document original, Archives Durand-Ruel.*

(149) ÉDOUARD MAUQUIT À G. DUBOSC

[c. 14 décembre 1926]

Monsieur,

Je viens vous donner le renseignement précis que vous désirez obtenir sur l'emplacement qu'occupait Claude Monet, pour peindre ses tableaux de la *Cathédrale* de Rouen.

Lorsque j'ai fait construire mon immeuble rue Grand-Pont, 22, où j'ai exercé la profession de marchand de nouveautés (aujourd'hui Maison Savale), j'ai pu, pendant les travaux de construction, obtenir de M. Meyer, à l'époque marchand de rubans, 81, rue Grand-Pont, la suite de son bail, pour y installer provisoirement mon magasin.

Claude Monet est venu, accompagné de M. Depeaux, me demander l'autorisation de s'installer au premier étage, près du balcon de cet immeuble, fenêtres ouvertes. Il y a travaillé pendant plusieurs mois et est parti en me disant: «J'ai fini.»

Recevez, Monsieur, mes respectueuses salutations.

E. Mauquit.

P.-S. — J'oubliais de vous dire qu'en remerciement, j'ai reçu de Claude Monet une poupée défraîchie pour ma petite fille et un petit panier de bonbons.

G.D. [Dubosc], « *A propos de Claude Monet* », in: « *Journal de Rouen* », 15 décembre 1926.

(150) MAURICE LOUVRIER À G. DUBOSC

[c. 14 décembre 1926]

... un certain nombre furent peintes du balcon ou de la fenêtre située au-dessus du magasin *Au Caprice*, rue Grand-Pont; les autres à la *Société Industrielle*, angle de la place et de la rue du Petit-Salut.

Monet avait fait aménager une sorte de menuiserie qui lui permettait d'avoir ses toiles autour de lui et, selon l'effet, il mettait une toile sur le chevalet.

G.D. [Dubosc], « *A propos de Claude Monet* », in: « *Journal de Rouen* », 15 décembre 1926.

## LISTE DES ABRÉVIATIONS UTILISÉES

B. = Bois	b.g. = en bas et à gauche	b.c.-g. = en bas et au centre-gauche	h.g. = en haut et à gauche
T. = Toile	b.c. = en bas et au centre	h.c. et h. cat. = hors catalogue	P.A. = propriétaire anonyme
b.d. = en bas et à droite	b.c.-d. = en bas et au centre-droit	h.d. = en haut et à droite	s.n° = sans numéro
			s.p. = sans page
			c. = circa

H. Adhémar, 1950 = H. Adhémar, *Monet, Peintures*, Paris, 1950.  
 A. Alexandre, 1921 = A. Alexandre, *Cl. Monet*, Paris, 1921.  
 A. Arnyvelde, 1914 = A. Arnyvelde, *Chez le peintre de la lumière*, in: *Je sais tout*, 15 janvier 1914.  
 J. Aubry, 1922 = J. Aubry, *Eugène Boudin*, Paris, 1922.  
 G. Besson, s.d. [1949] = G. Besson, *Cl. Monet*, Paris, Braun (Les Maîtres), s.d. [1949].  
 L. Cabot Perry, 1927 = L. Cabot Perry, *Reminiscences of Cl. Monet from 1889 to 1909*, in: *American Magazine of Art*, mars 1927.  
 G. Clemenceau, 1928 = G. Clemenceau, *Cl. Monet, les nymphéas*, Paris, 1928.  
 S. Cotté, 1974 = S. Cotté, *Monet*, Paris, 1974.  
 L. Degant et D. Rouart, 1958 = L. Degant et D. Rouart, *Cl. Monet*, Genève, 1958.  
 M. Elder, 1924 = M. Elder, *A Giverny chez Cl. Monet*, Paris, 1924.  
 F. Fels, 1925 = F. Fels, *Cl. Monet*, Paris, 1925.  
 M. de Fels, 1929 = M. de Fels, *La vie de Cl. Monet*, Paris, 1929.  
 G. Geffroy, 1922 = G. Geffroy, *Cl. Monet, sa vie, son temps, son œuvre*, Paris, 1922.  
 G. Grappe, s.d. [1909] = G. Grappe, *Cl. Monet*, Paris, Librairie artistique internationale (l'Art et le Beau), s.d. [1909].  
 J.U. Halperin, *Félix Fénéon, Œuvres... complètes*, Genève, 1970 = J.U. Halperin, *Félix Fénéon, Œuvres plus que complètes*, Genève, 1970.  
 J.-P. Hoschedé, 1960 = J.-P. Hoschedé, *Cl. Monet ce mal connu*, Genève, 1960.  
 P. Jamot et G. Wildenstein, 1932 = P. Jamot et G. Wildenstein, *Manet*, Paris, 1932.  
 C. Joyes, R. Gordon, J.-M. Toulgouat et A. Forge, *Monet at Giverny*, Londres, 1975; cf. *Monet at Giverny*, 1975.  
 X. Lathom, 1931 = X. Lathom, *Cl. Monet*, New York, 1931.  
 Ch. Léger, 1930 = Ch. Léger, *Cl. Monet*, Paris, 1930.  
 M. Malingue, 1943 = M. Malingue, *Cl. Monet*, Monaco, 1943.  
 C. Mauclair, *L'Impressionnisme*, 1904 = C. Mauclair, *L'Impressionnisme, son histoire, son esthétique, ses maîtres*, Paris, 1904.  
 C. Mauclair, 1924 = C. Mauclair, *Cl. Monet*, Paris, 1924.  
 C. Mauclair, 1927 = C. Mauclair, *Cl. Monet*, Paris, 1927.  
 Ch. Merrill Mount, 1966 = Ch. Merrill Mount, *Monet*, New York, 1966.  
*Monet at Giverny*, 1975 = C. Joyes, R. Gordon, J.-M. Toulgouat, A. Forge, *Monet at Giverny*, Londres, 1975.  
 O. Reuterswärd, 1948 = O. Reuterswärd, *Monet*, Stockholm, 1948.  
 J. Rewald, *C. Pissarro*, 1950 = J. Rewald, *Camille Pissarro, lettres à son fils Lucien*, Paris, 1950.

J. Rewald, 1955 = J. Rewald, *Histoire de l'Impressionnisme*, Paris, 1955.  
 J. Rewald, 1961 = J. Rewald, *The History of Impressionism*, New York, 1961.  
 J. Rewald, 1973 = J. Rewald, *The History of Impressionism*, New York, 1973.  
 J. Rewald, *Theo van Gogh*, 1973 = J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973.  
 L. Rossi Bortolatto, 1972 = L. Rossi Bortolatto, *L'Opera completa di Cl. Monet 1870-1889*, Milan, 1972.  
 D. Rouart, J.-D. Rey et R. Maillard, 1972 = D. Rouart, J.-D. Rey et R. Maillard, *Monet, Nymphéas*, Paris, 1972.  
 I. Saepgo, 1969 = I. Saepgo, *Cl. Monet*, Leningrad, 1969.  
 W.C. Seitz, 1960 = W.C. Seitz, *Cl. Monet*, New York, 1960.  
 A. Stokes, 1958 = A. Stokes, *Monet*, Londres, 1958.  
 A. Tabarant, 1947 = A. Tabarant, *Monet et ses œuvres*, Paris, 1947.  
 Thiébauld-Sisson, 1900 = Thiébauld-Sisson, *Cl. Monet, les années d'épreuves*, in: *Le Temps*, 26 nov. 1900.  
 Thiébauld-Sisson, 7 déc. 1926 = Thiébauld-Sisson, *Claude Monet*, in: *Le Temps*, 7 déc. 1926.  
 Thiébauld-Sisson, 29 déc. 1926 = Thiébauld-Sisson, *Autour de Claude Monet, Anecdotes et souvenirs*, in: *Le Temps*, 29 déc. 1926.  
 Thiébauld-Sisson, 8 janv. 1927 = Thiébauld-Sisson, *Autour de Claude Monet, Anecdotes et souvenirs, II*, in: *Le Temps*, 8 janv. 1927.  
 Trévisé (de), 1927 = Duc de Trévisé, *Le Pèlerinage de Giverny*, in: *Revue de l'Art ancien et moderne*, janv.-fév. 1927.  
 L. Vauxcelles, 1905 = L. Vauxcelles, *Un après-midi chez Cl. Monet*, in: *L'Art et les Artistes*, décembre 1905.  
 L. Venturi, *Archives...*, 1939 = L. Venturi, *Les Archives de l'Impressionnisme*, Paris, 1939.  
 L. Werth, 1928 = L. Werth, *Cl. Monet*, Paris, 1928.  
 D. Wildenstein, 1967 = D. Wildenstein, *Monet, Impressions*, Lausanne, 1967.  
 D. Wildenstein, 1971 et 1974 = D. Wildenstein, *Cl. Monet*, Milan 1971 (édition italienne), 1974 (édition française).  
 D. Wildenstein, 1974, t.I = D. Wildenstein, *Monet, vie et œuvre*, t.I, Bibliothèque des Arts, Lausanne-Paris, 1974.

N.B.  
 Annuaire du Commerce = Annuaire-Almanach du Commerce Didot-Bottin.  
 Arts (Les) = *Le Journal des Arts* = *Beaux-Arts* = *Arts*.  
 Chronique des Arts = *La Chronique des Arts et de la Curiosité*, supplément à la *Gazette des Beaux-Arts*.

*Monet*, 1952, Zurich, Paris et La Haye = *Monet*, Kunsthhaus, Zurich, mai-juin 1952; *Monet*, Galerie des Beaux-Arts, Paris, juin-juillet 1952; *Monet*, Gemeentemuseum, La Haye, juillet-septembre 1952.  
*Monet*, Edimbourg et Londres, 1957 = *Monet*, Royal Scottish Academy, Edimbourg, août-septembre 1957; *Monet*, Tate Gallery, Londres, septembre-novembre 1957.

*Monet*, Saint Louis et Minneapolis, 1957 = *Cl. Monet*, City Art Museum of Saint Louis, septembre-octobre 1957; *Cl. Monet*, The Minneapolis Institute of Arts, novembre-décembre 1957.  
*Monet*, New York et Los Angeles, 1960 = *Cl. Monet, Seasons and Moments*, Museum of Modern Art, New York, mars-mai 1960; *Cl. Monet, Seasons and Moments*, The Los Angeles County Museum, juin-août 1960.

## TABLEAUX DATÉS PAR L'ARTISTE D'UNE ANNÉE DIFFÉRENTE DE CELLE À LAQUELLE ILS SONT CATALOGUÉS ICI

Numéro du catalogue	Titre	Daté de	Catalogué en	Numéro du catalogue	Titre	Daté de	Catalogué en
1134.	Pêcheuse à la ligne au bord de l'Epte	1889	1887	1345.	Le Portail et la tour d'Albane, temps gris	1894	1893
1234.	Le Pont de Vervy	1888	1889	1346.	Le Portail et la tour d'Albane (effet du matin)	1894	1893
1241.	Les Saules, Giverny	1886	1889	1347.	Le Portail (effet du matin)	1894	1893
1248.	Prairie fleurie à Giverny	1891	1890	1348.	Le Portail et la tour d'Albane à l'aube	1894	1893
1253.	Champ aux coquelicots	1891	1890	1349.	La Cathédrale dans le brouillard	1894	1893
1264.	Le coup de vent	1884	1890	1350.	Le Portail	1894	1893
1265.	L'Île au sable de Port-Villez	1884	1890	1351.	Le Portail	1894	1893
1266.	Meules, fin de l'été, effet du matin	1891	1890	1352.	Le Portail, brouillard matinal	1894	1893
1268.	Les Meules au soleil, effet du matin	1891	1890	1353.	Le Portail, effet de matin	1894	1893
1269.	Meules, fin de l'été, effet du soir	1891	1890	1354.	Le Portail (effet du matin)	1894	1893
1270.	Deux meules, déclin du jour, automne	1891	1890	1355.	Le Portail, harmonie bleue	1894	1893
1300.	Les Peupliers au bord de l'Epte	1890	1891	1356.	Cathédrale de Rouen, effet de soleil	1894	1893
1317.	La Cour d'Albane	1894	1892	1357.	Le Portail	1894	1893
1318.	La Cour d'Albane (temps gris)	1894	1892	1358.	Cathédrale de Rouen, portail plein midi	1894	1893
1319.	Le Portail vu de face, harmonie brune	1894	1892	1360.	Le Portail et la tour d'Albane plein soleil	1894	1893
1321.	Le Portail (temps gris)	1894	1892	1361.	Cathédrale de Rouen	1894	1893
1322.	Le Portail (soleil)	1894	1892	1373.	La Seine à Port-Villez, harmonie bleue	1885	1894
1323.	Cathédrale de Rouen, symphonie en gris et rose	1894	1892	1385.	Les Meulettes	1887	1894
1324.	Le Portail (soleil)	1894	1892	1391.	Eglise de Vernon, brouillard	1893	1894
1325.	Le Portail (soleil)	1894	1892	1419.	Le Pont japonais, Giverny	1892	1895
1326.	La Cathédrale de Rouen	1894	1892	1419bis	Pont dans le jardin de Monet	1900	1895
1328.	La Cathédrale de Rouen	1894	1892	1426.	La Pluie, Pourville	1886	1896
1337.	Glaçons, effet blanc	1894	1893	1429.	Falaise du Petit Ailly à Varengeville	1882	1896
1338.	Matin brumeux, débâcle	1894	1893	1433.	Falaise près de Dieppe	1886	1896